



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

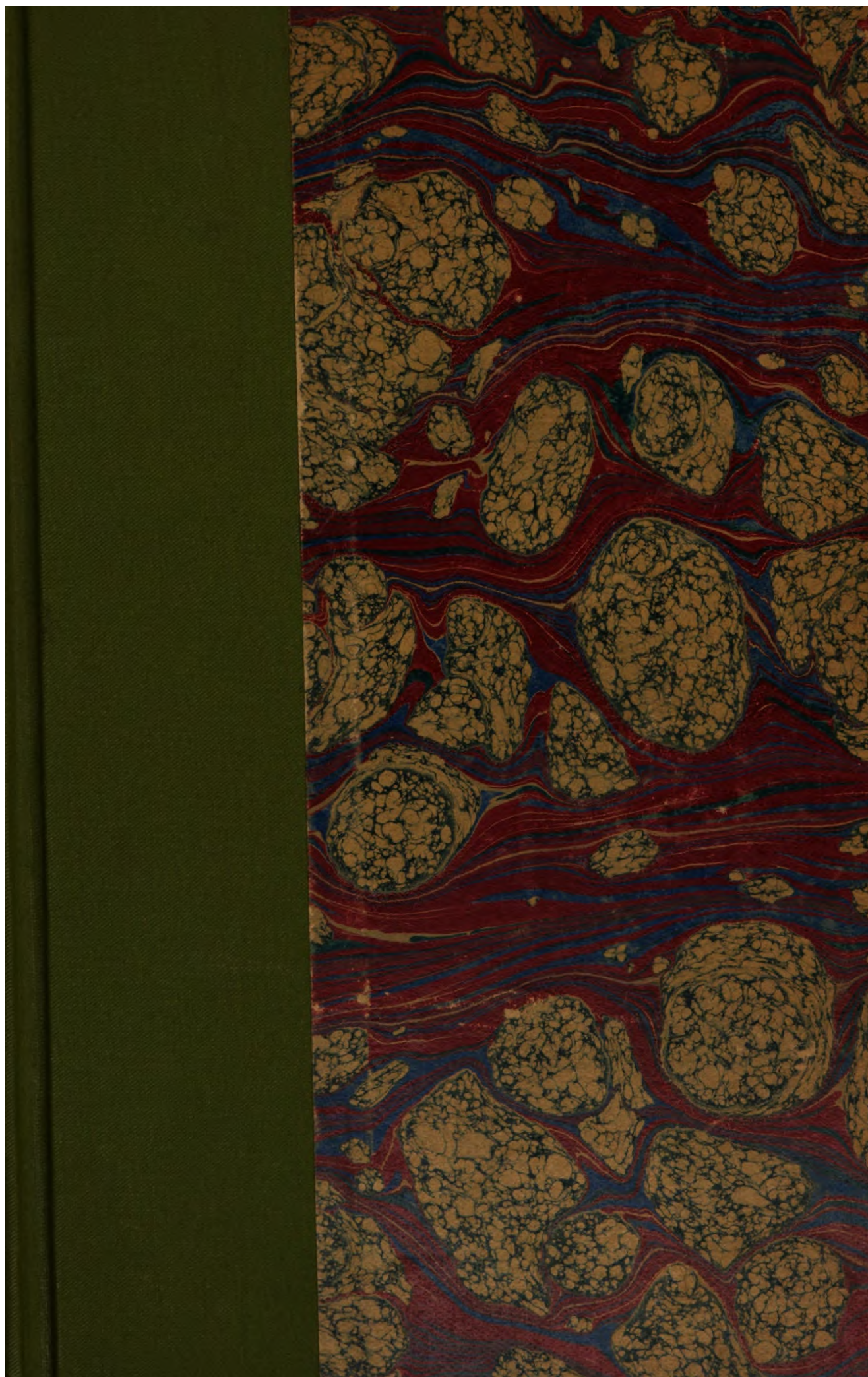
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries
and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



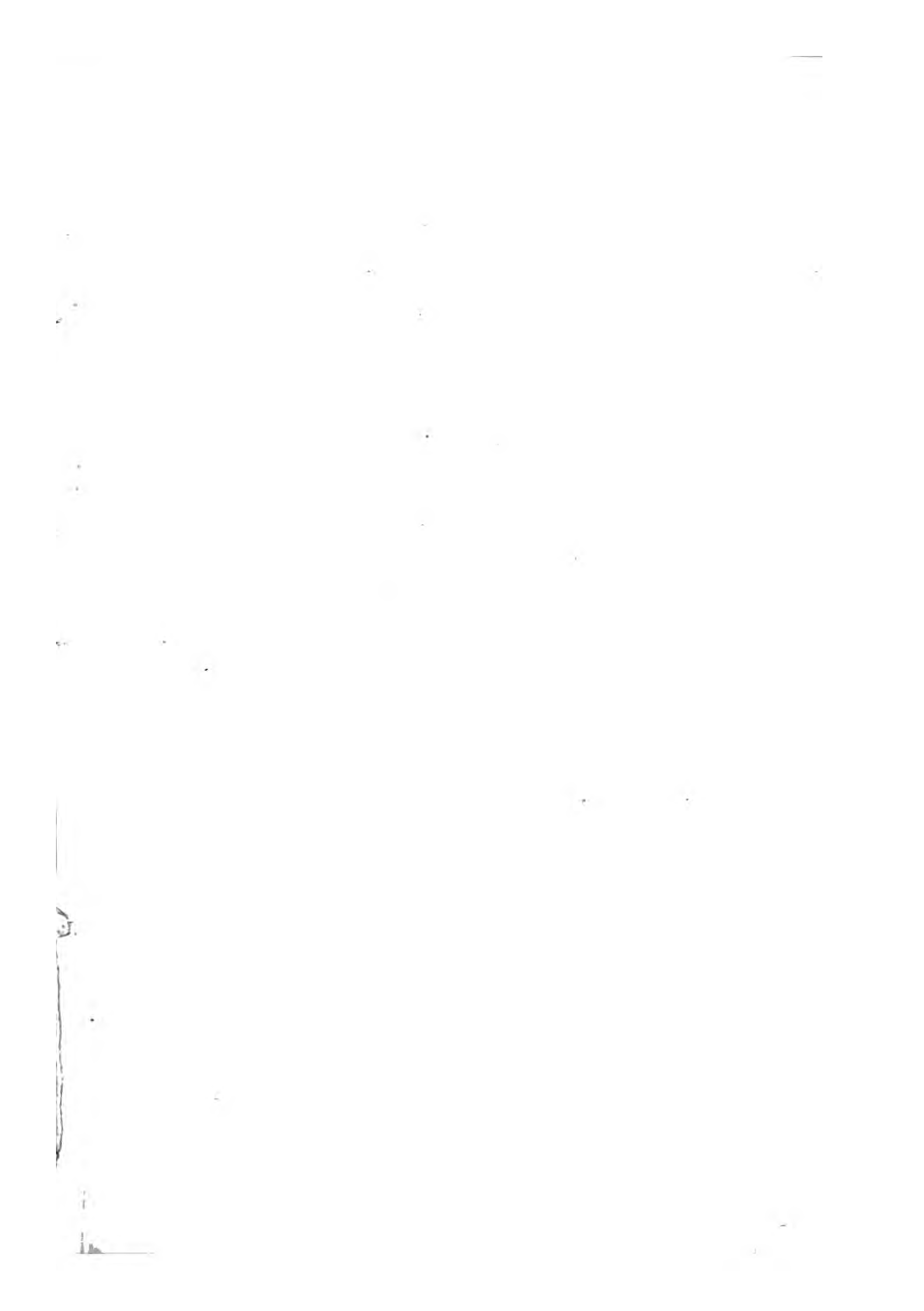
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-
ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





REP.F 12804

~~J/1 3262 A.1~~





DEUXIÈME ÉDITION

L'ORGIE PARISIENNE

PAR

AURÉLIEN SCHOLL



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS



1

L'ORGIE PARISIENNE

OUVRAGES DE M. AURÉLIEN SCHOLL

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Les Amours de cinq minutes, 1 vol.	3 fr.
Les Scandales du jour, 1 vol.	3 »
Fleurs d'adultère, 1 vol.	3 »
Les Mémoires du trottoir, 1 vol	3 »

THÉÂTRE

Le Repentir, 1 acte	1 fr.
On demande une femme honnête, 1 acte	1 »
Le Nid des autres, 3 actes.	2 »

L'ORGIE PARISIENNE

PAR

AURÉLIEN SCHOLL

DEUXIÈME ÉDITION.



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

—
1883

(Droits de traduction et de reproduction réservés.)



L'ORGIE PARISIENNE

LES HEUREUX DU JOUR

« M^{me} la marquise du Cuissage restera chez elle les mercredis soir.

« On fera de la musique. »

Il est onze heures et demie. Plusieurs équipages ont pris la file devant l'hôtel du Cuissage. Deux ou trois passants se sont arrêtés et écoutent. Une mondaine qui a une fort jolie voix, chante la romance de *Carmen* :

Si tu ne m'aimes pas, je t'aime.
Si tu m'aimes, prends garde à toi !

Dans le vestibule de l'hôtel, les laquais attendent leurs maîtres — et leurs maîtresses.

Il y a là cinq ou six gaillards taillés comme des

carabiniers, repus, l'air satisfait sous la livrée. Deux petits grooms, graves comme des présidents de cour, sont assis sur une banquette. Un vieux valet de pied, la tête appuyée contre une tapisserie de Beauvais, les jambes étendues, prête une oreille blasée aux échos harmonieux du salon.

Entre un jeune larbin à la figure épanouie, un peu bouffi, un air de santé robuste et des pieds de soixante-dix centimètres.

— Bonsoir, messieurs !

— Ah ! voilà Baptiste.

Tous. — Bonsoir, Baptiste.

BAPTISTE. — Madame ne m'a pas demandé ?

JEAN. — Pas encore.

BAPTISTE. — M. Ledru, le cocher, a bu un coup de trop ; à onze heures, les chevaux n'étaient pas prêts.

JULES. — Tu as manqué la romance de *Carmen*.

BAPTISTE. — Dieu merci ! Ça et l'autre de M^{me} de Rothschild :

Si vous n'avez rien à me dire,
Pourquoi venir auprès de moi ?...

Je vous le garantis que j'en ai plein le dos.

JOSEPH. — Si tu n'avais que ça dans le dos, tu ne serais pas si fier ! (*Tous rient.*)

BAPTISTE. — Je ne suis pas fier, je suis heureux, voilà tout.

JULES. — Tu es toujours avec la princesse ?

BAPTISTE. — Toujours. Cette femme-là est vraiment attachée à moi... elle m'a brodé un porte-cigarettes à mon chiffre.

JOSEPH. — C'est une belle personne... (*Au vieux valet de pied.*) N'est-ce pas, monsieur Guillot ?

M. GUILLOT, *avec nonchalance*. — Oui, elle fait de l'effet, mais les dents sont un peu défectueuses.

BAPTISTE. — Je lui ai z'y dit plus d'une fois : Princesse, tu devrais te faire retaper le domino !... Elle m'a promis d'aller chez le malin de la rue Laffitte, qui arrange les claviers de femme avec de l'extrait de rhinocéros.

JULES. — Elle n'a que ça contre elle... Quels yeux ! quelle chevelure ! quelles épaules !...

BAPTISTE. — Et toi, est-ce que ta patronne ne te dit rien ?

JULES. — C'est une femme qui a des goûts particuliers... ou bien je suis arrivé trop tard... Madame est avec son lampiste.

ISIDORE, *grand laquais aux yeux cernés, aux joues creusées*. — La mienne avec son cocher !

JOSEPH. — Les cochers nous font bien du tort !

ISIDORE. — La cavalerie a toujours eu plus de succès que l'infanterie.

JOSEPH. — Ce sont les courses qui perdent les femmes... et toutes ces saletés ! Elles ne comprennent plus l'homme que quand il est à cheval.

M. GUILLOT. — Dites-moi, monsieur Isidore, est-ce que vous n'avez rien eu avec la comtesse Malthusinsky ?

ISIDORE. — Elle m'a fait de l'œil pendant deux mois, mais je me défie des étrangères depuis que la princesse Boursikoff m'a détruit la santé.

BAPTISTE. — Et vous, monsieur Adolphe, ça marche-t-il ?

ADOLPHE. — Oh ! il n'y a rien à faire avec madame, une bourgeoise, une parvenue. Les dames titrées aiment bien leurs domestiques, mais les bourgeoises veulent des hommes titrés, des gommeux qui les compromettent partout et montrent leurs lettres dans les cafés.

JULES. — Hé ! dans ces derniers temps, il y a eu bien des malheurs parmi nous... M^{me} Stearl s'est fait pincer avec le sommelier dans le calorifère de son hôtel de Passy... Son mari en a reçu un tel coup qu'il s'est tué.

JEAN. — C'est malheureux pour cet homme-là, mais, d'un autre côté, cela nous évite une publicité toujours fâcheuse.

JOSEPH. — Ah ! qui est-ce qui nous débarrassera des journalistes ? Quelle engeance ! avec ces barbouilleurs de papier, une femme du monde et un domestique sont vite perdus de réputation. Quand j'étais avec la marquise de la Garenne, il y avait un petit reporter qui venait, les mardis soir, faire sa tête dans nos salons avec son block-notes ; je lui ai dit : « Écoutez, monsieur ; si jamais vous commettez une indiscretion sur ma maîtresse, vous aurez affaire à moi ! » Savez-vous ce qu'il me répond : « Ta maîtresse ? il y a un mois qu'elle vient faire la planche dans mon garni... » Oui, messieurs, ce drôle-là me trompait !

Tous. — Oh ! les femmes !

ADOLPHE. — Moi, si vous me trouvez une place dans la noblesse, je lâche la bourgeoise. Elle a en ce moment un grand dadais qui boit tout le vin de monsieur... C'est un jeune homme auquel il faut ses trois litres tous les soirs. Et madame le soigne, faut voir ça... Il lui doit plus de soixante mille francs.

M. GUILLOT, *le vieux valet de pied*. — Ah ! mes enfants, j'en ai vu de plus fortes que tout ça. Chez la baronne de Norbach, il y avait le prince de Sainte-

Héraye. . Il a fait deux enfants à madame. Le baron a plaidé en désaveu de paternité... Alors madame a filé en Angleterre avec le prince. Cet oiseau-là lui a mangé pour deux cent mille francs de diamants.

JULES. — Un vrai prince ?

M. GUILLOT. — Un vrai de vrai, mais pas le sou. Ces gens-là sont comme nous, généreux quand ils ont de l'argent, sans pitié quand ils n'ont pas de quoi payer leur terme. Avec ça que les tailleurs et les chemisiers ne coupent plus dans le grand mariage qu'on attend toujours... et qui ne vient qu'une fois sur dix. Ils présentent leur facture et il faut casquer.

JULES. — Un domestique revient à bien meilleur compte à ces dames et elle court moins de risques avec lui. Le domestique est là à toute heure, c'est commode. Si madame s'ennuie, elle n'a qu'à sonner pour passer un bon moment. Les amoureux du dehors sont obligés de trouver un tas de prétextes pour s'introduire dans la maison ; c'est vite remarqué, le mari se défie.

M. GUILLOT. — Ce n'est pas cela seulement. Les messieurs passent leurs soirées au cercle, ils vont souper avec des actrices ou avec des cocottes... Une femme veut avoir son homme pour elle seule. Elle sait bien qu'un domestique ne va pas la tromper

avec une fille de théâtre. Elle n'est pas à sa fenêtre des soirées entières, soulevant le rideau pour voir si son amant tourne le coin de la rue. Elle sait qu'il est là, dans l'antichambre, ou à l'office. Voilà le bonheur.

BAPTISTE. — M. Jean parlait tout à l'heure des scandales de ces derniers temps. Est-ce notre faute ? Ce sont ces dames qui commettent toujours des imprudences. L'autre soir je donnais un coup de main pour servir à table... Eh bien ! chaque fois que j'arrivais à la princesse, elle me pinçait la cuisse... Un moment, j'ai fait : ah !... et j'ai failli laisser tomber mon assiette ; la princesse riait comme une folle... Aussi, en passant le dessert, je lui ai dit : « Tu me payeras ça ! »

JEAN. — C'est vous, monsieur Guillot, qui en avez à raconter de ces aventures ?

M. GUILLOT. — Oui, quelques-unes... J'ai un fils qui est du *Jockey* et un autre de l'*Union*... Le beau vicomte de Fleuremont, celui qui a les pieds aussi grands que ceux de Baptiste...

JOSEPH. — Eh bien ?

M. GUILLOT. — C'est mon aîné... Quand je le vois passer au Bois, je suis tout ému... Voilà un garçon qui a du chic. Il a été avec la marquise d'Octobre...

elle sait ce que ça lui a coûté... Après celle-là, il s'est mis avec une ancienne danseuse qui a épousé un prince russe... et il l'a lâchée pour se mettre avec une princesse russe qui a épousé un danseur. Un soir, — j'étais alors en service chez lady Brompton, — il me dit : Guillot, voilà cinq louis, remets cette lettre à ta maîtresse... Tu comprends ? — Oui, monsieur le vicomte. — Eh bien ! ajouta-t-il, tu ne prends pas ton pourboire ?... Je le regardais avec attendrissement. — Non, monsieur le vicomte, gardez votre argent. Je suis trop heureux de vous être agréable. — Tu m'aimes donc bien ? fait-il en riant. — Oui, monsieur le vicomte, je me mettrais au feu pour vous ! Depuis ce jour, chaque fois qu'il me rencontre, il me fait un petit signe de tête... et ça me va au cœur ! Je sens que je ne pourrai pas y tenir. Un de ces soirs, je lui ouvrirai les bras en lui disant : Je suis ton père !

JEAN. — Fais pas ça, il te renierait.

M. GUILLOT. — J'en ai peur... Et puis, il accuserait sa mère, et j'ai horreur des potins. Aussi je me tais... mais je souffre.

JULES. — Comment avez-vous eu votre première femme, vous ?

M. GUILLOT. — Ma première ?... Ah ! ç'a été une révélation. J'avais vingt ans, je venais d'entrer au

service chez M^{me} la comtesse du Tour de la Tour, une belle blonde. M. du Tour de la Tour était un homme usé... il lui fallait de toutes petites filles... Dieu sait ce que ça lui coûtait ! et M^{me} la comtesse bâillait à se tordre les genoux. Un après-midi, un jour du mois de mai, il faisait un soleil superbe... Madame venait de respirer des lilas dans sa jardinière... Tout à coup, elle se tourne vers moi, et me dit : Est-ce que tu te trouves bien dans ta chambre, mon garçon ?

— Oui, madame la comtesse.

— On t'a mis au cinquième, je crois ?

— Oui, madame.

— Y a-t-il une fenêtre ?

— Non, madame, ma chambre s'éclaire par en haut.

— Tiens, ça doit être drôle ; je veux y aller voir. Tu as ta clef ?

— Oui, madame.

— Eh bien ! viens avec moi et ne fais pas de bruit...

Nous voilà dans ma soupente.

— Ote ta clef, dit-elle.

Et la voilà qui regarde mon linge, mes affaires. Au bout d'un instant, elle fait :

— Ouf ! comme il fait chaud ici... ça me donne



envie de dormir... Si je dormais dans ton lit, ça serait drôle!...

Moi, j'étais tout rouge. Elle ôte ses nippes et me dit :

— Comment trouves-tu que je suis faite ?

— Oh ! madame, je vous trouve bien belle!...
(*Avec un soupir.*) Nous eûmes une fille qui, malheureusement mourut en nourrice. Frappée par ce malheur, M^{me} la comtesse me sacrifia à un pianiste allemand... c'était avant la guerre ! A partir de ce jour, je cessai d'être timide, et bien m'en prit. Toujours fourré dans les cabinets de toilette, j'y ai été retenu plus d'une fois... Jusqu'à trente-neuf ans, je me suis fait faire des cartes de visite ainsi conçues :
ARSÈNE GUILLOT, valet de pied.

Et, au-dessous :

Célérité, discrétion.

JOHN, l'un des petits grooms, interrompant M. Guillot. — Quand je aurai l'âge, goddam ! on fera aussi *attenchun* à moâ !

JULES. — Veux-tu te taire, polisson ?

JOHN. — De quoâ, *polissonne*?... *Je avais fifteen years*... et M^{lle} Justine, la femme chambre, appelait moâ son petit homme !

JOSEPH. — Déjà ?

JOHN. — De quoâ ? Mon petite sœur Lisbeth, to London, travaillait déjà à *ten years*... dix ans, yes, monsieur, dix ans... dans Haymarket !

M. GUILLOT. — Jolies mœurs, dans ton pays !

Un valet de la maison appelant dans l'antichambre :

— La voiture de M^{me} la baronne de Cambouis !

JOSEPH. — Quelle chance ! nous allons nous coucher de bonne heure !

Le valet, reparaissant :

— La voiture de M^{me} la princesse de Mamilia !

BAPTISTE, à part, en voyant paraître la princesse.
— Qu'elle est belle ce soir !... Pourvu que monsieur ne nous pince pas !

UN HOMME HEUREUX

Qu'est-ce que le bonheur ? Quels sont les moyens pour y parvenir ? De tout temps, les hommes se sont posé ces questions, et voilà qu'après des milliers d'années ils ne sont pas plus avancés qu'au premier jour.

Les uns voient le bonheur dans la richesse, les autres dans la médiocrité ; Bertram estimait que le bonheur était dans l'inconstance. Les malades pensent que la santé est le vrai bonheur ; les petites pensionnaires estiment qu'il n'y a pas de bonheur en dehors de l'amour.

Les anciens, qui avaient élevé un temple à la Fortune, avaient également personnifié le *bonheur* ; ils l'avaient réduit en théorie et avaient noté avec

soin toutes les conditions nécessaires pour l'atteindre. Un chapitre de Plin est intitulé : *Des dix conditions du bonheur*.

Le secret est enfin trouvé. Malheureusement il n'est pas donné à tout le monde d'en profiter. Une certitude basée sur l'expérience me permet de proclamer cet axiome : le bonheur est d'avoir un grand nez.

L'homme qui a un petit nez ou simplement un nez moyen ne saurait être complètement heureux. Ceux qui ont dit en parlant d'un homme intelligent et habile : « il a du nez », étaient sur la trace du véritable bonheur.

*
* *

Victorine Rougon (de Plassans) fut demandée en mariage, le 14 juillet 1833, par Adolphe Macquart, avoué à Aix.

Victorine était ce qu'on appelle un beau brin de fille, forte, brune, avec des yeux superbes et d'une fraîcheur de pomme d'api.

Macquart n'avait que vingt-neuf ans quand il prit le grand parti d'épouser Victorine. D'une intelligence ordinaire, d'un caractère très doux, Adolphe devait faire un excellent mari pour une femme qui aurait su se contenter de la paix intérieure. Mais au premier bruit de ce mariage, les

habitants de Plassans déclarèrent que les époux n'étaient pas assortis.

En effet, Adolphe était petit, chétif, gringalet, et n'avait presque pas de nez. A peine un petit bout, pas plus gros qu'un gland ordinaire, apparaissait-il au-dessus de la frêle moustache aux poils rares et clairsemés.

L'aspect mièvre du prétendu contrastait singulièrement avec l'opulente charnure de la fiancée. On dit que tous les pots trouvent leur couvercle; évidemment, Victorine Rougon n'avait pas trouvé le sien.

Mais, n'ayant que douze mille francs de dot, elle craignait de rester fille et, pensant qu'il valait mieux coiffer un avoué que sainte Catherine, elle s'était empressée d'accepter la main d'Adolphe Macquart.

*
* *

Six mois après, on apprit que Victorine était enceinte. Les commères n'en revenaient pas; mais il fallait bien se rendre à l'évidence, le petit nez avait conquis ses galons.

Macquart, tout heureux de son succès, voulut conduire sa femme à Marseille. C'était au moment des vacances; il fut convenu qu'on irait passer huit jours sur les bords de la Méditerranée.

M. et M^{me} Macquart descendirent dans un hôtel de la rue Vacon, et, à peine leurs malles furent-elles déballées qu'ils se mirent à parcourir la grande et belle ville que, pour ma part, j'aime autant que Paris.

Quand ils eurent visité le port, parcouru le Prado, déjeuné aux Aygalades et dîné à la Réserve, Adolphe proposa à sa femme d'aller faire un tour au Jardin des Plantes.

Victorine s'arrêta assez longtemps devant la cage des singes, dont la pantomime l'amusa beaucoup ; elle admira la démarche altière des lions, la grâce des gazelles ; mais, quand elle se trouva en face de l'éléphant, elle s'arrêta stupéfaite et tremblante d'émotion. C'était la première fois qu'elle voyait un de ces puissants animaux. La trompe surtout l'avait frappée. Elle l'admirait naïvement, ouvrant de grands yeux étonnés et disant tout bas à son mari : Que c'est beau !

Celui-ci, visiblement gêné, cherchait en vain à entraîner sa femme.

— Oh ! mon ami, continuait-elle, que l'éléphant est un être admirablement doué !

— Il est vrai, répondit Adolphe Macquart ; mais songez à la position dans laquelle vous vous trouvez... Si vous alliez avoir une envie ?

L'éléphant n'était point insensible à l'admiration

de Victorine. Après avoir agité ses oreilles d'un air malin, il allongea sa trompe dans la direction de la belle M^{me} Macquart. Celle-ci ne put garder plus longtemps son sang-froid ; elle prit la trompe à deux mains et la couvrit de baisers.

*
* *

Trois mois après Victorine mettait au monde un enfant du sexe masculin.

Dès que la tête du petit fit sa sortie dans le monde, le médecin s'écria :

— Ah ! mon Dieu ! quel nez !

La nourrice recula épouvantée...

— Diable d'éléphant ! murmura Macquart.

Quant à Victorine, elle laissa franchement éclater sa joie.

— C'est bien ainsi que je l'avais rêvé, dit-elle. La race des Rougon-Macquart entre dans une nouvelle voie. Rappelez-vous ce que je vous dis, mon cher Adolphe ; notre héritier est appelé à jouer un grand rôle dans le monde.

Le petit Macquart reçut les noms de Jules-Népomucène-Aquilin-Nason.

Dès l'âge de cinq ans, lorsqu'il sortait avec son père, les passants disaient : Voilà le petit Macquart et son cornac !

Aquilin fit de très bonnes études. Il fut reçu avocat et plaida brillamment les premières affaires qui lui furent confiées. Il épousa, en 1864, la fille de M. Rocamor, le plus riche banquier de Plassans, qui lui donna un million de dot.

En 1871, Aquilin fut élu député. Trois ans plus tard, il était nommé ambassadeur de France en Galice.

C'est dans ce poste que son nez devait lui servir.

La France, à peine relevée de ses désastres, allait avoir une nouvelle guerre sur les bras, quand la reine de Galice eut l'idée de s'entretenir avec notre représentant. L'audience fut secrète. Tout ce que l'on put savoir, c'est que notre ambassadeur déploya un tel nez que la reine émerveillée, s'empessa de signer un traité d'alliance en disant : « Heureux le pays qui est si bien représenté ! »

Fortune, honneur, rien ne manqua au fils de Victorine Rougon.

Il fut même heureux en ménage, et M^{lle} Rocamor passa avec raison pour la plus fidèle des épouses.

Plus d'une fois il arriva que quelque freluquet osa lui faire la cour, risquer une déclaration.

M^{me} Aquilin Macquart n'avait qu'à jeter un regard sur le nez de l'audacieux pour éclater de rire.

— Pauvre petit ! murmurait-elle en haussant les épaules.

Et l'amoureux éconduit s'en allait tout penaud.

*
* * *

Aquilin Macquart est un de ceux qui, *entrés vivants dans l'immortalité*, ont déjà leur statue dans leur ville natale. La statue d'Aquilin fait l'ornement de la place de la République, à Plassans. Il est représenté de grandeur naturelle, tenant à la main la plume qui a signé le traité avec la Galice.

C'est certainement l'œuvre la mieux réussie de Francia. Le bronze sort des ateliers artistiques de Thiébaut.

Un an après l'inauguration du monument, les habitants de Plassans furent tout heureux d'apprendre que deux cigognes étaient venues faire leur nid sur le nez de leur illustre compatriote.

On vint de dix lieues à la ronde pour s'assurer du fait. Les cigognes ne furent point troublées dans leur œuvre familiale et purent élever tranquillement leurs petits.

Personne n'ignore que les cigognes portent bonheur, et, comme on est superstitieux à Plassans, Aquilin Macquart est sûr d'être constamment réélu, quel que soit le parti qui arrive aux affaires.

DOMESTIQUES ET LAQUAIS

Lorsque Dumollard fut guillotiné, l'acteur Alexandre Michel entra tout soucieux, le soir, au foyer des Variétés.

— Qu'as-tu donc ? lui demanda Christian.

— Je suis indigné, répondit Michel. Tout le monde se plaint d'être mal servi ; nous sommes exploités, pillés par les domestiques... Eh bien ! voilà un homme, Dumollard, qui se met bravement à nous venger, et on n'a rien de plus pressé que de lui couper la tête !

Un rédacteur du *Figaro*, qui signe *Janus* (au datif Janot) et qui n'a pas été nommé ministre plénipotentiaire, pousse de nouveau le cri de détresse : « On ne trouve plus de domestiques. » Qui veut être à peu près servi doit s'adresser à la Belgique ou au Luxembourg.

Dans les églises même, les Suisses sont Belges.

*
* *

A Paris, une cuisinière est un restaurateur à domicile, qui a des appointements, qui est logé, nourri, chauffé, blanchi et qui achète des denrées avec votre argent pour vous les revendre à bénéfice.

J'ai été indignement volé pendant six mois par une de ces mégères, qui s'est montrée absolument impitoyable.

Elle n'est jamais sortie sans emporter une ou deux bouteilles de vin dans son panier; elle n'a jamais acheté un objet de dix centimes sans le compter vingt-cinq, un objet d'un franc sans le compter un franc cinquante.

Chaque matin, avant que je fusse levé, elle avait déjà encaissé un franc de bénéfice sur l'achat du lait (qui était pour elle) et du mouron pour les oiseaux.

LAIT ET MOURON : 1 fr. 25. Or, il y en avait juste pour cinq sous.

Vieille et laide, elle entretenait un garçon de bureau de la rue Saint-Lazare, à qui elle donnait même mes livres et mes cigares. Dès que j'avais tourné les talons, le citoyen garçon de bureau venait s'installer chez moi, buvant de préférence le vin qui était enfermé dans des chemises de paille.

Un matin, examinant par hasard, le livre de comptes, j'y lus :

Bœuf..... 15 fr. »

Camembert..... 2 50

J'eus la curiosité d'aller chez le boucher, qui me déclara que sa fourniture de bœuf pour le pot-au-feu ne montait qu'à huit francs, et chez le marchand de fromages, qui m'affirma que le camembert n'avait été vendu que quatre-vingt-dix centimes.

Je demandai des explications à la voleuse, qui me répondit simplement :

— J'ai eu tort de compter ce camembert à ce prix-là, mais Monsieur peut voir que, *généralement*, je ne lui comptais que deux francs. Quant à la viande, tout augmente, et, si le bœuf ne vaut pas aujourd'hui ce que je l'ai marqué à Monsieur, il est certain que d'ici à deux ou trois ans il aura atteint ce prix-là !

Je donnai congé à l'ignoble créature, qui partit en me volant un matelas, plusieurs pièces d'argenterie, des rideaux et un nombre inconnu d'ustensiles de ménage.

Je vous entends dire : Il fallait la faire arrêter. — Merci ! Deux journées au Palais, c'est trop cher. Première journée dans le corridor du juge d'instruction, qui me convoque pour onze heures et me reçoit à cinq. — Deuxième journée à l'audience, où

un avocat d'*office* me traîne dans la boue jusqu'à extinction de salive.

J'aime mieux rester volé. En ne me plaignant pas, je le suis toujours un peu moins.

*
* *

Il faut dire cependant que, si les domestiques manquent, les laquais abondent.

L'injustice des classifications refuse aux laquais une place dans le système de l'organisation sociale. La Bruyère seul déclare que, « dans certaines occurrences, un laquais est un homme ».

Disons-le donc une fois pour toutes : les laquais sont l'ornement de la société. Plus de laquais, plus de seigneurs. Sans le contraste, rien n'existe ; c'est le zéro qui fait valoir les chiffres.

Ces êtres sans valeur — les laquais — donnent du prix à tout ce qui est au-dessus d'eux. Leur nullité fait leur importance. Si tout le monde était maître de ses actions, à quoi nous servirait-il d'être les maîtres des nôtres ? Le laquais n'a point de volonté ; c'est à lui que l'homme doué d'une volonté propre doit sa supériorité et son éclat. La livrée est éloquente ; elle vous crie : « Je sers. Je suis moins que vous. Commandez ! »

*
* *

Oui, c'est en réduisant une partie de nos semblables à l'état de machines que nous nous grandissons nous-mêmes. En couvrant les laquais de galons, nous donnons à la simplicité de nos vêtements un éclat de supériorité. Voyez ces deux hommes qui remontent l'avenue du Bois-de-Boulogne : l'un est jeune, frais, alerte ; son cheval caracole avec grâce et semble reconnaître l'habileté de la main qui le dirige. Il accompagne un autre homme, vieux, laid, courbé sur lui-même, mauvais écuyer, à la physionomie basse et vulgaire, au ton rauque et impérieux ; le plus jeune lui sert d'acolyte, il suit l'autre comme l'ombre suit le corps, s'approche avec respect, porte sa main à son chapeau quand la parole lui est adressée.

Pourquoi cette différence ? Il est valet. Entre lui et ce maître que la société nous donne elle a placé quatre ou cinq degrés que jamais il ne pourra franchir. Selon la nature, il était supérieur à celui que notre civilisation lui impose comme souverain. Qu'est la société, sinon une longue chaîne de dépendance et de servage, une hiérarchie de tyrans et d'opprimés ?

*
* *

Rien ne ressemble mieux à un grand seigneur

qu'un laquais de grande maison. Il y en a qu'on ne pourrait distinguer de leurs maîtres.

Surprenez les domestiques en dehors de leur service. Le valet de Monsieur lit les journaux avant lui. Le valet de pied, lovelace en titre, lutine la femme de chambre. On prend le café dans l'office, devisant de choses et autres.

Pauvres gens qui passez devant la porte, petits détaillants, marchands de verdure, porteurs de paquets, issus des mêmes pères que cette race fortunée, avec quel dédain elle vous regarde et vous repousse !

*
* * *

Valets, vous ne jouissez pas encore de tout ce que la société vous accorde. Vous qui accompagnez les duchesses, appréciez-vous votre félicité ? Ces femmes, que votre présence protège, ne sont-elles pas à vos yeux des reines, des fées, des anges ? Ah ! si vous laissez échapper cette occasion de rêver le bonheur et de concevoir ce que c'est que l'amour, je vous plains sincèrement.

Dans la première partie de ses *Confessions*, Rousseau a peint les joies secrètes d'un domestique attaché au service d'une belle maîtresse. On sait qu'il avait conçu une vive passion pour M^{lle} de Breuil, lorsqu'il était valet de pied à Turin, chez le

comte de Solar. Il a décrit en des pages délicieuses l'anxiété des longues heures qu'il passait dans l'antichambre de cette belle personne, pour la voir une minute quand elle quittait son appartement.

Chateaubriand lui-même a chanté les joies de la domesticité :

Ne m'affranchis jamais ; laisse-moi mon entrave !
Oui, sois ma liberté, mon Dieu, mon univers ;
Viens, sous tes beaux pieds nus, viens fouler ton esclave,
Toi que je sers, toi que je sers !

Il ne faut pas songer à séparer un valet d'un courtisan. M. de Beausset, dans ses *Mémoires*, a trouvé un argument admirable pour prouver la légitimité du trône de Napoléon. « S'il n'eût pas été légitime, dit cet écrivain homme de cour, ses chambellans auraient été de simples valets de chambre, et moi, préfet de police, un chef de cuisine. Or, un Beausset ne pouvant s'abaisser à être chef de cuisine, la légitimité de Napoléon est absolument démontrée. »

*
* *

De ce qui précède, il ressort qu'il n'y a plus de domestiques parce qu'il y a trop de laquais.

Le domestique est confiné dans une spécialité, tandis que le laquais peut aspirer à tout.

Le domestique est un manouvrier, le laquais est presque un fonctionnaire.

S'il ne l'est pas encore, il le deviendra bientôt.

Je ne citerai pas d'exemples; la nomenclature serait interminable.

Je terminerai par un extrait d'une circulaire qui est le signe du temps et le tableau de la situation.

Un grand nombre de femmes ont reçu cet imprimé, tant dans le faubourg Saint-Germain que dans le faubourg Saint-Honoré :

« Paris, le 15 décembre 1882.

« Madame,

« C'est avec le plus profond respect que j'ai l'honneur de vous faire mes offres de services. Ancien militaire, ayant passé quatorze ans sous les drapeaux, j'apporte dans l'exercice de mes fonctions le soin et la délicatesse habituelle à un vieux soldat. Je me suis mis frotteur, et me charge de cirer et frotter les appartements, les passer en couleur et à l'encaustique. Je nettoie les vieux tableaux, redore les cadres, nettoie l'argenterie, sers les dîners et les soirées au plus juste prix.

« Je me charge également de battre les meubles, les broser, les essuyer. Je fais le tour des appartements, combattant la poussière comme peut le

faire un ancien sergent-major, et le tout à la main, système bien préférable à la tête de loup.

« Un dernier mot, madame, pour mériter votre confiance et vous prouver que j'en suis digne : à l'encontre des gens qui exercent la même profession que moi, JE NE SUIS PAS CONCIERGE !

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« X... »

Est-il possible d'être plus digne que cet ancien militaire ?

Et voilà précisément où nous en arriverons ; tout sera fait à la tâche.

Nous aurons des comptes de cuisine ainsi conçus :

	fr.	c.
Boucherie.....	10	»
Turbot.....	15	»
Lièvre.....	8	»
Salade.....	»	75
Haricots verts.....	3	»
Fromage.....	1	25
Etc., etc.		

Puis :

	cent.
Avoir allumé les fourneaux.....	25
Nettoyé les légumes.....	20

	cent.
Piqué le bœuf.....	15
Confectionné le pot-au-feu.....	50
Écumé le susdit.....	10
Dépouillé le lièvre.....	30
Embroché le susdit.....	15
Lavé la salade.....	5
Mis le couvert.....	50
Débouché deux bouteilles de vin..	10
Arrangé les fruits en pyramide....	20
Moulu le café.....	15
Empli le sucrier.....	15
Posé la pince en travers.....	5
Être allé dix fois de la cuisine à la salle à manger, à 5 centimes par voyage.....	50
Refermé la porte pour que la fumée n'entrât pas dans l'appartement.	5
Ouvert la porte à deux des invités pendant que le valet de pied était occupé.....	10
Baissé le gaz de l'antichambre, dont la flamme montait un peu trop..	5
Avoir souhaité le bonsoir à Mon- sieur.. ..	10

LA CHUTE D'UN ANGE

Il y a huit jours, c'était une *demoiselle*. Elle appuyait son bras sur celui de son père, un homme en vue, un homme de valeur, occupant une haute situation administrative. Veuf depuis longtemps, il n'avait qu'elle. Ses vingt ans étaient la joie de l'intérieur, le printemps de toute l'année. Le père voyait venir, sans doute avec un petit serrement de cœur, le moment où un mari lui prendrait cette fille aimée, qu'il avait élevée comme une plante rare dans une serre chaude. Scribe a fait là-dessus une de ses plus gracieuses comédies : *Geneviève ou la Jalousie paternelle*. Le déchirement n'est pas de longue durée ; le père devient grand-papa, ce n'est qu'une étape à franchir ;

et, quand il a les petits sur les genoux, la compensation est faite. S'il n'a plus la plante, il a les boutures, et les rires de l'enfant sont une douce musique à l'oreille du vieillard.

Eh bien ! subitement, par une résolution farouche, comme en donne l'ivresse, la jeune fille a tout quitté. Honneur, sentiments, respectabilité, convenances, elle a tout foulé aux pieds. Elle est partie sans amour, sans prétexte, sans excuse. Une hystérie parisienne, un vertige de cabinet particulier. Elle s'est vouée au vice. Elle a quitté son père pour faire la noce. Demoiselle le matin, elle était lorette le soir. Elle n'a point pris d'amant, elle a pris tout le monde du coup. « Une fille pour souper ? Voilà, messieurs. »

Elle est à qui en veut, à qui en voudra.

Vingt ans, jolie, riche héritière, elle ne pourra pas dire — comme les autres — qu'elle n'était pas faite pour mener cette vie-là.

*
* *

Que voulez-vous ? On ne se marie plus. Les jeunes gens se laissent vieillir jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Dans cinquante ans, la France sera un pays de vieux garçons et un enfant légitime deviendra un

objet de curiosité. Qui sait ? On lui reprochera peut-être la régularité de sa naissance.

Je me trouvais dernièrement dans une petite ville. Un soir, au Casino, je m'étonnais de la quantité des demoiselles à marier. Les danseurs ne manquaient point, mais quand un quadrille, une valse, une polka leur avait livré quelques instants une jeune et jolie fille sous les yeux de sa mère, ils la saluaient respectueusement et convenaient entre eux de l'heure à laquelle ils se retrouveraient dans la maison Tellier.

— Il ne se fait presque plus de mariages, me dit une maman. La dot est toujours insuffisante. Les jeunes gens offrent volontiers leur bras, jamais leur main. C'est à peine si, de loin en loin, une mère trouve un sous-lieutenant qui, retardant sur son époque et se contentant de la dot réglementaire, parle de faire publier des bans. C'est le siècle de sainte Catherine. Et pourtant, parmi ces pauvres enfants que vous voyez assises tout autour de la salle, attendant un danseur de bonne volonté, il y en a qui recèlent des trésors de tendresse et de dévouement. Je vous jure, monsieur, que, dans notre ville, les femmes ne trompent pas leurs maris. Une sur cent, c'est beaucoup dire, et encore cela se sait tout de suite, elle est mise au ban de la société, on la coupe. Mais ces jeunes filles, qui sortent de

pension, qui n'ont jamais lu d'autres romans que la *Case de l'oncle Tom* et l'*Allumeur de réverbères*, ces jeunes filles, dont la pensée est toujours restée pure, n'ont que quelques milliers de francs à apporter à leur mari, celle-ci vingt mille, celle-là trente. Les deux ou trois filles de richards de notre localité ont épousé l'une un professeur, l'autre un officier, la troisième un employé de l'enregistrement. Nos jeunes gens craignent les embarras du ménage, les charges de famille. A cinquante ans, de guerre lasse ils épouseront leur cuisinière. Ne croyez pas que je plaisante. Depuis deux ans, nous comptons ici sept ou huit cuisinières mariées à leurs maîtres. C'est que cela ne coûte rien. Pas de corbeille, pas de frais. Un mariage presque clandestin, sans invitations. Et, presque toujours, le contrat légitime un enfant élevé jusque-là chez des paysans des environs. Voilà où nous ont menés les robes de huit cents francs et les chapeaux de quinze louis. Avec cela, les dépenses augmentent chaque jour, on ne peut plus vivre. Je me demande ce que deviendra la société quand il n'y aura plus personne d'honnête ?

* * *

Évidemment, la jeune Parisienne qui a déserté les rangs du monde élégant, où sa place était marquée,

s'est consumée sur elle-même, avant de prendre ce parti désespéré. Entourée, recherchée, flattée tant dans les réceptions officielles que dans les soirées mondaines, elle attendait que l'un de ses cavaliers, ses danseurs habituels, se décidât à demander sa main, à lui donner son nom. Elle en avait peut-être refusé deux ou trois par la pensée ; par la pensée aussi, elle en avait accepté un, mais ni celui qui lui aurait plu, ni ceux qu'elle aurait dédaignés ne s'étaient avisés de « parler à son père ».

Un soir, elle s'est dit en plissant le front : J'ai vingt ans!...

Vingt ans, c'est la trentaine des demoiselles.

Elle s'est demandé alors ce que faisaient tous ces jeunes hommes qui ne se marient pas.

— Ce qu'ils font ? — Ils font la noce. Ils ne veulent pas d'une femme parce qu'ils ont des femmes. Ils en ont à ne savoir où les mettre. Elles passent les nuits avec eux, en soupers joyeux. Dans l'après-midi, elles sont au bois, aux courses. Ils les amènent à Trouville, à Dieppe, l'été ; à Nice, à Monte-Carlo, l'hiver. On les voit tous les soirs au théâtre ; les meilleures places sont pour elles. C'est une vie fiévreuse sans doute, mais dans laquelle on n'a pas le temps de s'ennuyer. Ces filles-là ne sont jamais seules. Toujours du monde, des distractions, du bruit. On leur fait même des scènes de jalousie ;

c'est cela qui doit être amusant!... Ils sont deux ou trois à se disputer Anita, Léonie, Julia... et pas un n'a l'idée d'avoir le premier, et à lui tout seul, une jeune et jolie demoiselle, une vraie, qui aimerait tant celui qui lui aurait dit: Je vous aime!

Et un frisson prenait la rêveuse à la nuque et lui descendait le long des reins. Son cœur battait et ses lèvres devenaient froides. Elle mit le verrou à la porte de sa chambre, prit la lampe de porcelaine qui brûlait sur la cheminée et la posa sur le tapis, au pied de l'armoire à glace, puis elle alluma les deux girandoles garnies de bougies bleues, et mit l'une à sa droite, l'autre à sa gauche. Après quoi, elle enleva vivement son peignoir, laissa tomber sa chemise de fine batiste et, après avoir dénoué ses cheveux qui roulèrent jusqu'au-dessous des hanches, elle contempla son corps finement modelé, sa poitrine de bacchante vierge. Elle sourit et prit des poses, étendant paresseusement les bras, allongeant tantôt l'un, tantôt l'autre, au-dessus de sa tête...

Se voyant si belle, elle se sourit à elle-même et, portant ses doigts jusqu'à ses lèvres, elle s'envoya un long baiser.

Toutes les mauvaises lectures qu'a pu faire une fille sans mère lui revinrent à l'esprit. Toutes les

curiosités du pensionnat déferlèrent dans son cerveau...

Puis, comme prise d'une résolution sans merci, elle murmura : — Tant pis ! ce sera comme cela !

Ses scrupules étaient vaincus.

*
* *

Le lendemain, à midi, profitant d'une absence de son père, qui ne devait rentrer que le soir, elle fit mettre des malles et des caisses sur un fiacre, toute sa lingerie et ses toilettes. Elle tenait à la main un petit coffret qui renfermait ses bijoux. Des menus objets qui étaient comme les reliques de son enfance, elle n'emportait rien, ni un livre, ni un bout de ruban. Un instant, elle avait hésité devant un portrait de sa mère, puis — brusquement — elle l'avait rejeté au fond d'un tiroir.

Le fiacre la conduisit dans un des grands hôtels de Paris — où elle descendit comme si elle arrivait d'une gare.

Et, le soir, à l'heure où son père sanglotait en portant à ses lèvres le voile de première communion qu'elle avait laissé dans sa chambre, M^{lle} X... faisait son entrée au cabinet 6 d'un des restaurants en vogue.

Le souper était servi. Il y avait là Laubersay,

d'Esnandes, le petit Rouspoff, toute la poisse à l'ylang-ylang, et aussi les deux ou trois lorettes en vogue qui firent grand accueil à la nouvelle venue.

— Ma foi ! dit Laubersay, je ne croyais pas que vous tiendriez parole !

— Vous me connaîtrez mieux bientôt, mon cher, répliqua fièrement la débutante.

— Et... voyons, demanda d'Esnandes, parlons le cœur sur la main... personne encore ?

— Je vous le jure.

— Pas même un petit cousin ?...

— Pas même.

Et la jeune effrontée, soulevant sa sortie de bal, en tira une couronne de fleurs d'oranger qu'elle mit sur sa tête.

— A vous, messieurs ! s'écria-t-elle en vidant une coupe de champagne.

— Vous avez bien raison, allez, lui dit la petite Alice en l'embrassant sur la bouche, plutôt que de rester vieille fille, il vaut mieux être fille pendant qu'on est jeune !

ILLUSIONS PERDUES

L'histoire est d'hier. Demain, les journaux donneront les initiales ; dans quinze jours, les avoués des deux parties auront jase au Palais, et le procès intenté par la duchesse de H... à son mari deviendra le fond de la conversation parisienne et la pâture des chroniqueurs réconfortés.

Celui qui parle le premier d'un scandale est presque toujours accusé d'en être le véritable auteur. « Sans les indiscretions de la presse, l'affaire aurait pu s'arranger... Ce sont les journaux qui ont envenimé la querelle... » — On ne dira bientôt plus : Cherchez la femme ! — mais : Cherchez le journaliste !

L'affaire dont je vais parler sort tellement de l'or-

dinaire et je sais d'une façon si pertinente que la procédure est commencée, et que l'éclat aura lieu, que, malgré la sollicitude de l'opinion, je n'hésite pas à raconter l'aventure.

Il y a quelque chose comme cinq ans, pas plus, les journaux de haute vie annonçaient, avec le zèle qui leur vaut d'ordinaire un abonnement de six mois, le mariage du duc de Héverley avec M^{lle} Adrienne Bernard.

Trois Bernard sont connus, dit-on,
L'un d'eux est roi de la finance.

Le nôtre est un quatrième Bernard, décédé en 1868, laissant à sa veuve et à sa fille une fortune évaluée à trente millions.

L'origine de la fortune remontait aux époques les plus troublées de notre histoire. C'est une tradition de l'Aunis que l'aïeul Bernard était à la tête d'une bande de chauffeurs. Qu'il ait chauffé ou non, on l'avait surnommé Bernard-Masque-Noir, et pas un paysan ne lui ôtait son chapeau. Aussitôt après la mort de son père, l'héritier Antoine Bernard s'empressa de réaliser son immense fortune; il alla s'installer dans les Ardennes, y devint amoureux d'une blanchisseuse jeune et belle, en fit sa maîtresse et, finalement, l'épousa. Adrienne était la fille de cet homme.

L'ex-blanchisseuse, sans être arrivée à ce qu'on appelle les « bonnes manières », avait acquis un certain ton, une certaine tenue qui faisait d'elle une bourgeoise ordinaire, ni mieux, ni pis. Elle eût peut-être été déplacée chez la duchesse de Fitz-James, mais on l'eût trouvée une femme très comme il faut chez le baron Hirsch. En somme, elle pouvait accompagner sa fille sans inconvénient.

Adrienne était d'une rare beauté, grande, bien faite, d'une tournure élégante, elle avait reçu une éducation des plus complètes et des plus soignées. Elle savait parler l'anglais et chanter l'italien; musicienne par goût, elle jouait du piano de façon à vous réconcilier avec cet instrument. Avec cela, riieuse, enjouée, c'était vraiment une créature adorable.

A qui la marier ? L'ex-blanchisseuse ne voulait point livrer cette hermine et ses millions à un simple roturier. D'autre part, un homme honnête, dans la franche acception du mot, eût été embarrassé d'une fortune dont l'origine ne se perdait pas dans la nuit d'un crime. Il fallait un époux sans scrupules, un grand seigneur ruiné. Ces gens-là ont des grâces d'état, et le noble faubourg tient en réserve des pavillons qui peuvent couvrir toutes les marchandises.

M^{me} Bernard refusa tour à tour un prince polo-

nais, un duc italien, un marquis espagnol, un baron autrichien. Vint Héverley, beau garçon, aimable, criblé de dettes depuis que M^{me} Willie Stephenson, une Américaine de cinquante ans, l'avait congédié pour prendre le jeune Ramiro del Carmone, qui s'est fait une si belle réputation dans l'art d'accommoder les restes. Héverley était duc authentique, d'une famille qui tient encore de grandes situations. Le nom sonna bien à l'oreille d'Adrienne, l'homme ne lui déplut pas, et elle accueillit les hommages de cet exploitateur de ruelles, qui eût été complètement taré dans tout autre monde que le sien.

Le mariage se fit dans un petit village des environs de Meaux, où M^{me} Bernard possédait une terre. Comme invités, il y avait les témoins des deux mariés... Puis, le duc et la duchesse filèrent vers l'Italie, patrie des lunes de miel et des coups de couteau.

*
* *

Trois mois après, le jeune ménage s'installait dans un somptueux hôtel du quartier Saint-Honoré. Le duc s'occupait beaucoup de ses voitures et de ses chevaux, mais fort peu de sa femme. Adrienne attendait de jour en jour qu'il tînt ses promesses en la produisant dans le monde. Un bal fut donné chez

la princesse de X... Pas d'invitation pour la duchesse d'Héverley. Elle demanda des explications à son mari, qui répondit que la princesse était une pimbêche. Tous les salons de marque ouvrirent leurs portes, et la duchesse d'Héverley fut absolument oubliée. Le duc avait des amis, gens de haute volée, bien titrés et dûment armoriés. Ils venaient volontiers dîner chez lui, mais ils le tenaient à l'écart de leurs mères et de leurs sœurs. On invitait Héverley au restaurant, mais point dans la famille.

La petite-fille du chauffeur fut bientôt mise au courant de la situation.

La réputation du duc était trop entamée pour qu'il pût imposer sa femme. Il y avait deux obstacles à son entrée dans le monde : l'un venait d'elle, l'autre venait de lui.

Adrienne aurait encore pu être heureuse si son mari avait eu des qualités d'intérieur; elle lui eût pardonné si, manquant de relations, il avait tâché de les remplacer auprès d'elle. Mais elle sut bien vite que le duc passait ses soirées dans le monde galant, le seul où il pût se rencontrer avec ses pairs. L'un des nombreux aspirants qui tâchaient d'arriver à remplacer le mari volage, poussant la trahison jusqu'au bout, lui révéla dans tous ses détails le passé d'Héverley. La duchesse indignée, s'adressa à l'une de ces agences de *renseignements confiden-*

tiels et informations officieuses dans l'intérêt des familles, qui pullulent aujourd'hui dans Paris.

Elle sut tout ce que faisait son mari ; et elle le suivit pas à pas dans les bouges où parfois il se vautrait. Fatigué, blasé, saturé de plaisirs, Héverley en était arrivé à désespérer de ses sens.

Il avait recours à une vieille et ignoble proxénète, enrichie dans le métier, mais toujours prête à braver les tribunaux pour un rouleau de cinquante louis ; cette femme, qui se fait appeler « la marquise », met à la disposition de ses clients des salons flamboyants et des chambres dont les tapisseries étoufferaient les sanglots, si l'occasion s'en présentait. La « marquise » s'est fait une spécialité qui prouve qu'elle ne craint pas le feu du ciel.

Dans une chambre tendue de soie bleue se trouvent deux tableaux dus au pinceau d'un maître italien ; l'un représente deux anges entrant dans la maison de Loth, et l'autre, Loth dans la caverne avec ses deux filles.

C'est dans cette chambre que le duc d'Héverley passait volontiers une partie de ses nuits.

*
* *

Certain matin, un fiacre s'arrêta devant le petit hôtel de la « marquise ». De ce fiacre descendit un

jeune homme qui franchit prestement les deux marches d'entrée et s'entretint longuement avec la maîtresse de l'établissement.

Adrienne était charmante sous ces habits masculins ; elle ne put s'empêcher de sourire en se regardant dans une glace.

Il lui en coûta vingt mille francs pour décider la marquise à se prêter à une *petite comédie* qui devait, disait-elle, se terminer par des chansons.

Et le soir, quand le duc vint faire sa visite à la surintendante ordinaire de ses menus plaisirs, il aperçut dans la chambre bleue un adolescent qui, lui faisant face tout à coup, lui cracha ce seul mot à la figure : Misérable !...

Mais il y avait tant de mépris, tant de dégoût dans la façon dont Adrienne prononça ces quatre syllabes, que le duc chancela et se laissa tomber dans un fauteuil, les yeux hagards, le râle sur les lèvres.

Adrienne sortit fièrement, s'élança dans un coupé qui l'attendait et, de retour dans son hôtel, elle fit jeter par la fenêtre tout ce qui appartenait à son mari, vêtements, bijoux, tableaux, bibelots, boîtes de cigares. Les meubles et le billard même furent descendus dans la cour. « Emportez cela, dit-elle à ses gens, je vous le donne ; mais il faut que tout soit enlevé dans une heure ! »



Puis fièvreusement, elle traça trois lignes sur un bout de vélin, écrivit sur l'enveloppe « M. Henri X., 2 bis, rue d'Aguesseau ».

— Cette lettre à son adresse ! dit-elle.

Un quart d'heure après, un jeune homme entra dans le boudoir de la duchesse.

— Mon ami, lui dit-elle, je sais que vous m'aimez... Vous n'êtes qu'un pauvre diable de sous-lieutenant, mais je vous aime aussi. On dit que le divorce va être rétabli... Si cela se fait, vous m'épouserez. En attendant, vous serez mon amant !...

Et, l'œil en feu, riant et pleurant à la fois, elle lui tendit la main.

L'ADULTÈRE

« Si, dans le peuple, le milieu et l'éducation jettent les filles à la prostitution, le milieu et l'éducation, dans la bourgeoisie, les jettent à l'adultère. »

Tel est le thème du dernier roman d'un romancier justement célèbre.

Ce point de départ, qui déjà n'est pas d'une exactitude rigoureuse, se trouvera subitement devenir faux par l'introduction dans nos mœurs de l'instruction obligatoire, d'un côté, et du divorce, de l'autre.

Ce qui jette certaines filles du peuple à la prostitution, ce n'est ni le milieu ni l'éducation, c'est l'abandon et la misère.

Les filles du vrai peuple, du peuple qui travaille,

du peuple qui lit, épousent des ouvriers, font un petit commerce, tiennent le ménage et élèvent leurs enfants.

Les paysans chargés de famille envoient à Paris quatre fois plus de filles qu'on n'en peut occuper. Un grand nombre n'ont recours à la prostitution qu'après avoir vainement frappé à tous les bureaux de placement.

Ce n'est pas une question d'éducation, c'est une implacable nécessité, jointe quelquefois à une curiosité de la vie ou à des instincts mauvais.

Le personnel des bals de barrière se recrute parmi les enfants du pavé. Le père est mort, ou en prison, ou au bagne ; la mère s'est mise avec un autre homme. Quelquefois, la mère a filé, abandonnant à la fois son mari et ses enfants. Le mari noie son chagrin dans les alcools, la petite pousse comme elle peut, jouant dans les terrains vagues avec des drôles de son âge qui la violent plus ou moins dès qu'elle a huit ans.

C'est le déchet de la société, c'est la race maudite dans l'œuf, que Malthus voulait supprimer.

*
* *

L'adultère est la prostitution des femmes mariées. Or, c'est dans la bourgeoisie occupée, affairée, que

l'adultère est le plus rare. Là, le mariage est, la plupart du temps, une raison sociale, une association d'intérêts.

L'homme et la femme se sont unis pour s'établir, avoir des enfants et faire fortune, si possible.

Les petits fonctionnaires, les employés d'administration forment une très petite part de la bourgeoisie. Ceux-là ne rentrent chez eux qu'à l'heure des repas ; leurs appointements ne peuvent suffire à l'entretien de leurs femmes, et, pour peu qu'elles aient des goûts de toilette et des instincts de coquetterie, elles se mettent vite en quête d'un cœur qui puisse les comprendre.

Mais la grande bourgeoisie se trouve dans la classe commerçante. Dès le matin, la femme est à la caisse ou dans le magasin. Elle tient les livres, donne des ordres ; rien ne lui échappe. Elle aligne des colonnes de chiffres, ne s'interrompant que pour réprimander un commis qui se croise les bras ou adresser quelques paroles aimables à un client de la maison. Les bourgeoises de Paris ont l'instinct du commerce ; elles ne prennent que le dimanche pour se reposer et se distraire. On va à la campagne ou au théâtre, selon la saison, et le lundi matin tout le monde est au poste. Le mari peut mourir, les affaires n'en iront pas plus mal.

Dans ce milieu, il y a peu de place pour l'adultère.

La femme prend à peine le temps d'accoucher ; dès qu'elle peut se lever, elle retourne au comptoir.

Les enfants sont élevés avec une rigoureuse économie. Chacun a ce qu'il lui faut, rien de plus.

C'est dans les hautes classes que fleurit l'adultère ; il est là chez lui. Ce n'est ni un crime ni un péché, c'est un jeu. Monsieur a sa maîtresse, madame a son amant.

Dernièrement, un jeune homme appartenant à ce qui reste du vrai faubourg Saint-Germain, cavalier élégant, d'une jolie figure, intelligent, spirituel, reçut brusquement son congé d'une petite baronne dont il se croyait adoré.

Le coup lui alla au cœur.

— Vous en aimez un autre ? demanda-t-il à sa maîtresse.

— Pas encore, répondit-elle, mais il faut que je m'y mette tout de suite... je cherche.

— Et pourquoi cela ?

— Mon mari a quitté M^{me} X... il a M^{me} de C... Je ne puis véritablement lui laisser prendre de telles avances sur moi. Puisqu'il a une autre maîtresse, je veux un autre amant. Cela me chagrine pour vous, mon pauvre ami, mais c'est une question d'amour-propre.

*
* * *

Le romancier *sans rival pour fouiller les bas-fonds* fera bien de se presser, s'il veut que son étude sur l'adultère dans la bourgeoisie ne sente pas le réchauffé.

Dès que le divorce sera rétabli, il n'y aura d'adultère que dans les ménages qui le voudront bien, comme autrefois chez les Musard. Et vous verrez comme les don Juan se feront rares quand ils verront, au bout de chaque bonne fortune, une femme à nourrir et des marmots à élever.

*
* *

LE BIEN-ÊTRE LAÏQUE ET OBLIGATOIRE

Tous les siècles ont leur refrain. *Civilisation, progrès*, c'est le mot du jour. Avancer, soit. Encore faut-il savoir où l'on va. Se civiliser, rien de mieux ; mais où sont les acquisitions réelles ?

La poétique pauvreté était l'idéal des philosophes stoïques et épicuriens. Ces honnêtes gens, qui vivaient, non comme les écrivains modernes dans de petits appartements au troisième étage, mais dans des palais splendides et vastes comme des temples, ne connaissaient que la pauvreté romanesque et pittoresque.

Ils se faisaient indigents par la pensée.

Socrate dînait très bien quoiqu'il portât un bâton et qu'il marchât pieds nus. Diogène, mollement étendu au soleil, s'amusait à tisser des sophismes, fier d'attirer tous les regards sur son tonneau, qui était comme une ombrelle de bois.

Orateurs, dissertateurs, péripatéticiens, c'étaient des aristocrates qui s'amusaient. Il fallait chercher le peuple ailleurs, il fallait demander à l'esclave tournant la meule, au malheureux servant les caprices du maître, et qui n'avait ni âme ni volonté, si la pauvreté lui semblait bonne.

La philosophie chrétienne a marché dans la même voie. A l'entendre, la pauvreté serait la mère nourrice des vertus. Le christianisme est éclos dans un temps de corruption et de luxe ; il a poussé ses premières racines dans les bas-fonds de la société. C'est par les vrais pauvres de l'antiquité, par les esclaves et les malheureux, qu'il s'est propagé, qu'il a prospéré et grandi. Sa doctrine était conséquente à son origine.

Mais peut-on soutenir historiquement la moralité de la pauvreté ? L'étude de nos villes et de nos campagnes justifierait-elle cette assertion ? Est-il vrai que la pauvreté soit la source du bien, la richesse la source du mal ?

Platon soutenait cette théorie tout en se promenant sous des portiques de marbre, au milieu d'une

foule d'auditeurs empressés qui baisaient la trace de ses pas. Marc-Aurèle la répétait assis sur le trône du monde.

Le même anathème contre la richesse qui avait été prononcé par Sénèque, le plus opulent des Romains, fut répété par tous les moines, qui vivaient grasement et largement, depuis le Bas-Empire jusqu'à Luther.

*
* *

Mais allons au fait ; examinons ce qui est sous nos yeux. Des enquêtes ont été dressées dans différents pays de l'Europe. Des riches et des savants ont pris sur eux d'examiner la situation des ignorants et des pauvres. On a entassé des colonnes de chiffres ; des prix de statistique ont été décernés. A quel résultat en est-on arrivé ? Au lieu de trouver la pauvreté heureuse et morale, on l'a reconnue abjecte et misérable. Pendant que le riche dort ou se livre à la débauche, le pauvre s'enivre, vole ou tue.

Les leçons des moralistes n'ont donc servi à rien ; les mêmes folies, les mêmes sottises, les mêmes erreurs se sont reproduites de siècle en siècle. Ce n'a pas été faute d'avertissements, de sermons, de dissertations, d'éloges prodigués à la vertu, si le genre humain est aussi vicieux qu'autrefois.

Depuis un temps immémorial, on accuse les riches de débauche, de cruauté, d'intempérance, d'orgueil et de cupidité. Quelle idée nous ferons-nous de l'espèce humaine, s'il est prouvé que les pauvres ne valent pas mieux ?

Mais l'instruction se répandra, dit-on.

Eh bien ! ceux qui possèdent l'instruction en sont-ils meilleurs ?

Quel effet produit le savoir, en se répandant au milieu des artisans et des prolétaires ? Il développe le génie, jamais la vertu. Rousseau met ses enfants à l'hospice, Burns meurt brûlé par l'eau-de-vie, Chatterton se tue.

Tous les escrocs savent lire et écrire. Seulement, les crimes contre la vie et les personnes semblent appartenir plus spécialement aux hommes sans instruction, ceux contre la propriété, aux gens bien élevés. Ici les assassins, là les fripons.

La société y gagne sans doute, mais un peu moins qu'on ne l'a prétendu.

*
* *

Ce qu'on appelle « les lumières » peut avoir des sens bien différents. L'œuvre de la presse consiste à tout répandre, erreurs et mensonges autant que vérités ; elle n'est qu'un instrument d'expansion. Comment le peuple choisira-t-il ?

Dans cette masse d'écrits renfermant toutes les théories, quel sera son guide ? Les lumières qu'on lui apporte ne sont qu'un stimulant pour ses sensations les plus dangereuses, non une clarté pour son esprit.

Dans les villes manufacturières, dans les grands centres de population, vous trouvez réunis l'orgueil, le vice, la misère, l'instruction et les excès.

L'argent gagné par un labeur exagéré sert à se procurer une excitation artificielle ; après quoi, l'homme se retrouve en face de la pauvreté, qui le pousse à travailler de nouveau. Lorsque la vie ascétique, fondée sur la sainteté des privations, outrait cette théorie et aboutissait au fanatisme, à la superstition et à l'abrutissement, elle commettait le même crime que commet aujourd'hui l'industrie divinisée par nous. Elle tendait, jusqu'à le briser, un des ressorts de la société humaine. Les Romains, par l'abus de la vie guerrière ; les moines, par celui des théories d'abnégation ; les modernes, par celui de l'activité industrielle, ont péché contre la grande loi qui préside au développement de l'organisme social, la loi de l'équilibre.

*
* *

Pour l'instruction des peuples et de ceux qui les gouvernent, il serait à désirer que la science ne se

bornât pas à des recherches arides ou idéales. On reconnaîtrait qu'il ne s'agit pas seulement de répandre des lumières, mais qu'il faut aussi donner le moyen de s'en servir.

Bâissez des écoles, versez une grande masse d'instruction dans le peuple ; qu'il ait des journaux et des pamphlets à profusion, il n'en sera ni plus heureux, ni meilleur, ni plus riche, si l'équilibre de sa vie ne lui offre des heures de repos, des jouissances domestiques et un avenir pour sa vieillesse.

La philosophie des classes pauvres est encore à faire. Le christianisme avait, au moins, trouvé un leurre dans sa théorie de la résignation. Aujourd'hui, instruire sans améliorer, c'est brûler sans éclairer. Que la barbarie vienne de l'ignorance ou de l'erreur, d'une brutalité féroce ou d'un abrutissement civilisé, peu importe. L'instruction est le bien-être de l'esprit, qui ne peut aller sans le bien-être matériel. Quand vous aurez donné aux malheureux les moyens d'analyser leurs souffrances, ils n'en seront ni plus heureux ni moins menaçants. La solution de ce problème paraît n'affecter que fort peu nos hommes politiques.

ÉMILE ZOLA, NATURALISTE

EMPAILLE LES HOMMES, COUPE LES FEMMES

ET VA-T-A L'ÉTRANGER

Les querelles littéraires sont un signe d'apaisement auquel il est impossible de se tromper. Les lettres sont la phosphorescence de la société; elles n'apparaissent que dans les temps calmes.

A propos d'un article publié par M. Zola dans un journal de Saint-Petersbourg, on s'est livré, non pas à une bataille en règle, mais à une querelle littéraire. C'est chose rare aujourd'hui, la politique ne laisse guère de place aux choses de l'esprit. On s'est querellé sur le procédé de critique elle-même; on a remué des épithètes comme, dans les jours d'émeute, on remue des pavés, mais on n'a guère remué d'idées.

Le procédé de critique de M. Zola a eu ses appro-

bateurs et ses détracteurs. Les approbateurs sont des journalistes qui, naturellement, défendent les droits de la critique. Les détracteurs sont les confrères ou concurrents qui, naturellement aussi, crient à la concurrence déloyale.

* * *

Quelques-uns ont voulu grossir l'affaire et lui donner l'importance d'une question de philosophie littéraire, en invoquant des théories qui n'ont rien à faire dans le sujet.

Le fond de la querelle est simple autant que vulgaire.

Ne voit-on pas, chaque jour, des entrepreneurs de confections, des parfumeurs et autres industriels, invoquer, dans leurs annonces, prospectus et réclames, le souci de la santé publique, les grands intérêts sociaux, l'amélioration du sort ou des mœurs des classes pauvres, toutes choses dont ils n'ont cure et dont ils se moquent autant qu'un lapin d'une Bible, mais qui peuvent aider au débit de leurs marchandises ?

On a parlé de littérature nouvelle, sociale, de rationalisme et de naturalisme, de science et de vérité, dans une dispute où tous ces grands mots n'étaient point en situation. Et, pour ceux qui aiment à com-

prendre ce qu'ils disent et ce qu'ils lisent, ou qui veulent se rendre compte des transformations apparentes ou réelles que subit l'esprit humain, il est peut-être bon d'examiner les choses de près, sans se laisser éblouir par des adjectifs ou des théories que rien ne justifie.

*
* *

M. Zola, puisqu'il s'est mis en question, est un romancier comme tous les romanciers. Ses romans sont des romans comme les autres, ni plus naturalistes, ni plus réels, plus remarquables par le style que par l'imagination et n'apprenant rien à personne. Le roman de M. Zola est un amusement de l'esprit aussi bien que le roman de Belot ou celui de feu Gaboriau, par la raison que les opéras de Meyerbeer sont de la musique et que les opérettes d'Offenbach en sont aussi. Musique très différente, je l'accorde, mais il faudrait être doué d'un entêtement paradoxal pour prétendre que mélodies, opéras ou opéras-comiques sont des arguments des ociologie.

*
* *

Il fut un temps, dans l'enfance de l'humanité, où l'enseignement des opinions et des idées, la propa-

gation de la science de la vie et de la société se faisaient à l'aide des images, des fables, des apologues et des légendes, c'est-à-dire des rébus et des romans. Fabulistes et poètes lyriques sont, à leur manière, des philosophes ou des réformateurs.

Jésus-Christ a prêché la révolution hébraïque sous la forme du roman d'apologues, et c'est sous la même forme que Rabelais a fait encore, au seizième siècle, la critique des préjugés religieux, de la médecine et de la justice de son temps. C'est aussi en de magistrales et harmonieuses images que les grands artistes de l'Italie ont traduit leurs conceptions religieuses et leur foi patriotique.

Si belle qu'ait été la forme sous laquelle se sont manifestées ces aspirations et ces convictions, elle avait le défaut d'être d'autant plus imparfaite qu'elle était séduisante. L'image, la fable, l'apologue, ne disent jamais tout ce que leur auteur a pensé; parfois même ils disent autre chose; et plus on s'attache à la contemplation de l'image elle-même, plus on s'éloigne de l'enseignement qui devrait s'en dégager.

Rabelais avait bien dit qu'il fallait briser l'os pour trouver la moelle, ce qui était une manière de dire qu'il fallait s'attacher à l'esprit et non à la lettre.

La nécessité a contraint les hommes, surtout les

hommes de réflexion, d'étude et de science, à exprimer directement, sans images ni métaphores, leurs sentiments, leurs pensées, leurs observations, sur les faits qui s'accomplissaient en eux-mêmes et sur ceux qui s'accomplissaient au dehors. On n'imagine pas l'argumentation de Descartes ou de Kant, ou la nomenclature chimique de Lavoisier, pas plus que les considérations économiques d'Adam Smith, produites sous forme d'apologue, de dialogue ou de roman.

Depuis que la critique et la science ont leurs procédés à elles, leur langue propre, leur méthode d'investigation, de démonstration, d'analyse et de recomposition, la littérature est devenue chose à part, et ceux qui parlent de littérature scientifique, rationaliste ou de quelque autre plaisanterie du même genre, commettent un anachronisme ou une charlatanerie.

On peut écrire bien ou mal la langue de la raison et de la science, comme on peut bien ou mal écrire celle de la littérature. On peut témoigner d'autant ou d'aussi peu d'imagination dans l'une que dans l'autre. Mais les procédés, la méthode et les résultats sont tout différents. Lorsqu'on veut propager des idées, découvrir des lois naturelles, se rendre compte de phénomènes physiques, psychologiques ou sociaux; quand on veut fournir à l'une des scien-

ces quelconques de son temps des matériaux ou des observations utiles, on emploie les méthodes, les procédés et la langue scientifiques. Quand on suit les traditions des dramaturges ou des romanciers, on fait de la littérature. Cette littérature est ennuyeuse ou amusante, insupportable ou charmante, suivant l'esprit et le talent de l'auteur, mais il ne suffit pas de manquer d'imagination ou de n'en pas vouloir déployer pour que le genre de littérature auquel on s'est adonné devienne subitement une « science », pas plus qu'il ne suffit qu'un soulier manque de semelle pour devenir un pantalon.

*
* * *

Quand Balzac prétendit faire œuvre de naturaliste à sa manière, la prétention était justifiée. Il agissait à la façon de Cuvier, qui, avec quelques fragments d'un animal disparu, en reconstruisait logiquement et scientifiquement le squelette tout entier; à la façon de Michelet, qui, avec les traces, tantôt effacées, tantôt profondes, laissées par une époque, en ressuscitait l'histoire et rendait explicables des faits jusqu'alors incompris.

Avec des fragments de la vie d'un être humain placé dans un milieu déterminé, soumis à des influences indiquées, Balzac, à force d'observation et

d'induction, et avec une rare et admirable faculté de généralisation, reconstruisait l'histoire possible, on peut même dire fatale, de l'individu. C'est ainsi qu'il a créé des types animés d'une vie si singulièrement intense, et qui cependant, malgré la vérité et la profondeur de l'observation, diffèrent de ceux que nous coudoyons chaque jour en ce qu'ils sont logiques, tandis que l'homme est fait de contradictions ou du moins d'apparences de contradictions.

Ceux qui, dans cinquante ans, liront l'œuvre de Balzac, comprendront mieux que par l'histoire officielle quelles étaient l'organisation sociale, la législation civile, la hiérarchie et l'exploitation humaine au temps de la Restauration et de la monarchie censitaire; quels étaient à cette époque les mœurs, les préjugés, les moyens de parvenir, l'état moral.

Dans cinquante ans, ceux qui liront *S. E. Eugène Rougon*, *Thérèse Raquin* et *Une page d'amour*, ne sauront rien de notre véritable état social, du mal qui nous travaille, de la décadence de la bourgeoisie, des aspirations du peuple.

Je suis de ceux qui ont une haute opinion de M. Zola; comme écrivain, il est supérieur à presque tous ceux qu'il a touchés du revers de sa plume. Il y a dans *Une page d'amour* des passages d'une véritable éloquence; mais quoi que puisse dire ou

penser M. Zola, il n'est qu'un romancier, et, de plus, un romantique.

Mais il ne suffit point qu'il évite de choisir entre les choses qui méritent d'être racontées et celles qui ne le méritent pas, pour que ses ouvrages soient autre chose que des romans.

Quand la science voudra, en matière de sélection et de transformisme, invoquer une autorité, elle invoquera celle de Darwin et non celle de M. Zola.

*
* *

Le *roman naturaliste* et la *religion rationnelle* sont des plaisanteries du même goût que le *patriotisme cosmopolite* ou le *collectivisme individuel*.

On peut se qualifier naturaliste lorsque, comme Courbet, on peint des *portraits* : portraits d'hommes, d'arbres, de rochers et d'animaux ; mais la première qualité d'un portrait est l'exactitude et la ressemblance. Et ce n'est pas un portrait qu'une figure dont le nez a été copié sur l'un, les yeux sur un autre, le menton sur un troisième, et dont le front a été imaginé par le peintre. Cette figure est une chimère au même titre que le sphinx au torse de femme, ou que les chevaux terminés en queue de poisson.

L'étude d'un individu ou d'un fait, indépendam-

ment des mérites du style, peut être intéressante ou utile. Encore faut-il que l'individu et le fait puissent intéresser à un titre quelconque, car ce genre d'ouvrage ne vaut que par la vérité qu'il contient et l'enseignement qu'on en peut tirer.

La valeur en est, certes, sérieuse et incontestable quand il peut servir à faire connaître dans sa réalité un type, une espèce, une classe, une société ou une époque. Mais l'étude et le travail ne sont pas l'unique loi de l'humanité. Le besoin du repos est aussi impérieux que celui de l'action. Et ceux qui donnent des distractions à l'esprit le servent presque autant que ceux qui lui fournissent des matériaux de production. Aussi, quoi qu'en puissent dire les gens à prétentions graves, les auteurs et artistes qui procurent des délassements agréables au public, qui lui font oublier pour un moment les dures fatigues de la vie et font épanouir le rire sur les lèvres, exercent une fonction aussi utile que ceux dont les œuvres imposent aux lecteurs ou aux spectateurs une peine ou un travail.

*
* *

Le monde tel qu'il est, avec ses tristesses, ses lâchetés, ses iniquités et ses misères, n'est pas si agréable à contempler qu'il soit nécessaire ou indis-

pensable de ne faire que l'analyser toujours, quand même et de parti pris. Il est bon parfois de s'en détacher, de l'oublier, d'en rêver un autre ; d'imaginer des hommes meilleurs et des cieux plus cléments.

Le musée Dupuytren a certainement sa valeur ; ç'a été une création utile, mais, quand on en sort, on éprouve un grand soulagement à faire un tour au musée du Louvre.

CARNET D'UN JOURNALISTE

Et moi aussi j'ai voulu voir le carnaval de Nice...
Le train roule à toute vapeur ; j'ai accroché au drap du wagon une petite lanterne à réflecteur qui éclaire comme un bec de gaz.

La nuit est profonde. Pas de lune. Inutile de chercher une distraction au dehors. J'allume un dixième cigare, et, rejetant les journaux du soir déjà lus, je cherche une lecture plus fortifiante.

*
* *

Parmi les brochures jetées un peu au hasard dans le fond de mon sac de nuit, comme bibliothèque de voyage, je trouve un ouvrage fort curieux

qui explique parfaitement pourquoi M. Disraëli est fier de s'appeler Beaconsfield.

M. Disraëli est le premier écrivain anglais qui ait essayé une imitation des *Confessions* de J.-J. Rousseau. Un style élevé, brillant, mais inégal ; de la force, de l'éclat, mais aussi une certaine obscurité ; tels sont les caractères principaux qui distinguent les ouvrages de l'auteur de *Vivian Grey*. On y trouve un singulier mélange d'ironie fine et de mysticisme sentimental.

La brochure que je tiens s'intitule prétentieusement *Autobiographie psychologique*.

Sous cette appellation ridicule, M. Disraëli s'est plu à raconter non seulement les événements de sa vie, mais les secrets ressorts de son être, les mobiles de ses passions, tout ce qui a influencé le développement de son intelligence, les mouvements intimes de son âme et les germes de ses pensées les plus cachées.

Gœthe et Rousseau ont essayé de tracer ces annales intérieures de l'être moral : pour intéresser le lecteur, elles ont besoin d'un style ardent, lucide, pénétrant, qui reproduise vivement les sensations, qui vous associe aux douleurs et aux joies intimes de celui qui se soumet à cette analyse volontaire.

Quelque inférieur que soit l'ouvrage de M. Dis-

raëli au modèle donné par Jean-Jacques, il a souvent réussi dans l'accomplissement de cette tâche difficile. Certaines pages portent l'empreinte d'une profonde énergie. M. Disraëli raconte l'histoire singulière de son mariage avec une jeune Vénitienne de son nom et de sa famille, histoire dont les journaux anglais ont reconnu l'exactitude.

Par une bizarrerie singulière, l'auteur s'est plu à revêtir les personnages qui figurent dans ce récit de noms qui, quoique historiques ou vrais, ne leur appartiennent pas en propre. C'est ainsi que, par une vanité un peu déplacée, M. Disraëli se donne comme le descendant des Contarini, à la famille desquels il n'appartient pas.

M. John Lemoine ignorait ce détail, quand il s'étonnait de l'empressement avec lequel M. Disraëli renonçait au nom qu'il a fait célèbre, pour s'affubler de l'appellation de *lord Beaconsfield*, un nom qui a l'air d'un sobriquet.

* *

CINQ HEURES DU MATIN. — On vous offre à Lyon du bouillon et du café au lait. Des voyageurs, les uns disent : café au lait ! — les autres : bouillon ! mais on n'a jamais pu distinguer d'une façon pré-

cise ce qui est le bouillon de ce qui est le café au lait.

Cependant je crois que le café au lait est un peu plus foncé.

*
* *

DIX HEURES QUARANTE. — Marseille. On déjeune au buffet.

UN VOYAGEUR, *faisant la grimace*. — Garçon, qu'est-ce que c'est que ce poisson ?

LE GARÇON. — Hé ! que voulez-vous que ce soit ? C'est un loup, pardi ! un poisson de la Méditerranée.

LE VOYAGEUR. — Il a un petit goût de vase.

LE GARÇON. — Alors, c'est qu'il sera allé faire un tour dans l'Océan !...

*
* *

Nice, qui n'avait d'abord qu'une saison d'hiver, a trouvé le moyen de faire des saisons toute l'année.

Quand l'attrait du climat commence à s'émousser, on inaugure la saison des courses, puis le tir aux pigeons, et enfin le carnaval.

Les fêtes du carnaval sont l'objet d'un soin particulier, et la municipalité fait, à cette occasion, les plus grands sacrifices.

25,000 francs de prix sont distribués : 4,000 francs au plus beau char, 3,000 au second.

La plus belle cavalcade reçoit un prix de 3,500 francs; et les masques isolés reçoivent : 500 francs comme premier prix, 300 francs au deuxième, et dix prix de 100 francs chacun.

Les fêtes ont commencé jeudi.

Dans la journée, vente de charité dans le square Masséna.

Les kiosques sont tenus par les plus jolies femmes de la ville (excepté deux qui m'ont paru médiocres, et dont le remplacement est indispensable), et un essaim de demoiselles qui eût fait rêver Casanova.

*
* *

Au moment, le plus animé, une ravissante marchande fait un mouvement de dépit; elle porte la main à son dos et imprime à son buste un petit mouvement de rotation comme pour apaiser une démangeaison.

— Qu'avez-vous donc ? demande sa voisine.

La jolie dame répond en rougissant :

— Je crois que j'ai une puce...

Un jeune homme, un amoureux, sans doute, surprend cet aveu prononcé à demi-voix.

— Je donne cinq louis de la puce ! s'écrie-t-il.

— Monsieur ! fait la petite marchande, moitié courroucée, moitié souriante.

— Madame, c'est pour les pauvres, vous n'avez pas le droit de me refuser.

Après quelques instants d'hésitation, la gentille personne disparaît derrière le comptoir et se relève bientôt, tenant délicatement une petite puce noire du bout de ses doigts blancs.

— Voici, monsieur ! dit-elle gravement.

Le jeune homme met cinq louis sur le comptoir, prend la puce, et, entr'ouvrant le col de sa chemise, il pose la petite effrontée sur sa poitrine.

La marchande piqua un soleil — ce qui est bien naturel à Nice.

* * *

Le soir, grand veglione ou bal masqué au Théâtre-Italien.

Tous les costumes sont élégants ; on voit qu'ici le carnaval est une chose sérieuse.

Je reconnais quelques dominos qui arrivent du faubourg Saint-Germain et des Champs-Élysées.

Je glisse à chacune des Parisiennes son petit nom

dans le tuyau de l'oreille, et, chaque fois, on me fait la même question en m'appliquant un coup d'éventail sur les doigts :

— A quoi m'avez-vous reconnue ?

— A la voix... cette voix si douce et si bien cadencée pour les paroles d'amour.

La seconde :

— A quoi m'avez-vous reconnue ?

— A vos cheveux blonds et soyeux qui passent sous votre perruque de chaque côté de l'oreille.

La troisième :

— A quoi m'avez-vous reconnue ?

— A l'odeur !

*
* *

SAMEDI. — Un train de plaisir amène douze cents Parisiens avec douze cents parapluies. Ils vont, ils errent, le parapluie à la main. Le soleil les foudroie, la sueur coule sur leurs tempes ; aucun d'eux ne peut se résoudre à lâcher son cher parapluie.

La plupart sont décidés à coucher à la belle étoile. On en voit qui s'installent sous le portique des églises ; d'autres établissent leur campement sur la promenade des Anglais ou dans l'avenue de la gare. Ils tirent une bouteille de vin, une miche, une charcuterie variée et dînent aussi gaiement qu'à Vincennes ou au Bas-Meudon.

Par le train de plaisir sont venus deux camelots ; l'un s'établit sur une chaise au bout du pont Neuf et vend de la pâte pour faire couper les rasoirs ; l'autre étale gravement sur le parapet les *Nouvelles questions du jour*.

— Cherchez la bergère ?

— Où est le chat ?

— Trouvez le Bulgare !

Il faut voir la mine des paysans de Sospel et de Vintimiglia devant ces images énigmatiques.

*
* *

Lundi, courses de chars, courses d'ânes, pluie de bouquets.

Mardi, à onze heures du soir, le carnaval est brûlé en effigie...

Partout, la nuit comme le jour, le bruit, le mouvement, les cris ; la musique ne cesse pas. Tantôt un chœur de matelots, tantôt une fanfare. Les violons ne s'éloignent que pour faire place aux cuivres. Il y a comme une folie générale. On comprend le carnaval de Venise et le délire de Rome. Pas de déguisement sordide comme à Paris. C'est à qui sera le plus brillant ; le soleil a horreur des guenilles. La soie, le velours, les paillettes brillent en pleine lumière...

Il n'y a de désagréable que cette guerre stupide des *confetti*.

On vous lance à la figure des pelletées de pois secs plus ou moins teintés de bleu, de rouge et de vert. Cela vous frappe à l'œil, aux oreilles et vous fait quelquefois grand mal. C'est stupide.

Il m'a fallu acheter, comme tout le monde, un petit masque en fil de laiton assez semblable à un masque d'escrime et qui protège au moins la figure.

Mais pourquoi faire de si belles mascarades si on doit vous empêcher de les regarder ?

* * *

Le carnaval affole positivement le peuple niçois, le vrai, celui de l'ancienne ville. Ce serait une honte que de n'être pas travesti et masqué.

Un de mes amis a une cuisinière qui paraît au moins cinquante-cinq ans, une paysanne de Vence-Gagnes, noire, le teint cuit, le nez de travers ; pas une dent dans la bouche.

Eh bien, il lui faut ses trois jours gras.

Je lui ai demandé :

— Que faites-vous pendant ces trois jours, Fortunata ?

— Jé cours, jé danse, jé m'amuse, jé bois, jé crie... comme *l's autres!*

— Vous vous déguisez?

— Jé lé pense.

— Et en quoi?

— En *pescator di Napoli!*

*
* *

Et Monte-Carlo ne désemplit pas.

La guerre, le chômage, les inquiétudes n'ont pu troubler un instant la sérénité des Monégasques.

Les hôtels débordent; tout l'hiver il a fallu refuser du monde, et la saison d'été s'annonce comme devant être très belle.

Les concerts, les représentations dramatiques se suivent et ne se ressemblent jamais.

On n'a pas vu une goutte de pluie depuis huit mois!

Et cependant Monte-Carlo a été sérieusement menacé. Un instant le pape a été sur le point de choisir Monaco pour sa résidence. Le prince a dit : « Je n'hésite pas. Si le pape veut s'établir ici, je renonce à la banque des jeux!... »

En effet, la vente des indulgences aurait avantageusement remplacé le trente-et-quarante, et les bouteilles d'eau miraculeuse eussent été d'un revenu autrement considérable que la roulette.

Les employés de Monte-Carlo se seraient faits marchands de scapulaires et M. Dupressor eût été nommé cardinal laïque.

Les choses ont tourné autrement... Prenons-en tous notre parti.

*
* *

A propos de Monte-Carlo, les habitués des salons étaient fort intrigués, l'un de ces derniers jours, par la présence d'un étranger au sujet duquel des paris furent ouverts.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, grand, pâle, sans barbe et qui, vêtu d'un costume gris d'assez bonne coupe, semblait avoir la tonsure.

Il jouait du matin au soir et n'adressait jamais la parole à personne.

Les uns soutenaient que c'était un prêtre; les autres que c'était seulement un homme chauve.

Un hasard le trahit.

Samedi, après une longue suite d'intermittences qui lui avaient coûté cher, la chance sembla tourner.

L'inconnu, parti de cinq louis, amena rapidement une masse de cinq ou six mille francs.

Poussant alors la somme du bout de son râteau il annonça :

— Tout va à *la messe* !

LE COUP RÉSERVÉ

I

Le 19 juillet 1817, un détachement du 3^e husards devait quitter Toulouse pour se rendre à Bordeaux. Le départ était fixé à cinq heures du matin, et, suivant un usage consacré, un punch réunissait les officiers qui restaient en ville et ceux qui changeaient de garnison.

Le dîner avait été copieux, chaque maître de pension ayant tenu à laisser un bon souvenir à ses habitués. Tous ceux à qui il était resté quelque argent avaient fait monter de la cave une vieille bouteille, et, d'*extra* en *extra*, les têtes s'étaient singulièrement échauffées.

Le punch trouva les convives surexcités et hors de leurs gonds.

Un jeune homme, fils d'émigré, le comte de Bellemare, qui étrennait ses épaulettes de lieutenant, porta la santé du roi. Il y eut un soulèvement d'enthousiasme parmi les jeunes officiers appartenant presque tous à l'aristocratie, et qui tenaient leurs grades de Louis XVIII.

Mais, parmi les *anciens*, se trouvait un capitaine d'origine corse, un certain Vitalis, qui, après avoir fait les dernières campagnes de l'Empire, s'était arrangé de façon à conserver son grade sous la Restauration. Vitalis faisait rigoureusement son service, mais il vivait seul et desserrait rarement les dents.

Il vida son verre en même temps que les autres, mais une légère contraction des sourcils pouvait donner à penser qu'il eût préféré s'abstenir.

Ce mouvement, si imperceptible qu'il fût, n'échappa point au comte de Bellemare, qui souffrait impatiemment la présence de cet officier de l'ancien régime, d'un caractère sombre comme sa peau et rude comme sa moustache. Bellemare emplit de nouveau son verre et but à la honte de l'usurpateur, du monstre altéré de sang, du despote qui avait opprimé la France et que la main de Dieu avait justement frappé.

Tous les regards se portèrent sur le capitaine Vitalis. Celui-ci, blême, les lèvres serrées, saisit son verre... mais son coude ayant heurté la table, le verre lui glissa de la main et tomba sur le parquet où il se brisa.

Bellemare, complètement gris, s'avança vers le capitaine et lui donna un soufflet.

Vitalis saisit le jeune homme par les deux bras et, le jetant à la renverse, il s'apprêtait à le fouler aux pieds, quand les assistants, l'empoignant tous à la fois, l'entraînèrent violemment hors de la salle.

Les conditions du combat furent promptement arrêtées. Le pistolet à quinze pas. Tir à volonté. La rencontre devait avoir lieu au petit jour, une heure avant le départ du détachement.

Bellemare arriva au rendez-vous, une main pleine de cerises, qu'il mangeait tranquillement, s'amusant à lancer les noyaux aussi loin que possible.

Les témoins chargèrent les pistolets et mesurèrent la distance. Bellemare semblait ne s'occuper que de ses cerises. Au moment où ses témoins lui remirent le pistolet, il s'amusait encore à suivre des yeux le dernier noyau qu'il venait d'envoyer en l'air.

Aussitôt le signal donné, Bellemare tira. La balle effleura l'épaule de Vitalis, qui sourit.

— Monsieur, dit-il au jeune lieutenant, vous pa-

raissez ne point tenir à la vie. Je n'ai donc aucun intérêt à vous enlever une existence qui vous est indifférente.

— Tirez, monsieur, répondit Bellemare avec hauteur, je n'accepterai pas de grâce.

— Que votre orgueil se calme, jeune homme, reprit le Corse. Il a été dit que chacun de nous pouvait tirer à volonté ; je réserve le coup.

— Comme il vous plaira, fit Bellemare. Vous êtes le maître, le coup vous appartient, je serai toujours à vos ordres.

— C'est bien ainsi que je l'entends, ajouta Vitalis.

— A quinze pas ! dit encore Bellemare qui se remit à manger des cerises.

Le clairon rappela tout à coup les officiers à leur devoir. Ils se rendirent à la place, et le détachement se mit en route.

Le comte de Bellemare allait à Bordeaux, Vitalis restait à Toulouse.

II

Six ans passèrent sur la scène que nous venons de raconter.

Vitalis n'était que commandant, les opinions qu'on lui supposait ayant nui à son avancement.

Il était alors en garnison à Perpignan, toujours sombre et taciturne.

Un soir, pendant le dîner, il reçut une lettre. Il poussa un soupir de satisfaction et ses traits s'illuminèrent.

Le lendemain, il obtenait un congé et partait pour Bordeaux.

Sur la route du Médoc, un peu avant d'arriver à Blanquefort, se trouvait un joli château moderne, au pied duquel passait un des bras de la Jalle, petite rivière à l'eau claire qui, courant sur un fond de sable, va se jeter dans la Garonne.

Une allée de tilleuls conduisait au perron du château, tout enguirlandé de jasmins et de clématites. Il était huit heures du soir ; le ciel était clair, parsemé d'étoiles dont les rayons scintillaient comme si une main invisible y avait jeté constamment quelques grains de poudre. Ce crépuscule avait l'air d'une aurore. Une des belles nuits du Midi venait de se lever, une de ces nuits transparentes où les jardins sont des encensoirs vivants, où, en s'enivrant du parfum des fleurs, on peut en distinguer encore les couleurs à peine effacées.

Dans le salon du rez-de-chaussée plusieurs personnes étaient réunies. Une jeune femme, assise auprès de la fenêtre, laissait sa main à celle d'un officier qui, presque agenouillé, lui murmurait à



l'oreille des paroles qui semblaient la charmer. Elle avait vingt-six ans à peine. Son profil, d'une remarquable pureté, se détachait dans la pénombre, et un rayon de lune, passant à travers les branches d'un acacia, lui mettait une étoile au front.

Deux hommes d'un certain âge causaient, assis sur un canapé, tandis qu'un prêtre s'entretenait amicalement avec une femme d'une cinquantaine d'années qui, de temps à autre, passait les doigts dans les boucles blondes d'un bébé de trois ans qui tirait par une ficelle un petit cheval à roulettes, tout autour du salon.

La jeune femme était la marquise de Mory, veuve depuis un an. Le bébé était son fils, et les autres personnages, les grands parents. La veuve allait se marier en secondes noces avec le comte de Bellemare.

Tout à coup, la sonnette de la grille retentit. Le jardinier ouvrit, et un nouveau personnage, qu'on n'attendait certainement pas, se dirigea vers le château.

Arrivé devant la fenêtre, il demanda, en accentuant fortement les mots :

— Le comte de Bellemare ?

— Vitalis ! s'écria celui-ci.

— Vous me reconnaissez donc ?

— Oui... je vous reconnais, murmura Bellemare.

— Nous avons un vieux compte à régler ensemble, reprit le commandant.

— Je suis à vous, monsieur.

Et il sortit.

— Où allons-nous ? demanda Vitalis.

— Là-bas, sur la route, si vous le voulez bien.

— Comme il vous plaira.

Ils marchèrent silencieusement côte à côte.

Au bout de quelques instants :

— C'est ici, dit M. de Bellemare.

La route, vivement éclairée, s'allongeait devant eux.

— A quinze pas ! commanda Vitalis.

Bellemare compta les quinze pas.

Tout à coup, la marquise accourut, le cou nu, les cheveux en désordre :

— Monsieur, monsieur, criait-elle, je devine quelque chose d'horrible... Par pitié, écoutez-moi. Vous ne savez pas ce que vous allez faire !...

— Retirez-vous, Jeanne, je vous en supplie, dit Bellemare. Monsieur est un officier de mon ancien régiment... nous avons à causer !...

— Non, non ! reprit M^{me} de Mory, je vois des ombres qui passent... j'entends des cris en l'air... je deviens folle !... Monsieur, vous ne savez pas ? j'ai trompé mon mari... j'aimais Gaston, M. de Bellemare, veux-je dire... Mon mari m'a pardonné

en mourant, je vous le jure!... Mais je ne puis épouser que Gaston... je l'aime, monsieur ! N'entendez-vous pas ! je vous dis que je l'aime !... S'il ne m'épouse pas, je suis une femme perdue, et mon enfant est déshonoré!...

La voix de la jeune femme était saccadée, ses paroles entrecoupées de hoquets ; elle râlait.

— A quinze pas ! dit froidement Vitalis, tirant un pistolet de sa poche.

La marquise tomba évanouie sur la route.

M. de Bellemare attendait, les bras croisés.

Alors, à la clarté bleuâtre de la lune, Vitalis crut voir une larme glisser de l'œil de son adversaire.

— Eh bien ! monsieur, dit-il avec un ricanement expressif, vous ne mangez plus de cerises ?

Il tira, — et Bellemare tomba, la tête fracassée.

LES BAS-FONDS

Dans une femme infidèle il y a peut-être deux cœurs fidèles. C'était l'avis d'Alfred de Musset. Louis Davyl va plus loin peut-être dans l'étrange roman qu'il a intitulé : *13, rue Magloire*, et qui fut brusquement interrompu, comme immoral, dans le journal qui ouvre aujourd'hui ses colonnes aux adultères et aux incestes de *Pot-Bouille*.

Davyl avait choisi pour héroïne une fille publique dont le cœur reste pur et intact au milieu des obligations répugnantes de la plus basse prostitution. Nul n'y a cru, que l'auteur peut-être.

Et voici qu'un Parisien véridique, un jeune homme qui, lanterne en main, va chercher sans relâche les secrets de Paris, me rapporte une histoire

singulière où la femme apparaît sous les aspects extrêmes.

Peut-être n'a-t-on pas bien compris la légende de l'Eden, où l'arbre de la science produisait en même temps la science du bien et la science du mal !

*
* *

A l'heure où la police tolère la circulation des omnibus de la galanterie, où les trottoirs se peuplent de solliciteuses, où les coins de rue s'allument de regards luisants, une femme d'une trentaine d'année, un peu grasse, assez jolie, ayant des bandeaux plats et la tournure bourgeoise, fait à tous les passants ses offres de service. Elle se tient d'ordinaire dans un coin où la prostitution est assez misérable, au coin de la rue Saint-Georges et de la rue de Provence. Sur le tard, elle s'aventure jusqu'à la rue Saint-Lazare, où elle dispute des chalands à des femmes hors d'âge, rebut de la galanterie, ayant la crainte des réverbères, et parmi lesquelles il y a des estropiées et des infirmes. Une boiteuse, une manchote, une petite bossue, une femme obèse trouvent encore à grapiller sur les passants avinés.

C'est au coin de la rue La Rochefoucauld, ce Calvaire des chevaux, que l'observateur dont je

tiens cette histoire rencontra pour la première fois Célestine.

— Elle m'adressa à voix basse, dit-il, des paroles fort engageantes. Je passai mon chemin. Elle me suivit en insistant.

— Vous ne savez pas ce que vous refusez, ajouta-t-elle.

Une curiosité me prit.

— Quoi donc ? demandai-je.

Elle me fit alors son programme détaillé, avec des inflexions de voix qui ajoutaient encore aux promesses.

— Il faut tout voir, pensai-je. Et je la suivis, après avoir relevé le collet de ma jaquette.

Une porte cochère d'aspect misérable, un corridor humide, pavé comme une rue de la banlieue ; à droite, un escalier de bois vermoulu avec une rampe en fer sans ornements, soutenue par des barreaux de prison. A la lueur vacillante de l'allumette en cire que je tenais à la main, j'apercevais des dartres sur le mur d'où le plâtre s'était détaché.

Au plafond, des méandres jaunâtres s'allongeaient ; il y avait des exsudations d'eaux sales avec des apparences de rouille. Dans les coins des toiles d'araignée épaisses et lourdes, crevées par endroits sous le poids de la poussière accumulée.

Sur chaque palier, deux portes, l'une à droite, l'autre à gauche, des portes à un seul battant, peintes à l'ocre, avec d'énormes serrures.

Sur les portes, une carte avec un nom : M^{lle} Pauline. — M^{lle} Laure. — M^{lle} Marie.

Au troisième étage, la femme s'arrêta, tira une clef de sa poche et ouvrit.

— Attendez un peu, dit-elle, je vais allumer une bougie.

L'instant d'après, la clef mise en dedans, je pus examiner Célestine ; — c'est le nom que j'avais lu sur sa porte. Elle n'était pas mal. Rien de flasque. Les bras, les épaules avaient conservé une jeunesse et une santé que je ne m'attendais pas à trouver dans ce bouge. D'ordinaire, les abjectes créatures vieilles dans le métier ont une chair molle qui cède à la moindre pression et tourne sur les os comme la pâte sur un rouleau.

Célestine, il est vrai, ne paraissait pas plus de trente ans.

Elle poussa la complaisance jusqu'aux dernières limites ; je puis même dire qu'elle les dépassa. Et tout cela d'un air nonchalant, obéissant, résigné, qui décelait une grande habitude de ne s'étonner de rien.

Soit que le feu du ciel soit fatigué, soit que Fran-

klin l'ait intimidé en inventant le paratonnerre, je ne fus pas foudroyé.

— C'est bien un hasard, me dit Célestine en se rajustant, que je vous aie adressé la parole. Je n'aime pas les jeunes gens.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'ils veulent quelquefois me traiter comme une femme, et je n'aime pas cela.

— Quelle drôle d'idée !

— Non, je suis là comme une chose ou comme une bête ; mais, si je n'avais jamais connu que des passants, je pourrais être couronnée rosière.

*
* *

Je revins deux ou trois fois chez Célestine. J'en sortais écœuré, ayant honte de moi-même, faisant : Pouah ! — Et, certains soirs, il m'arrivait de quitter une joyeuse compagnie dans un restaurant du boulevard et, laissant là de petites actrices aimables et parfumées, insouciant de la mousseline et de la dentelle, je revenais au jupon de cotonnade et aux bottines crottées de la rue Saint-Lazare.

Il m'arriva cependant d'être en retard ; Célestine n'était plus à son poste. Un soir que je lui demandais une explication à ce sujet, elle me dit qu'on ne la trouvait jamais après onze heures et demie.

Elle demeurait loin et tenait à être rentrée avant minuit.

— Loin, bien loin ?

— Oh ! à l'autre bout de Paris.

— Et pourquoi ne te rapproches-tu pas de ce quartier ?

— Parce que c'est impossible.

Je m'aperçus bientôt qu'il y avait dans la vie de cette femme une sorte de mystère, et moi qui ne laisse jamais un rébus sans l'avoir deviné, une énigme sans en avoir trouvé le mot, je résolus de savoir ce qu'était, au fond, cette marchande de monstruosité.

Ce fut l'affaire d'un fiacre qui stationna, moi dedans, en face du bouge où j'étais entré plusieurs fois.

A onze heures et demie, Célestine descendit avec un vieux bonhomme à la face rubiconde qui s'éloignant d'un pas chancelant, les genoux battant le briquet, lui jeta ces mots : Adieu, ma fille !

— A bientôt, lui dit Célestine.

Elle suivit la rue Saint-Lazare et monta dans l'omnibus de l'Odéon au coin de la rue Fléchier. Mon fiacre suivit.

Rue de Vaugirard, dernière station de la ligne, Célestine descendit.

Elle tourna la grille du jardin du Luxembourg,

traversa l'immense désert de l'Observatoire et s'engagea dans une rue voisine de la rue Carnot.

J'avais congédié le fiacre et je suivais à distance.

*
* *

C'était le 20 juin. La soirée était chaude, le ciel transparent.

A une fenêtre du rez-de-chaussée d'une maison de modeste apparence, un homme semblait attendre.

— C'est toi, Louise ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Célestine.

La porte se referma derrière elle, et l'homme poussa la fenêtre en la laissant entr'ouverte.

J'approchai doucement et me mis à regarder à travers le rideau.

L'homme, âgé de trente-cinq ou trente-six ans, avait l'apparence d'un honnête employé. Sans être luxueux, l'intérieur de la pièce où il se trouvait indiquait une certaine aisance.

Un petit garçon tendit les bras à Célestine, que l'homme avait embrassée tendrement.

— Bonsoir, maman, dit le petit.

— Bonsoir, mon petit Jules. Tu n'es pas encore couché ?

— Il a absolument voulu t'attendre, dit l'homme.

— Et tu as bien fait ta prière ?

— Oh ! oui, maman.

— Tu as prié le bon Dieu pour moi ?

— Tant que j'ai pu.

— C'est bien.

Et, tout en couvrant le petit garçon de caresses, elle s'approcha d'un berceau placé dans l'angle de la chambre.

— Elle dort, dit le père. La soirée a été bonne...

— Le médecin est venu ?

— A sept heures... Il a dit que maintenant tout danger avait disparu.

Célestine entr'ouvrit les rideaux de la couchette et se penchant sur la fillette endormie, elle lui mit tout doucement un baiser sur le front.

-- Il y a encore eu pour quinze francs chez le pharmacien, dit l'homme.

— Heureusement, fit Célestine, que nous avons beaucoup d'ouvrage en ce moment...

— Il est venu des commandes ?

— En grand nombre. Et, depuis que je suis à mes pièces, comme je te l'ai dit, en prolongeant ma journée d'une heure ou deux suivant les circonstances, je gagne de quoi subvenir largement à tout.

— Eh bien ! reprit le mari, j'ai aussi une bonne nouvelle à t'apprendre.

— Ah !

— Le patron m'augmente de vingt-cinq francs

par mois. Je toucherai désormais cent soixante-quinze francs au lieu de cent cinquante !

— Nous voilà presque riches, alors ?

— Dame ! fit l'homme, en serrant sa Célestine dans ses bras, voilà ce que c'est que d'avoir épousé une bonne femme, économe et travailleuse !

Célestine mit le couvert, tira du buffet une assiette de viande froide, une miche entamée, une bouteille de vin. L'homme ouvrit la fenêtre et tira les volets à lui.

Je m'éloignai, plus épouvanté qu'ému de cette scène de famille.

Ne pouvant lutter contre la curiosité, je revins dans la journée du lendemain prendre quelques renseignements sur les locataires du rez-de-chaussée de la maison numéro 31, rue X...

— Un bien brave homme et une bien brave dame ! dirent unanimement les voisins. Voilà ce que l'on appelle un bon ménage, et c'est assez rare aujourd'hui. M. Beryon est employé dans une maison de banque et madame travaille chez une grande tailleuse. Ils s'adorent comme au premier jour de leur mariage... La petite fille a eu des fièvres dans ces derniers temps, mais la mère l'a si bien soignée qu'elle en est revenue. Pauvre femme ! si elle avait perdu sa fille, je crois qu'elle en serait morte. Ce ménage-là, c'est un exemple pour tout le quartier ; mais ma

foi ! s'ils sont heureux, on peut dire qu'ils le méritent bien !

*
* *

— Je n'ai plus revu Célestine, ajouta l'explorateur parisien. Je crois qu'elle m'a aperçu au moment où je sortais de chez l'épicier, son voisin, car à ce moment la fenêtre du rez-de-chaussée s'est fermée précipitamment.

J'ai vainement battu le quartier Saint-Georges ; elle a sans doute porté ailleurs le commerce de « tailleuse » qui donne l'aisance au ménage.

Depuis cette rencontre, j'ai changé d'attitude vis-à-vis des malheureuses qui m'abordent la nuit, dans les carrefours, et je me dis que, si bas que soit tombée une femme, il faut encore lui témoigner quelques égards. Qui sait ? la dernière des prostituées est peut-être une mère !

GARE A NOS SOUS!

J'ai rencontré dans une soirée un personnage que plusieurs hommes de la finance entouraient avec obséquiosité.

L'un d'eux me présenta, sans me consulter, à cet étranger récemment débarqué. Il se nomme le comte Jacob Ben Kirsch et remue, paraît-il, les millions à la pelle.

Le comte Jacob ne me cacha pas qu'il était venu à Paris dans le but d'y contracter un emprunt considérable pour le compte d'un grand empire — qui a cessé d'être une grande puissance.

— Mais, lui dis-je, c'est encore de l'argent perdu pour les imprudents qui souscriront vos actions ?

— Cela ne me regarde pas. Mon affaire est de faire réussir l'emprunt. J'annonce 6 0/0 garantis...

— Garantis par qui ?

— Je ne le dis pas. Je promets, en outre, des dividendes considérables et des lots de deux cent et de cent mille francs, plus cinq cents lots de vingt mille francs.

— Avec quoi les payerez-vous ?

— Ce n'est pas la question.

— L'Espagne intérieure et extérieure fait 13 francs; le Turc, 12 fr. 25...

— Sans doute, mais la France est toujours la France. Notre emprunt réussira.

*
* *

La soirée se termina par un souper luxueux. Le hasard, cette fois, m'avait placé à côté du comte Jacob Ben Kirsch. Il but comme un trou, et, devenu expansif vers la fin du repas, il tint à faire parade d'une érudition que je ne lui aurais pas soupçonnée.

— Un poète de l'antiquité, me dit-il, a insinué assez vaguement que, dans une époque reculée, il y eut un temps où il n'y avait pas à craindre les voleurs, ce qui ne signifie point précisément qu'il n'y en eût pas.

Homère se divertit à raconter les traits d'audace, d'esprit et d'invention d'un voleur de bétail.

Hérodote a introduit dans ses graves récits quelques anecdotes qui ne dépareraient point les annales de notre époque.

Les prêtres, dit-il, m'ont appris que le roi Rhampsinitus possédait un riche trésor. Pour le mettre en sûreté, il avait fait construire une chambre en pierres dont une des murailles était contiguë au palais. Mais l'architecte, qui, tout en bâtissant cette chambre, avait jeté son dévolu sur tout ce qu'elle devait contenir, disposa une des pierres de façon qu'elle pût être aisément enlevée par deux hommes et même par un seul.

Le roi avait accru considérablement son trésor, quand l'architecte, sentant sa fin prochaine, appela ses deux fils pour leur confier le secret de sa construction. Il mourut, et ses deux fils ne tardèrent pas à se mettre à l'œuvre. Ils s'introduisirent de nuit au palais, trouvèrent la pierre qui leur avait été désignée, la déplacèrent facilement et emportèrent une grande quantité d'or et d'argent.

Quand le roi s'aperçut de cette soustraction, il lui fut impossible d'accuser personne, le sceau de la porte n'ayant pas été brisé. Son étonnement ne faisait qu'augmenter chaque fois qu'il constatait une soustraction nouvelle. Il fit faire des pièges qu'il plaça lui-même, et, quand les deux voleurs re-

vinrent, le premier qui entra dans la chambre du trésor y fut pris.

Se voyant perdu, il cria à son frère de s'approcher prudemment et de lui trancher la tête, qui pourrait le faire reconnaître. Celui-ci trouva le raisonnement juste et retourna au logis avec la tête de son frère.

Dès qu'il fit jour, le roi alla visiter son trésor, et ce corps sans tête qu'il trouva pris au piège redoubla sa surprise et sa perplexité.

Après y avoir bien réfléchi, il le fit suspendre aux créneaux de la ville, puis, posant des sentinelles dans le voisinage, il leur ordonna d'arrêter quelque personne que ce fût qui exprimerait de la commisération pour un tel spectacle.

Le survivant, désireux d'emporter le corps de son frère, chargea deux outres de vin sur des ânes. Arrivé sur les lieux où les soldats montaient la garde, il délia adroitement les cordons de ses outres. Les sentinelles, voyant le vin couler, s'approchèrent avec des brocs. Le sommeil ne tarda pas à suivre l'ivresse, et le voleur put emporter le corps de son frère.

Le roi, qui voulait en avoir le cœur net, fit publier une proclamation par laquelle il offrait au voleur sa grâce et même une récompense s'il voulait se dénoncer.

Se fiant à cette promesse, le voleur se rendit au palais, et le roi, après lui avoir témoigné son admiration, s'empressa de lui donner la main de sa fille.

Ce récit d'Hérodote n'est pas le seul qu'on pourrait invoquer pour montrer que les Égyptiens ont accordé dans tous les temps une grande importance aux voleurs. Ceux qui gouvernent l'Égypte depuis plusieurs années sont restés fidèles à la tradition. On affirme que ce pays est divisé en départements de soustraction, placés sous la surveillance d'un voleur en chef.

Le voyageur qui a une réclamation à faire s'adresse au chef de voleurs du département dans lequel le vol a été commis. Les objets volés sont généralement restitués, moyennant une commission de 25 0/0.

*
* *

Chez tous les peuples de l'Orient, on retrouve quelque chose de ce système.

Le voleur oriental a son héroïsme et son honneur. Yacoub Ben Leth, fondateur d'une dynastie qui a régné sur la Perse en fournit un exemple frappant.

Las de travailler de son métier de forgeron, Ya-

coub s'établit voleur; mais, exerçant son métier avec une générosité chevaleresque, il ne dépouilla jamais un voyageur sans lui laisser le nécessaire. Une nuit, Yacoub pénétra dans le palais de Daram, prince de Segastan. Il y avait déjà fait un précieux butin, quand, traversant une pièce obscure, il sentit quelque chose crier sous ses pas. Il se baissa et porta à sa bouche une petite pierre qu'il croyait précieuse. C'était un morceau de sel. Du moment qu'il avait goûté le sel sous le toit du prince, il devenait son hôte. Yacoub déposa son butin par terre et se retira.

Le désordre qui régnait dans l'appartement révéla la tentative de vol. Les officiers soupçonnèrent Yacoub et l'amènèrent au prince. Yacoub raconta ce qui s'était passé. Daram s'empressa de le nommer premier ministre, déclarant qu'il était à la fois loyal et courageux. Yacoub devint plus tard prince d'une province et enfin roi d'un grand royaume.

*
* *

On a dit de Thémistocle que, « au faite des grandeurs », le héros ne pouvait *commander à ses mains*.

Beaucoup d'hommes et de femmes, dont la posi-

tion est plus qu'aisée, sont encore arrêtés journellement pour vols dans les magasins.

La question de la réformation des jeunes voleurs remonte à la plus haute antiquité. Saadi lui-même raconte une histoire à ce sujet :

Parmi une bande de voleurs dont on avait eu beaucoup de peine à s'emparer, se trouvait un jeune homme de seize ans. Un des vizirs alla se prosterner au pied du trône et dit : — Ce garçon ne connaît pas la vie. J'ai l'espoir que Votre Majesté voudra bien lui faire grâce.

Le roi fronça le sourcil et répondit :

— Pour les esprits pervers, l'instruction est comme un fruit jeté sur un dôme... Il glisse et tombe.

D'autres personnages de la cour ayant joint leurs instances à celles du vizir, le roi répondit :

— Je consens.

On éleva le jeune homme avec beaucoup de soin ; il devint savant et généralement considéré.

Quelques années plus tard, une bande de vagabonds vint s'établir dans le voisinage de la ville. Le jeune homme se lia avec eux, et, profitant du sommeil de son bienfaiteur, il l'assassina, ainsi que tous ses enfants, s'empara de ses grandes richesses,

et alla s'établir à la place de son père dans une caverne de voleurs.

Le roi dit alors : — On ne peut pas faire une bonne épée avec de mauvais fer!...

*
* *

Tout en causant, le comte Jacob de Kirsch sifflait le château-larose et le jules-mumm avec une prodigieuse facilité.

— Vous avez, lui dis-je, une heureuse mémoire et un tempérament facile ; mais ce n'est pas sans regret, je vous l'avoue, que je vois recommencer ce jeu de pompe aspirante sur les épargnes de nos petits capitalistes...

— On ne saura que plus tard, me dit Jacob, de quel côté sont les honnêtes gens.

— Quand cela, plus tard ?

— Dans l'autre vie.

— Il sera bien temps !

— Monsieur, reprit le banquier oriental, écoutez encore ceci :

Une légende arabe nous apprend que Moïse, étant sur le mont Sinaï, reçut du Seigneur la révélation des mystères de sa providence. Moïse se plaignit de voir le vice impuni...

Le Seigneur lui dit alors de regarder à ses pieds.

Dans une oasis dormait un jeune Arabe qui, en s'éveillant, oublia un sac de perles qu'il avait posé près de lui. Il monta en selle et disparut.

Un autre Arabe arriva dans l'oasis, trouva les perles et les emporta dans une direction opposée.

Bientôt un vieillard, appuyé sur son bâton, vint à pas lents chercher un peu de repos sous l'ombrage.

Le jeune Arabe revint et lui réclama ses perles. Le vieillard répondit qu'il ne les avait pas vues. L'autre tira son sabre et le plongea dans la poitrine du vieillard.

— Cela est-il juste ? s'écria Moïse.

— Cet homme, dit le Seigneur, dont le sang se perd maintenant dans le sable, a assassiné ici même, il y a plusieurs années, le père du jeune Arabe qui vient de s'éloigner. Je suis le vengeur !

*
* *

Et, comme le comte de Kirsch me regardait d'un air triomphant, je boutonnai mon habit, serrant ma montre, et me trouvant rassuré par l'idée qu'aucun de mes aïeux n'avait émis d'emprunt turc.

UN EMPÊCHEUR DE DANSER EN ROND

On m'a montré dernièrement, à Bruxelles, un homme qui mérite d'être classé parmi les types de notre époque. C'est un officier retraité, célibataire endurci, âgé aujourd'hui de soixante ans et qui ne s'occupe que de ce qui ne le regarde pas.

Sa pension, jointe à une petite rente, lui permet de vivre sans inquiétude. Il occupe un *quartier* meublé ; l'épicière qui le lui loue fait son ménage pour dix francs par mois et doit lui fournir tous les matins, pour la somme de quinze centimes, le café au lait et un petit pain.

Quand M. Treullemans est ainsi lesté, il saisit sa canne et son chapeau — et se met en route. Con-

trairement à l'usage anglais, il ne prend de parapluie que lorsqu'il pleut.

M. Treullemans a le teint fleuri, le cheveu rare, grisonnant, mais encore bouclé au-dessus des oreilles, comme s'il avait l'habitude de mettre des papilotes. Le nez est busqué, pointu, avec des narines serrées à un tel point que, quand M. Treullemans ne respire pas par la bouche, il produit un petit sifflement que lui envierait un jet de vapeur renversée.

Le costume de M. Treullemans est celui des petits rentiers, une redingote noire usée, mais encore propre, au col râpé, mais sans tache. Son chapeau est de ceux dont on ne parle pas. Sans être à la mode, il n'est pas ridicule.

* * *

Quand vous rencontrez M. Treullemans dans la rue de la Madeleine, sur le boulevard de la Toison-d'Or, dans l'avenue Louise ou dans le faubourg de Cologne, vous croyez qu'il se promène ; pas du tout, il est en plein dans l'exercice de ses fonctions.

Il espionne pour son propre compte, par goût et avec une application qui ne se lasse jamais.

Le voici arrêté devant la station des tramways, coin de la rue Royale et du Parc.

— Voyons un peu, se dit-il, qui est-ce qui passe par ici ce matin? Voici le baron Van Boorass... il va à ses affaires... M. Cannbrugghe, le pharmacien... celui-là va prendre un amer à la *Vue de la gare*... Tiens! M^{me} Deschrymaërt... jolie petite femme!... il n'y a que deux ans qu'elle est mariée... est-ce que?... Voyons un peu. Elle tourne la tête, elle craint donc d'être suivie! oh! oh! elle monte dans le *tram*... Il y a du louche!

M. Treullemans s'élance sur la galerie, remet ses dix centimes au conducteur et, pour ne pas perdre de temps, examine les personnes qui se trouvent à l'intérieur.

Le *tram*... parcourt l'avenue Louise dans toute sa longueur. Au coin de la chaussée de Vleurgatt, M^{me} Deschrymaërt descend.

Treullemans pâlit, son cœur bat. Il attend quelques instants, pour ne pas inspirer de soupçon, puis il saute à son tour du marchepied. Au bout de la chaussée de Vleurgatt, il aperçoit un jeune officier de chasseurs.

— Oh! oh! c'est M. Jules Vannyeuwenhuise... il y a quelque chose!

En effet, M. Jules vient au devant de M^{me} Deschrymaërt. Ils marchent d'abord à côté l'un de l'autre, mais, quand ils ont dépassé la dernière maison, elle lui prend le bras.

Treullemans les suit de loin ; ils vont, ils vont, et s'arrêtent enfin devant une petite auberge. Ils entrent — et disparaissent.

Treullemans rentre chez lui et écrit :

*A Monsieur,
Monsieur Deschrymaërt,
négociant,
rue du Fossé-aux-Loups.
Bruxelles.*

« Monsieur,

« Retenu par vos affaires, vous n'avez pas le temps de suivre *votre dame* et vous êtes sans défiance à son endroit. Quelqu'un, qui n'ignore pas combien vous êtes honorable, croit devoir vous informer que M^{me} Deschrymaërt vous trompe comme une pas grand'chose qu'elle est. Du reste, vous auriez dû vous y attendre, sachant ce qu'a été sa mère comme femme légère et libidineuse.

« Votre épouse a des rendez-vous avec l'officier Jules Vannyeuwenhuise, au bras duquel elle se promenait, ce matin, chaussée de Vleurgatt. Étant descendu du tramway en même temps qu'elle, j'ai pu me tenir au courant de cette intrigue dont l'épaisseur de la muraille du *Nouveau Renard*, esta-

minet rustique, m'a malheureusement caché les scènes que je dois croire principales.

« Attention donc, monsieur Deschrymaërt ! veillez sur un nom jusqu'ici sans tache, si on omet la faillite de monsieur votre père et l'enlèvement de mademoiselle votre sœur par Anatole Flingart, l'avocat de Tournai.

« Si je sais du nouveau, je m'empresserai de vous l'écrire.

« UN AMI DÉVOUÉ. »

* * *

Une fois ce devoir accompli, Treullemans se remet en route. Quand il a éventé une piste, il la suit sans se décourager. Il est au courant de toutes les intrigues amoureuses, des rendez-vous des femmes mariées ; il connaît par leur nom toutes les demoiselles qui entretiennent par correspondance un *petit sentiment* à l'insu de leurs parents.

Si vous nommez une dame de la ville en disant : Je crois que celle-là est honnête... Treullemans éclate de rire, il se tient les côtes, il se roule.

— Cette dame-là, s'écrie-t-il, honnête ? Et M. Vandeerboom ? Et Victor Delacken ? Et Flor Vaneccouth ? Et le petit Simon ? Qu'est-ce que vous en faites de tout ça ?

— Je ne savais pas...

— Vous ne saviez pas ! vous ne saviez pas ! il faut savoir avant de parler. Si les hommes s'entendaient pour enlever les masques d'hypocrisie...

— Mais, monsieur Treullemans, vous n'ignorez pas que les hommes ne s'entendent jamais...

— Malheureusement, monsieur ; c'est ce qui fait la force de ces serpents couverts de dentelles et de poudre de riz que nous réchauffons dans notre sein !

* * *

Un soir, à l'estaminet de l'*Apéritif Léopold*, le notaire Wilhems apprit à Treullemans le prochain mariage d'un peintre célèbre, van Croutesberg, avec M^{lle} Berthe Leedekercke.

— Pas possible ! s'exclama l'amateur policier.

— Pourquoi ? Elle est charmante, elle a une jolie fortune.

— Vous ne savez donc pas ce qui s'est passé à la kermesse de Huy ?

— Non.

— Son cousin Ernest Colmacker...

— Eh bien ?

— L'affaire n'a duré que huit jours, c'est vrai,

mais enfin!... ce mariage ne se fera pas. Mon devoir est de prévenir Croutesberg... je vais lui écrire.

* * *

Voici tantôt quinze ans que des gens tranquilles, vivant sur une confiance pleine de sérénité, sont tout à coup surpris par un billet.

« Soyez au parc demain matin à dix heures, en face du ministère de la guerre, — et observez. »

Ou bien :

« Prenez le train de Malines à neuf heures vingt, vous verrez qui descendra à la première station. »

Ou encore :

« Louez une chambre pour ce soir à l'hôtel de Tirlemont et écoutez ce qui se passe dans la chambre 9. Peut-être, en regardant par le trou de la serrure, serez-vous désagréablement surpris! »

Ce que Treullemans a troublé de ménages, ce qu'il a amené de rixes, de coups de canne et de coups de poing, est inimaginable. C'est sa vie, sa vocation, son apostolat.

Il faut cependant lui rendre cette justice qu'il a retardé de quelques jours la chute de la baronne de Kersmackeer.

C'était au commencement du mois d'octobre. Treullemans surveillait la baronne depuis plusieurs

jours et s'était aperçu que le comte d'Eschalott se montrait fort assidu auprès de la belle mondaine. Il l'abordait dans les allées du bois de la Cambre, il se montrait dans sa loge au théâtre de la Monnaie et envoyait souvent des bouquets.

Le comte étant allé chasser à Acoz, Treullemans se rendit à la Halle. Il acheta pour cinquante centimes un lot de gibier pourri, refusé par les derniers gargotiers de la banlieue. Il en fit confectionner une superbe bourriche et l'envoya à la baronne de Kersmackeer avec la carte du comte d'Eschalott.

A Bruxelles, les cuisines des hôtels sont presque toujours établies dans le sous-sol et s'éclairent par une ou plusieurs fenêtres grillées qui ouvrent à la hauteur du trottoir.

Treullemans put donc juger par lui-même de l'effet produit par son envoi.

La cuisinière ouvrit la bourriche et recula épouvantée; les deux filles de cuisine se bouchèrent le nez en poussant de grands cris, et la femme de chambre s'enfuit en criant : Madame! madame!

La baronne descendit à la cuisine, les sourcils froncés. La cuisinière avait étalé deux lièvres, six perdreaux et un cuissot de chevreuil qui se trouvaient dans un tel état de décomposition que les membres se détachaient à mesure qu'on touchait à l'une des pièces. L'odeur était si forte que la

baronne se trouva mal. On lui fit respirer des sels et on la remonta dans ses appartements.

Deux jours après, nouvel envoi de Treullemans avec la carte de M. d'Eschalott.

Cette fois, le baron descendit lui-même à la cuisine et fit jeter la bourriche au coin de la borne.

Quand le comte, à son tour, adressa à M^{me} de Kersmackeer un superbe échantillon de ses exploits cynégétiques, sa bourriche lui fut renvoyée avec un refus des plus secs.

Quinze jours après, la comtesse prenait pour amant M. Stouff van Hoobrouck, fils d'un propriétaire de Saint-Nicolas.

Treullemans fut désolé de ce dénouement. Il n'en continue pas moins à exercer, pour son propre compte et pour l'amour de l'art, une active surveillance *dans l'intérêt des familles.*

UN MYSTÈRE

LA FILLE D'ALFRED DE MUSSET

Son portrait est là, sous mes yeux. C'est une miniature entourée d'un ovale de cuivre doré, en saillie sur un fond de velours grenat. Le cadre est ciselé; le brocanteur qui l'a vendu a fait observer qu'il était travaillé à la main.

La jeune fille paraît avoir dix-huit ans. Sa jolie figure est peinte de trois quarts. Le front, d'une ligne très pure, est couronné de cheveux d'un blond tirant sur le châtain. Le nez droit, bien fait, avec deux petites narines qui ressemblent à des virgules roses. Les yeux noirs, rêveurs et comme en contemplation devant une énigme. Sourcils réguliers, d'un arc peu prononcé. Bouche petite. Les lèvres — un pli de rose rouge. Le menton tout à fait joli, ni rond ni pointu.



Elle est coiffée d'un petit chapeau mousquetaire jeté sur le derrière de la tête, le rebord de feutre gris relevé sur le front. Un nœud de ruban rose est planté sur le côté comme une aigrette.

Un paquet de cheveux noués retombe sur l'épaule, après avoir décrit une petite sinuosité au-dessus de l'oreille, comme un filet d'eau qui rencontre un caillou.

Autour du cou, qui accuse la fermeté de la jeunesse, une chaînette d'or supporte un médaillon. Sur le médaillon, on distingue une petite croix. Colerette bordée de dentelle, robe foncée d'un violet presque noir.

Telle est cette jeune fille, morte à vingt ans, et qui repose dans le petit cimetière de Saint-Maurice.

*
* *

Il me faudrait la collaboration d'Edgar Poë pour arriver à percer le mystère qui a entouré sa naissance et sa mort.

Au commencement de 1875, une femme âgée, qui avait l'apparence d'une dame de compagnie, arriva à la Rochelle avec une jeune personne d'une remarquable beauté. On ne put que l'apercevoir à une fenêtre d'hôtel, car elle ne sortit qu'une fois pour aller à la messe.

La dame âgée cherchait deux chambres ou un petit appartement à louer dans les environs. Ce qu'il lui fallait surtout, c'était le calme, le silence, la solitude.

Saint-Maurice est un petit village composé d'une double rangée de maisons sur la route qui conduit de la Rochelle à Laleu. Deux fois par jour, une carriole, qui s'intitule pompeusement *Courrier*, transporte les dépêches et quelquefois deux ou trois voyageurs de la ville au petit port de la Repentie, où un bateau à vapeur de la dimension d'un canot d'Argenteuil fait en quelques minutes la traversée du bras de mer qui sépare l'île de Ré du continent.

De Saint-Maurice on voit la mer de trois côtés. Le panorama est grandiose. A gauche, le port et la rade; en face, la pointe des Minimes et l'île d'Oléron; à droite, l'île de Ré et l'Océan. Tout le pays est livré à la grande culture.

Eugène Fromentin avait fait bâtir à Saint-Maurice un chalet avec un atelier, et il y passait la belle saison.

L'air y est vif, chargé d'exhalaisons marines. Si le temps est mauvais, on entend toute la nuit le grondement des galets roulant les uns sur les autres. Par les grosses mers, on dirait le bruit du tonnerre.

C'est là que la vieille dame vint se fixer avec la jeune fille qu'elle accompagnait.

Un médecin de la ville, appelé une seule fois, déclara que l'inconnue était poitrinaire et que l'air de la mer la tuerait rapidement...

* * *

Elle lutta six ou sept mois, sortant rarement. Quand le temps était beau, elle allait se promener dans les grandes prairies. On la voyait se pencher sur le rivage, ramassant de petites coquilles, choisissant des pierres polies, usées et ouvragées par la vague ; s'arrêtant de loin en loin, pour cueillir des fleurs sauvages, qui au bord de la mer ont des parfums pénétrants dont on s'enivre.

Le reste du temps, on apercevait derrière le rideau soulevé de la maisonnette qu'elle habitait le profil gracieux de la jeune fille transportée dans ce pays comme une épave — par des hasards impossibles à approfondir.

Elle lutta désespérément. Souvent alitée, elle reprenait ses promenades dès qu'elle avait reconquis un peu de forces. Une paysanne, qui lui portait du lait tous les matins, la vit plus d'une fois pleurer silencieusement. « Qu'avez-vous, ma belle demoiselle ? » demanda un jour la bonne femme.

— Je ne voudrais pas mourir si tôt, répondit la jeune fille.

— Allons donc ! est-ce qu'on meurt à votre âge ?

— Oui, quand on a du feu dans la poitrine.

Un matin, les volets restèrent fermés. La vieille dame se rendit à la mairie de Laleu pour y déclarer le décès de la jeune fille. Pas un parent, pas un ami ne vint suivre son convoi.

La pauvre enfant repose dans le petit cimetière de Saint-Maurice.

* * *

Tous les effets, les livres, les menus objets qu'elle avait apportés furent vendus.

Et ce n'est pas sans étonnement que les acquéreurs trouvèrent sur plusieurs volumes des dédicaces de l'auteur des *Nuits d'Espagne* :

« A ma fille bien-aimée, Alfred de Musset. »

« A ma chère petite Norma, A. de M. »

« Pour que tu ne m'oublies pas ! M. »

Et des lignes émues, des vers attendris de celui qui a fait verser tant de larmes avec les stances à la Malibran.

* * *

Il y a de cela quinze jours, je m'étais échappé de Paris pour aller embrasser mon vieux père qui

a voulu retourner au gîte et qui promène ses quatre-vingt-cinq ans dans le chef-lieu de la Charente-Inférieure. Bien des hommes ont cela : ils vont chercher la tombe où fut leur berceau. C'est une aspiration, un besoin qui pèse comme une fatalité. Il leur semble que la mort est la restitution de la vie.

Ils retournent à l'origine.

La veille du jour où je me disposais à regagner Paris, un de mes amis, avocat qui a pris dans deux ou trois départements de l'Ouest l'importance qu'y avait autrefois Ricard, me demanda, pendant que nous faisions une promenade sur les allées du port, si j'avais connu Alfred de Musset.

— Oui, répondis-je, je l'ai connu au Divan Le Peletier, qui était alors une station littéraire. A mon arrivée à Paris, on trouvait là Edmond Texier, le marquis de Belloy, Chenavard, Taxile Delord, Henry de la Madelène, le sculpteur Millet, dix autres appartenant aux lettres et aux arts. Musset y venait quelquefois avec Guichardet. J'ai dîné un soir avec lui, chez M^{me} Doche; puis, de loin en loin, nous avons déjeuné ensemble, tantôt à deux, tantôt avec Roger de Beauvoir. J'étais tout jeune, et vous comprendrez combien je me trouvais fier de cette compagnie. Plus tard, j'ai connu presque intimement Paul de Musset. Paul était très lié avec Pey-

rat, rédacteur en chef de l'*Avenir national*, où j'ai publié plusieurs nouvelles en feuilleton. On les voyait presque tous les soirs ensemble, arpentant le boulevard des Italiens. J'allais avec eux prendre un verre d'ale ou une tasse de thé chez Tortoni, en devisant de littérature et de politique. Paul de Musset était un homme charmant et je lui étais fort affectionné.

— S'il en est ainsi, reprit l'avocat, voulez-vous acheter le portrait de sa nièce ?

— Alfred avait donc une fille ?

— Les papiers qu'elle a laissés, et qui ont été dispersés, en font la preuve certaine.

— Où se trouve ce portrait ?

— Chez ce marchand d'antiquités auquel vous avez acheté, il y a deux ans, une vieille tapisserie.

— Et il en demande ?

— Deux louis.

— Qui donc payera deux louis le portrait d'une personne inconnue ?

— Il prétend que le cadre et l'écrin qui le renferme valent cette somme. Il peut donc vendre ce portrait à quelqu'un qui fera sauter la miniature pour lui en substituer une autre.

L'avocat me raconta alors l'histoire de la jeune fille poitrinaire, le mystère qui avait entouré sa mort. Amener au bord de la mer, dans un village

découvert et livré à tous les vents, une pauvre enfant phtisique, c'était évidemment vouloir hâter sa fin. Il y a des moyens naturels qui tuent plus sûrement que le poison. Une famille où la fille d'Alfred de Musset était de trop a sans doute voulu se débarrasser d'elle...

Une heure après, le portrait était en ma possession.

Je n'avais pas le temps d'aller au cimetière voir le tombeau, mais mon ami l'avocat me promit de m'en envoyer la photographie. Il a tenu parole — et, avec le portrait de la morte, j'ai aujourd'hui le portrait du tombeau.

C'est une pierre qui a la forme d'une urne renversée et qui est couronnée d'un frontispice.

Voici l'inscription qu'on y lit :

CI-GIT

NORMA TESSUM-ONDA

Née le 18 septembre 1854

Décédée le 8 mai 1875

(Une lyre.)

O mort, ô tombe, pourquoi vous craindre ?

O mortels insensés, pourquoi vous plaindre ?

La mort, c'est la liberté,

Qui prend son vol vers l'immortalité.

Ces vers sont évidemment du marbrier ou de la vieille dame de compagnie. Il manquait ce malheur

à la fille de Musset d'avoir une telle poésie sur sa tombe !

La banderole du frontispice porte cette devise :

Au cœur vaillant, rien d'impossible.

« Tessum, » c'est Musset renversé. Mais que veut dire : « Onda ? » et pourquoi ce mot est-il joint à Tessum par un trait d'union ?

Si Paul de Musset n'était pas mort, peut-être aurions-nous la clef de ce mystère.

Le portrait de Norma est enfermé dans un écrin qui indique un certain luxe chez celle qui l'a fait faire. La tombe même révèle la situation aisée de ceux qui en ont payé les frais.

Qui donc avait intérêt à faire disparaître cette jeune fille ? Pourquoi l'avoir conduite au bord de la mer au moment où les progrès de la phtisie devenaient visibles ?

Pourquoi enfin cet ensevelissement précipité dans un cimetière de village et cet abandon aussi cruel que la mort ?

Pauvre Norma de Musset, ton portrait restera tant que je vivrai dans l'écrin où l'avait placé une affection disparue, et, chaque fois que je retournerai sur les rivages de l'Aunis, j'irai porter des fleurs sur ta tombe abandonnée. Tu n'es pas morte tout entière ; j'adopte ton souvenir et j'en fais mon enfant.

PETITE FLEUR BLEUE

Saint-Héraye, 1882.

Il y a ici, tout au bout du faubourg, un homme qui vit seul. Il n'a pas quarante ans, et il semble s'être désintéressé de l'humanité. Une maison blanche, un jardin, un bouquet d'arbres : là est toute sa vie. Il ne sort pas, ou sort peu, le matin, de très bonne heure, pour aller faire une promenade en forêt. Il passe ses journées dans un atelier qui contient une vaste bibliothèque. Quand il est fatigué de lire, il fait de la peinture : une peinture singulière, fantastique, où reparaît constamment, voilée comme par un brouillard, une forme féminine, Cette femme se retrouve partout dans les tableaux du solitaire, au fond d'un bois ou sur les eaux, dans les nuages pâles du matin ou dans les horizons

empourprés de ses couchers de soleil. Tantôt elle semble sortir de terre comme un fantôme, tantôt elle s'allonge sur les transparences de la voie lactée. Elle se transforme selon les heures et suivant les milieux, mais c'est bien la même.

Nonchalante, rêveuse, jamais fixée, on la reconnaît partout.

Deux fois j'avais pu pénétrer chez l'homme qui vit seul. L'intérêt avec lequel je cherchais à reconstruire la physionomie effacée de l'apparition qui lui était chère, la curiosité que je mettais à la suivre dans ses poses variées, les efforts que je faisais pour définir ce personnage indéfinissable, amenèrent un sourire sur les lèvres de l'artiste.

— Ne vous creusez pas la tête, me dit-il. Mon histoire est bien simple, et vous allez me comprendre tout de suite. Un de ces événements comme il en éclate de temps à autre dans les rangs élevés de la société m'a jeté dans cette retraite. On ne me connaît ici que sous le nom de Raymond. M. Raymond, cela ne dit rien à personne. Je m'appelle en réalité le comte de ***.

A ce nom, je ne pus retenir un petit mouvement. Le comte avait été le héros d'un scandale parisien qui s'était dénoué en cour d'assises. Il avait tué l'amant de sa femme. La comtesse était rentrée dans sa famille et vivait, disait-on, au fond de la Pro-

vence, dans un vieux château où elle expiait sa faute par une vie presque ascétique.

— Après mon acquittement, continua le comte, je rompis avec toutes mes relations et avec toutes mes habitudes. Je me réfugiai dans cette maisonnette, où une vieille femme que je ne vois guère qu'aux heures des repas fait mon ménage discrètement et sans bruit. Les premiers temps ont été pénibles. Je revoyais chaque nuit la comtesse fuyant éplorée, presque nue ; ses cris me poursuivaient, le sommeil m'était interdit. Mon amour pour la comtesse avait été de peu de durée. Elle était d'un caractère futile, incapable de suivre un raisonnement, d'équilibrer sa vie. Elle avait des superstitions de paysanne. Un jour, elle me fit une scène parce que j'avais mis deux couteaux en croix ; elle croyait à la glace fendue, au verre cassé, au sel renversé. Sa niaiserie me portait sur les nerfs. Une poupée, rien de plus, c'est tout ce que j'avais épousé. Mais en somme, je m'étais agenouillé avec elle au pied des autels, mon serment avait été sincère. C'était à moi de ne pas me laisser prendre à ces grands yeux bleus, à ces cheveux d'un blond gris, à ce pli rose de sa lèvre, à ce sourire qui m'avait charmé. Il fallait l'étudier avant de lui donner mon nom, me demander si cette jeune fille deviendrait jamais une femme. Mais non, le désir avait tout emporté, une

passion que je croyais réelle avait décidé de mon sort. Cette jeune fille était devenue mienne.

Avais-je alors bien rempli tous mes devoirs ? M'étais-je appliqué à lui faire une éducation, à la façonner, à ouvrir son esprit aux choses graves de la vie ? Non. J'avais laissé les choses aller à la dérive. La comtesse était toute aux vanités mondaines, et cela m'amusait.

Un moment vint où j'eusse voulu trouver à mes côtés autre chose qu'une dentelle et un parfum, et, à ce moment, celle qui était ma femme ne m'inspira plus qu'une sorte de compassion. Sa futilité m'énervait ; il m'arriva quelquefois de hausser les épaules quand elle avait fini de parler.

Elle prit un amant ; je l'ai tué.

Et après ?

Me voici devenu « M. Raymond », dominé par cette idée que je n'avais plus droit à une place dans le monde et me rayant volontairement de la société.

Et c'est encore la comtesse qui hantait ma solitude. Je la revoyais jeune fille au moment où sa mère me la donnait, je me rappelais ses premières caresses... Puis, le jour de la faute se représentait brusquement à mon esprit. Après le jour de la faute, la nuit du meurtre. Meurtre excusable, meurtre impuni. J'avais bien dit à ce jeune homme qui me volait mon honneur : Défendez-vous, monsieur ! — Mais

s'était-il défendu ?... Et je repoussais avec horreur ces souvenirs qui étaient presque des remords.

Voulant à tout prix chasser la comtesse de ma pensée, l'exproprier de ma retraite, je cherchai dans le passé une image à laquelle je pusse m'attacher. Il me fallait une physionomie de jeune fille ou de femme à évoquer dans les moments de crise, quand mon cœur se brisait, quand mes yeux s'emplissaient de larmes.

Il y a plusieurs années, ma sœur, aujourd'hui mariée et fixée en Italie, avait pour amie de pension une jeune fille nommée Élise Lebry. Élise venait presque tous les jours à la maison ; j'avais alors vingt ans ; elle quinze. Toute description de sa beauté serait inutile et insuffisante ; sa personne et son maintien peuvent se résumer d'un mot : elle était toute pureté.

J'ai fait avec Élise et ma sœur de longues promenades dans les champs et dans les blés. Souvent je m'amusais, quand l'escarpolette était lancée, à tirer de toutes mes forces sur la corde, malgré les cris : Assez ! assez ! qu'elle poussait d'une voix entrecoupée et suppliante. C'est qu'alors ses cheveux dénoués flottaient au vent, sa bouche s'entr'ouvrait, sa poitrine battait haletante, ses yeux se levaient au ciel... et je la regardais, l'admirant sous toutes ces

attitudes et la faisant entrer vivante dans mon cœur.

Puis les années s'écoulèrent. J'étais venu habiter Paris. Un jour, j'appris que M. Lebry, qui était veuf, avait décidé sa fille à entrer aux Carmélites, et qu'aussitôt après la prise de voile, il avait placé tout son bien en viager. Élise était perdue pour le monde.

Décidé à chasser de mon souvenir l'image de ma femme, je reportai ma pensée sur Élise Lebry. Chaque homme, après tout, n'a droit qu'à l'amour d'une seule femme. J'évoquai la gracieuse image qui avait fait battre mon cœur pour la première fois. Être à Dieu, c'est n'être à personne. J'ai épousé le souvenir d'Élise Lebry. Je me suis persuadé que c'était pour moi qu'elle avait renoncé au monde. Elle vit dans la retraite, à quelques pas d'ici. De mon jardin on aperçoit la cime des arbres du jardin du couvent. Elle dort à quelques pas de moi; par moments, il me semble entendre le son de sa voix mêlé aux douces mélodies des orgues de la chapelle. Je l'aime, et je la revois telle qu'elle était à quinze ans. Elle est bien changée sans doute, mais pour moi elle est toujours la même. C'est elle que vous voyez dans tous mes tableaux; c'est elle que je cherche, que je poursuis, que je retrouve. Là voici quand elle s'élevait sur l'escarpolette; ici, elle se penche pour augmenter la rapidité du mou-

vement ; là elle demande grâce, la tête lui tourne.

A ce moment, le bruit des orgues se fit entendre dans le lointain.

Le comte se leva, prêtant l'oreille. Un air de béatitude extatique se répandit sur sa physionomie.

— Tenez, dit-il, je l'entends... c'est elle qui prie!...

.

Six mois après, je revins dans la petite ville et je me dirigeai vers la demeure de M. Raymond. Des pots de fleurs sur la fenêtre, la porte ouverte, une servante sur le seuil.

— M. Raymond ? demandai-je.

— Il est mort.

— Comment cela ?

— Il s'est tué.

— Et sait-on pourquoi ?

— Non, monsieur. Il y avait aux Carmélites une religieuse qu'il n'avait jamais vue, la sœur *Marie des Anges*. Un jour, quelqu'un vint dire à M. Raymond que sœur Marie des Anges venait de mourir... Alors, il a pris tous ses tableaux et les a fait brûler au milieu de la cour, puis il est monté dans sa chambre, il a saisi un pistolet et s'est tué. On dit qu'il était un peu fou.

GENS DE PLUME ET DE CORDE

Parmi les diverses espèces d'immigrants, on remarque à Paris :

- 1° Les orateurs, qui viennent du Midi ;
- 2° Les chaudronniers et les commissionnaires, qui arrivent d'Auvergne ;
- 3° Les hommes d'État, qui sont généralement d'outre-Loire ;
- 4° Les maçons, qui ont vu le jour dans le Limousin ;
- 5° Les ténors, qui proviennent de Bordeaux et de Toulouse ;
- 6° Les balayeurs, qui sont Luxembourgeois ;
- 7° Les ramoneurs, originaires de la Savoie ;

8° Les journalistes, qui sont Gascons ou Provençaux.

Cette dernière espèce semble presque étrangère au nord de la France. Pour Paris même, le journaliste est un produit exotique. Comme Parisien pur sang, il offre un phénomène des plus rares dans les fastes de la zoologie.

Oublieux de son origine méridionale, le journaliste, parvenu à l'état d'entière formation, se plaît spécialement sous le ciel de Paris. Il s'acclimate d'ailleurs sous toutes les zones. On trouve des individus de cette famille dans les provinces les plus reculées. Il y a même des *sous-espèces*, qui s'éparpillent dans les échelles du Levant et dans les colonies où s'est conservé l'usage de parler une langue ressemblant à peu près au français. « Creusez un vivier, dit-on, semez-y des carpes et des anguilles, les brochets viendront tout seuls. » Ainsi des journalistes. Transportez-vous sur n'importe quel point du monde et fondez-y une imprimerie ; le lendemain, il y aura des journalistes, sans qu'on puisse soupçonner comment ils se trouvent là.

*
* *

La nourriture du journaliste est la même que celle des hommes. Son pelage dépend du tailleur ; il

est vêtu de noir, de bleu ou de marron, suivant l'avis du Laurent-Richard ou du Crémieux de son quartier. Le journaliste ne se distingue du commun des martyrs que par une sorte de maladie nerveuse appelée *inspiration*. Cependant il est juste d'ajouter que tous n'en sont pas atteints.

*
* *

Ce serait un tort de considérer et de classer le journaliste selon les formes extérieures qui valent aux individus la dénomination de rédacteur en chef, directeur, chroniqueur, feuilletoniste, gérant. Préférant le système plus rationnel de Jussieu, je pense qu'il vaut mieux classer le journaliste selon ses divers modes de développement.

La larve. — Apparence grêle, manières gauches, timidité haineuse. A dans ses cartons dix ramettes de papier blanc portant chacune un titre. L'œuvre viendra plus tard.

A la nuit tombante, la larve va glisser des bouts d'article et des fragments de poésie dans la boîte des journaux.

Lorsqu'elle reconnaît l'inutilité de ce moyen un peu naïf, la larve s'accroche à la redingote d'un poète, d'un romancier ou d'un journaliste célèbre ou seulement connu.

Dès que celui-ci, bienfaisant par tempérament ou simplement désireux de donner une haute idée de son influence, a fait admettre un article ou un feuilleton signé du nom ou du pseudonyme de son client, la larve passe à l'état de chrysalide.

Quand la chrysalide a publié une plaquette de poésies généralement intitulées : *Aurores boréales*, *Mâles aspirations* ou *Cris du cœur*, elle reçoit une lettre de Victor Hugo, conçue en ces termes :

« Je vous dois de douces heures. Merci. Vous êtes poète, vous avez la flamme. Vous êtes oiseau, vous avez des ailes. »

La chrysalide revêt alors la robe du néophyte.

* * *

Le néophyte met au service du journal ses aptitudes variées ; c'est un maître Jacques enchaîné à toutes les besognes secondaires, une doublure et une grande utilité. Les travaux importants reviennent à des aînés qui souvent ont moins de talent que lui. Ce n'est que par une présence assidue au bureau que le néophyte arrive à signer de temps en temps une demi-colonne ; encore faut-il qu'il se trouve là tout à point un jour que la copie manque.

Le *colibri* est le concurrent le plus redoutable du néophyte. Le colibri va, vient, saute, voltige de bu-

reau en bureau. Il a toujours des bouts d'article dans sa poche, fantaisies, actualités, anecdotes. Toujours prêt à boucher les trous, il ne prend beaucoup de place nulle part, mais il en prend un peu partout. On a vu des colibris arriver à de petites positions, chanceliers de consulat, vice-consuls au besoin, selon les services qu'ils ont pu rendre à des députés amoureux de réclames.

Le *carnassier* est une espèce nomade qui appartient à tous les camps. Il porte sa voracité de journal en journal. Il a la spécialité des *Portraits*. Portraits d'hommes politiques, de romanciers, de littérateurs. Il vous prend un homme célèbre, considéré, et n'en laisse pas une miette. Il est à la fois hyène et fouine. Dans sa cervelle se consomment d'épouvantables incestes de principes. Le sophisme lui sort des yeux, l'encre sulfurique mousse sur ses lèvres. Si la victime se fâche et envoie des témoins, le carnassier fait des excuses.

Le *journaliste Messie*. — Veut que tout le monde aille à pied. Ne comprend qu'un costume pour tous les citoyens : un sac et des bottes.

Traite Marat de bourgeois corrompu.

Plus radical qu'un tremblement de terre, plus avancé que la fin du monde, il finit par accepter une petite place à la préfecture de police.

Le *caudataire*. — Porte-queue du journaliste cé-

lèbre ou du romancier illustre, dont il fait des pastiches, lui empruntant ses mots, son style et surtout ses défauts. C'est un miroir à facettes. Il crie à tous les échos de la presse : « Celui dont j'ai l'honneur de porter la queue est un génie colossal ! Il n'y a que lui ! Tous les autres sont au coin du quai. »

Quand le caudataire a bien crié, quand il a étudié, reproduit sous toutes ses faces la glorieuse effigie, son dieu tâche de lui trouver une place dans un journal et un éditeur pour ses volumes. Mais les talents de bon aloi, les écrivains de haute envergure, laissent le caudataire sans récompense et ne lui tendent jamais la main, parce qu'ils ont le dégoût des hommes qui se font singes.

A côté de ces diverses espèces, nous avons encore le *piocheur* ou *cul de plomb*, qui travaille du matin au soir et met six mois à trouver une place de 150 francs quand la maison où il était entré périclite ; le journaliste *sans nom*, qui réserve sa signature pour un chef-d'œuvre avec lequel il révolutionnera le monde, et qui meurt inconnu avant d'avoir fini le deuxième chapitre de son monument ; puis le journaliste en soutane, le journaliste en jupon et plusieurs tribus d'*irréguliers*.

* * *

Un homme qui arrive parfois à une réelle in-

fluence, c'est le rédacteur en chef d'un journal qui n'a pas encore paru. Ce journal est annoncé six mois avant les élections. Le fondateur place des *parts* chez les banquiers, reçoit des souscriptions de députés et de sénateurs — et remet la publication de son journal à l'année suivante. Il est rare que les banquiers réclament, et les députés ne soufflent mot dans la crainte d'être éreintés.

Le comité de rédaction. — Une institution perdue. Deux ou trois journaux de vieille roche prétendent encore avoir un comité de rédaction. En vérité, le prétendu comité consiste en un vaste carton vert où l'on jette pêle-mêle les manuscrits qui, non insérés, ne sont jamais rendus.

*
* *

L'administrateur. — A pour tout emploi de veiller à ce que les billets de théâtre ne s'égarent jamais aux mains des rédacteurs, et soient fidèlement remis aux courtiers et aux clercs de notaire qui fournissent le plus d'annonces au journal.

*
* *

Les journalistes des départements. — Fournis autrefois par le *bureau de l'esprit public*, annexe du ministère de l'intérieur.

Détachés aujourd'hui de la presse parisienne par certains groupes politiques.

La presse départementale a pris depuis dix ans une importance considérable; on peut dire qu'elle a acquis son autonomie. Certains journaux de province ont un nombre d'abonnés et d'acheteurs que n'atteindront jamais beaucoup d'organes parisiens.

Le journaliste de province est aujourd'hui un homme libre, un écrivain responsable, après avoir été un simple employé de l'imprimeur de petite ville.

Je me rappelle l'aventure d'un charmant garçon, habitué du restaurant Dinochau, qui, en 1864, accepta la place de rédacteur du *Phare de Brou-dillac*.

Il arriva un soir dans la petite ville, et après avoir demandé son chemin, alla frapper à la porte de l'imprimerie de Martial Martin, place de l'Église.

Une servante l'introduisit dans un salon sans tapis, où se trouvait une femme de trente-neuf à quarante et un ans, qui jeta sur lui un regard d'expert de vente publique.

— Vous désirez, monsieur?

— Madame, c'est moi qui viens remplacer M. Ernest Duporeau, rédacteur du *Phare*.

— Ah! vous êtes monsieur...

— Lucien Claquedent.

— Très bien ! très bien ! Vous paraissez un peu jeune.

— Vingt-huit ans, madame ; mais j'ai fait de bonnes études.

— Asseyez-vous donc.

Lucien comprit qu'il allait se passer quelque chose.

— Notre ville offre peu de ressources à un jeune homme qui arrive de Paris...

— Oh ! madame, je suis venu ici avec l'intention de travailler beaucoup.

— Votre chambre est au deuxième étage... à côté de la mienne. Je dois vous dire que le rédacteur ne peut pas recevoir de femmes... J'irai m'assurer moi-même, tous les soirs, que vous respectez le règlement !

Julien jeta sur la dame un regard plein d'expression.

— A quoi pensez-vous ? demanda-t-elle en souriant.

— Je me demande comment mon prédécesseur a pu consentir à s'éloigner de vous ?

— Je vous dirai cela ce soir... Silence ! voici mon mari.

C'est ainsi que Lucien remplaça le soir même l'ingrat Duporeau.

* *
* *

Il s'est établi depuis quelque temps dans Paris une petite bande de caudataires qui, protestant de leur amour exclusif de la littérature, se sont mis à tomber à bras raccourcis sur les journalistes politiques et littéraires. Il n'y avait rien pour eux en dehors du roman, de la nouvelle, du tableau, de la peinture de mœurs.

Après avoir exposé vingt fois leur programme, ils sont tous entrés dans le journalisme — et n'en sortiront plus.

Quand le journal s'est emparé de vous, c'est pour toujours. Vous lui appartenez, vous êtes sa chose. Le journalisme est une robe de Nessus qu'on n'arrache qu'avec la chair.

LES SOUTENEURS

Il y a dans Paris quinze ou vingt mille individus qui sont comme le clergé de la prostitution. La dîme qu'ils prélèvent sur les filles ne suffisant pas à leurs besoins, ils se rattrapent sur le casuel. Chaque nuit, les voyageurs sont arrêtés, assommés, dépouillés dans les défilés du faubourg Montmartre ou dans les gorges du boulevard Voltaire. Cartouche et Mandrin ont déserté les forêts, généralement mal éclairées, ils travaillent au gaz. C'est pour eux que, chaque soir, on allume les réverbères, afin qu'ils puissent voir venir la maréchaussée et se retirer assez promptement pour éviter les désagréments dont la routine fait encore suivre le vol et l'assassinat, dans les cas bien rares où une police im-

puissante et démodée est maladroitement intervenue.

Les cavernes sont du vieux jeu ; quelques boutiques de marchands de vin offrent aux travailleurs de la nuit des asiles plus sûrs et en même temps plus confortables. Un souteneur en vacances, à qui l'on montrait la caverne de Franchart, ne pouvait croire au récit du cicerone de Fontainebleau.

— Comment, s'écria ce Parisien en rejetant sur le côté sa casquette de soie, c'est ici que les vaillants associés de Cartouche se réunissaient pour délibérer ?

— Oui, monsieur.

— Pas de meubles, pas de miroir, rien ?

— C'était beaucoup pour eux d'avoir une retraite cachée à tous les yeux.

— Et pourquoi se cacher ? Il n'y avait donc pas de sergents de ville dans ce temps-là ?

*
* *

La vérité est que Paris est devenu un véritable coupe-gorge, qu'il est imprudent de s'aventurer dans les rues, même fréquentées, passé neuf heures du soir, et que les honnêtes gens doivent être armés jusqu'aux dents, s'ils tiennent à atteindre la moyenne de la vie, qui est de trente-six ans. Pour peu que

cet état de choses continue, un homme mûr deviendra une curiosité parisienne. « Entrez, messieurs, criera le pitre à la foire de Saint-Cloud ; vous allez voir un homme qui, habitant Paris depuis 1869, est néanmoins parvenu à l'âge de quarante et un ans ! Et ce que vous ne croiriez pas, sans les certificats dont il est porteur, c'est que ce phénomène, ce Matusalem de la Seine, se promenait presque tous les soirs sur le boulevard des Italiens ! Comment il a pu échapper à la vigilance des souteneurs, affronter la mort trois cent soixante-cinq fois par an sans succomber, c'est ce qui a fait l'admiration de toutes les cours de l'Europe ! Mais ce n'est pas tout, mesdames et messieurs, le sujet que nous exhibons dans cette baraque était évidemment protégé par la providence... car il a encore sa montre ! »

* *

Schiller met en scène, dans les *Brigands*, une âme noble et élevée qui, ne pouvant trouver place sous la discipline sociale, se précipite dans une association de criminels et trouve là un emploi plus poétique de ses facultés. « L'idée première de cette œuvre, écrit M. de Barante, est un outrage contre la civilisation ; elle consiste à mettre la société en regard d'une bande de voleurs et à donner tout l'avantage à celle-ci. »

Eh bien ! voilà un sujet tout trouvé pour un talent jeune et audacieux. Pourquoi n'aurions-nous pas, comme pendant aux *Brigands*, de Schiller, les *Souteneurs*, d'Henri de Bornier ?

Les personnages pourraient être calqués sur le drame allemand :

Alphonse, casquette régnante de la rue Beaubourg.

Charles et François, ses fils.

Amélie d'Ethelred, fille inscrite.

Armand, bâtard du bourreau.

Baron Arthur, marchand de vin.

Pélagie, fleuriste.

Amanda, couturière.

Hortense, blanchisseuse.

Camélia, fille de brasserie.

Sapho, artiste lyrique.

Blondinette, bonne à tout faire.

Polyte, Gugusse, Émile, Albert, libertins devenus souteneurs.

Quelle affiche pour La Rounat ! quel triomphe pour Porel ! C'est pour le coup que *tout Paris* passerait l'eau !

*
* *

En attendant que ce rêve se réalise, Paris est peu sûr que M. Zidler s'est décidé à transport

l'Hippodrome sous d'autres climats. Soigneusement déboulonné, cet édifice de fonte sera reconstruit sur le même plan. Un petit chemin de fer prendra les spectateurs à la place de la Concorde et les conduira jusqu'au département où seront données désormais les représentations équestres.

Dès que le général Wolseley sera parvenu à assurer la sécurité du canal de Suez, il viendra se mettre à la disposition de M. Zidler pour la surveillance du chemin de fer de l'Hippodrome.

Plus complètement renseigné que ceux de mes confrères qui donnent cette nouvelle, je suis en mesure d'affirmer que M. Vaucorbeil est en instance auprès du ministre pour le transfert de l'Opéra à Bois-Colombes.

M. Carvalho, de son côté, est décidé à faire à Enghien la réouverture de l'Opéra-Comique. Le Gymnase irait à Vitry, le Vaudeville à Savigny-sur-Orge. D'autre part, le théâtre Beaumarchais se rapprocherait pour s'installer sur l'emplacement du Jardin turc.

Il est à craindre que ces changements n'assombrissent quelque peu la physionomie de Paris ; mais la nécessité n'a pas de loi.

*
* *

M. Thiers a dit qu'il y avait à Paris vingt mille hommes à fusiller tous les quinze ans.

On sait que ce navet d'État a conformé ses actes à ses paroles.

Il est peut-être vrai que la haute civilisation, telle qu'elle se comporte, produit fatalement un fumier humain dont il faut se débarrasser pour n'en pas être empesté. Dans ce cas, Hercule est remplacé par quelques régiments de ligne.

Ces gens sans feu ni lieu, souteneurs pour être soutenus, sont la menue monnaie de la misère et de la dégradation sociale. Jusqu'à présent, on les a fusillés périodiquement pour assurer aux gens de finances, émetteurs de titres majorés, artisans d'emprunts, la libre jouissance de leurs biens mal acquis, de leur fortune édifiée sur la ruine des autres. Aujourd'hui que la fusillade en masse tend à disparaître de nos mœurs, il faut aviser au plus vite.

La société, d'après M. Thiers, se trouvait en cas de légitime défense. C'est là une situation qui se reproduit sous nos yeux, et à nos risques et périls, parce que rien n'a été changé à l'outillage social. C'est une question de vie ou de mort. Supprimer les causes ou supprimer les effets, refaire de fond en comble l'éducation populaire, assurer à l'enfant moralement ou absolument abandonné le pain et le travail, garantir les droits pour imposer les devoirs

— ou massacrer, massacrer toujours. Vous avez vu passer dans les rues des tombereaux chargés de déblais et tellement remplis qu'à chaque secousse il se détache des parcelles de tout ce qui a été entassé au-dessus des bords. Poussière, cailloux, débris de meillon glissent et sont semés sur le pavé. Eh bien ! ces misérables, qui sont de trop, qui n'ont pas de place dans la société, glissent sur la route comme le trop-plein du tombereau.

Que deviendront-ils ? Que faut-il en faire ? N'y a-t-il pas des mesures à prendre pour qu'ils n'encombrent pas la voie publique, où ils deviennent un danger permanent ?

Le préfet de police n'y peut rien, il est sans armes. La Chambre a pris ses vacances sans avoir même examiné la loi sur les récidivistes. Aussi bien, les députés se sont dit que, puisqu'ils quittaient Paris, ils allaient se trouver à l'abri du danger. Il sera temps d'aviser au retour.

Eh bien ! je déclare que c'est là une négligence criminelle et que si, à un moment donné, il y a encore du sang répandu, la responsabilité tout entière en reviendra à ces législateurs par trop légers et imprudents.

Non pas que je trouve bonne la loi sur les récidivistes ; c'est une loi d'exception, une loi injuste et j'oserai même dire une *loi illégale*. Mais, puis-

qu'on n'a pas le choix, je trouve qu'il vaut mieux éloigner de la métropole les épaves dangereuses d'un ordre de choses écroulé que de procéder encore une fois par l'écrasement.

Les gens tranquilles, ceux à qui leur travail, leur commerce ou leur fortune suffit, demandent avec raison des garanties contre les malfaiteurs ; mais les pauvres malfaiteurs ne demandent eux-mêmes qu'un peu de sécurité. Quel est le rêve de tout assassin, de tout voleur de nuit, de tout condamné pour escalade et effraction ? Aller à la *Nouvelle* ! c'est-à-dire fuir le milieu social qui a fait de lui un criminel, éviter en même temps la misère et le désespoir, la tentation et la cour d'assises.

Le bagne, avec ses surveillants, sa discipline, ses rigueurs, leur paraît préférable à l'enfer sans issue où ils se débattent dans leur pays natal. Il y a là-bas les fers, le cachot, mais il y a aussi la soupe. Le travail est forcé, mais le nécessaire assuré.

C'est tout ce que demandent en France ceux qui ne sont pas encore forçats.

LE PAIN

Un homme du peuple, un ouvrier est en arrêt devant la boutique d'un boulanger; un enfant qu'il tient par la main, le gosse, tête nue, les cheveux blonds taillés en brosse, jette un regard admiratif sur une belle miche dorée qui s'étale derrière la vitrine.

C'est le dessin que Gill, le poète du crayon, nous a donné dernièrement. La légende est bien simple : « Eh bien ! mon vieux pain de quatre livres, nous voilà donc encore brouillés ensemble ! » Le père et le fils sont là, contemplatifs, tristes et rêveurs. Le pain, ce premier et ce dernier mot de toute société, semble s'enorgueillir de l'importance qu'on lui donne. Il n'a pas cet aspect débonnaire

de la miche du paysan qui attend sur la huchette l'heure où le crépuscule du soir ramènera les garçons au teint hâlé, à la large poitrine. La miche de Paris se donne de grands airs; elle est aussi fière que la pièce de cent francs dans la sèbile du changeur. Elle attend le jour où, elle aussi, sera protégée par un grillage.

Au fond, toute la question sociale est là.

*
* *

La France a l'ordre, le calme et la liberté. Les royalistes, ces fantômes de marionnettes, après avoir raillé les banquets des frères et amis, leur empruntent le veau et la salade. On les laisse faire à leur gré. Les bonapartistes, encore en deuil de leurs places, livrées à Sedan, s'occupent publiquement de reconstruire une machine à nominations; nul n'y prend garde. Jusqu'à présent, les conspirateurs de toute nuance ont vu les gouvernements subir, comme l'Océan, le flux et le reflux. Ils attendent le moment où la République baissera et ne s'aperçoivent pas que le flot est étale. Ce n'est plus l'Océan, c'est la Méditerranée.

*
* *

Puisqu'il n'y a de danger nulle part, de menace d'aucun côté; puisque les financiers peuvent à loi-

sir appeler et brasser les millions par centaines, puisque la France a une armée, puisque l'*Union* peut crier : *Vive le roi ! la Patrie : Vive l'empereur !* le *Figaro* : *Vivent les Annonces !* sans que la population s'émeuve, sans que la police se retourne, le moment est venu de causer.

« Messieurs les députés, messieurs les sénateurs. (Je ne trouble pas l'ordre, je l'intervertis.)

« Ce que vous avez fait est bien fait. Vous devez avouer que la sagesse et la résignation du peuple français vous ont rendu la besogne facile, mais nous n'en parlons que pour mémoire, ne voulant en rien diminuer votre mérite.

« Ce que vous avez fait est bien fait, mais une monarchie aurait pu le faire. Ce que nous attendons de vous maintenant, c'est ce qu'une monarchie ne ferait pas.

« Vous avez les monts-de-piété, l'assistance publique, les bureaux de bienfaisance, les hôpitaux, l'outillage administratif et judiciaire, tels que vous les ont légués les régimes déchus. Or, la République a pris des engagements par votre voix ; le moment est venu de les tenir. Relisez vos professions de foi, rappelez-vous les discours que vous avez prononcés, ceux que vous avez applaudis, et faites le tour de la capitale. Osez jeter les yeux sur les quartiers où la misère se tasse, à la Villette, à



Montmartre, à Saint-Ouen, dans la rue Marcadet, sur les bords de la Bièvre. Comptez les plaies, sondez la faim. Voyez ces enfants en haillons entassés dans des trous humides que la pourriture chauffe seule de ses fermentations. Là, le cœur le plus sec se sent frappé, l'homme le plus dur détourne la tête. Un seul mot peindrait la situation ; chacun s'écrierait : *Est-ce possible ?* — Oui, c'est possible, cela est. De ces cloaques partiront les voleurs et les assassins de demain, criminels irresponsables dont on a, jusqu'à ce jour, favorisé l'éclosion par un oubli complet du devoir social. Il semble que la société fabrique des coupables pour avoir à les punir un jour. C'est bien l'homme civilisé tel que nous le connaissons, celui que la science trouve toujours incrédule, le progrès toujours rebelle. Le singe, le cheval, le chien sont des brutes ; il ne reconnaît pas pour ses semblables ces habitants de la terre, faits comme lui de chair et d'os ; mais il reconnaît pour ses pareils les Néron, les Borgia, les Tropicman, les Prévost. »

*
* *

— Il y a à deux pas de nous des enfants, des innocents qui semblent condamnés dès leur naissance...

— Combien a fait la Bourse ?

— Pressés par la faim, hâves, maigres, roués de coups par des parents abrutis, les uns crachent leur âme dans un râle sanglant, les autres résistent et vous demanderont un jour des comptes terribles.

— On les fera taire à coups de fusil.

— Celui-ci crochettera les serrures, cet autre frappera un passant pour le dépouiller.

— Il y a des juges à Berlin et des bagnes en Calédonie.

— C'est tout ce que vous trouvez à dire ?

— Il y a une misère sociale contre laquelle on ne peut rien. C'est comme l'humidité au pied d'un mur.

— Mais avec le quart de ce qu'a coûté la guerre, avec la moitié de ce qu'il se paye de reports à la Bourse, vous pouvez construire des abris, assurer le pain à l'enfant et à l'estropié ; vous pouvez, en déplaçant les malheureux, en utilisant le trop-plein des grandes cités, créer un ordre de choses nouveau, une société sans fauves...

— Utopies que tout cela ! Sous des noms divers se représentent partout les mêmes choses. Il y a dans le monde un équilibre qui ne se maintient que par certains sacrifices. C'est la fatalité ; il n'y peut être rien changé. Les hommes qui gouvernent savent bien que leur gouvernement est rempli d'im-

perfections ; ceux qui les attaquent ne veulent pas qu'il soit meilleur.

— Mais qui a posé le doigt sur la question ? Qui a dit qu'un État où un seul homme peut mourir de faim, abandonné de la société dont il est membre, est un État encore sauvage ? On a plaidé pour les vanités, pour les besoins factices et mensongers des classes, des amours-propres, jamais pour les besoins physiques et matériels.

— Encore une fois la carrière est ouverte. Le sort dit à la foule : Allons, faites-nous place ; repoussez ces puissants d'hier ou d'aujourd'hui, et mettez-vous en leur lieu. Combien de familles anciennes sont tombées, combien de nouvelles ont surgi ! Prenez donc la vie telle qu'elle est, jouez des coudes — et tant pis pour ceux qui tombent.

— Monsieur, il est fâcheux que les larmes ne soient pas éclatantes comme le sang ; on les verrait couler.

*
* *

Une philosophie moderne qu'on appelle *socialisme* est mise au ban de tous les États. On a fait des lois contre elle, les gendarmes la surveillent et les prisons la guettent.

Quand une lueur commence à poindre à l'horizon,

elle éclaire d'abord le faite des montagnes, puis le haut des collines, puis le sommet des côtes, puis enfin la plaine et le creux des vallons.

Aussi, lorsque vous voyez apparaître une idée nouvelle, ne criez pas à l'extravagance, car, descendant de cime en cime, un peu plus tôt un peu plus tard, l'idée extraordinaire finira par se poser sur tous les fronts.

Ce qui paraît impossible aujourd'hui sera fait dans cinquante ans.

L'ART EN PROVINCE

Dans les grandes villes, l'art est un grand seigneur. Plein de taquinerie, de morgue et d'intolérance, il marche de pair avec la noblesse et la finance.

Une comédienne lacère son traité et part pour l'étranger; un exécutant brise son violon sur la tête d'un ministre; une cantatrice qui n'est pas en voix traite plus insolemment encore le public qui la paye. Aux caprices de l'artiste se joignent l'orgueil et l'insolence de l'art.

On ne conçoit pas, disent les bourgeois, une telle outrecuidance. Que sont, après tout, les artistes? des commerçants que l'on paye; encore est-il

assez difficile de s'assurer que leur marchandise est de qualité convenable.

Parlez-moi de ces bons petits artistes provinciaux remplis de douceur, de convenance et d'égards, gens qui, n'ayant pas trouvé l'appréciation de leur génie dans la capitale, ont fait appel à la générosité de la province. Suivant le précepte de Mahomet, ils sont allés trouver la montagne, parce que la montagne ne venait pas à eux.

L'art, en province, est humble et respectable comme un mercier de petite ville. J'ai pour cette spécialité d'artistes une vénération particulière. Doux, paisibles, insinuants, gracieux, peu dispendieux, ils sont les bienfaiteurs de la province, à laquelle ils révèlent ses besoins inconnus et par conséquent des jouissances inattendues. Exacts, ponctuels, orthodoxes, ils ont, à côté de leur rêve déçu, toutes les qualités qui doivent distinguer d'utiles commerçants.

C'est grâce à leurs vertus qu'ils propagent en province la peinture et la musique, et qu'ils préparent des clients aux artistes parisiens.

La province est régulière à prendre ses repas et sévère pour les débiteurs qui s'oublient; elle connaît aussi le patriotisme local et sait tout le respect qu'elle doit à son endroit. Mais ce n'est que depuis la création des orphéons qu'elle se doute que la

musique est nécessaire à l'homme. Elle ne pense pas, d'ailleurs, qu'elle ait besoin d'être peinte. Honneur donc aux artistes nomades, aux portraitistes errants, aux musiciens de rencontre !

Je veux raconter aujourd'hui comment les arts ont pénétré à Villeneuve-de-Brassac.

Un beau jour, la devanture du libraire fut envahie par un superbe coupon de toile sur lequel l'ocre et la sanguine étalaient leurs couleurs tranchantes. On ne pouvait passer sans s'arrêter. Vous aperceviez d'abord un nez aquilin d'une dimension extraordinaire, surmonté d'une paire d'yeux ronds et sans sourcils qui, rayonnant sur une face rubiconde, dominaient une lèvre inférieure très avancée et un menton qui semblait fuir pour se cacher dans la cravate.

Le costume n'était pas moins remarquable ; une redingote marron couvrait des épaules carrées, un col flottant faute d'empois laissait voir le cou maigre et sillonné de muscles proéminents. Ce fut un véritable événement que cette exhibition. Tous les enfants, en passant devant le portrait, s'écriaient : C'est M. Delmitombes, le maître de pension ! Or, M. Delmitombes était un de ces personnages qu'on n'oublie jamais quand on les a vus une fois ; on le connaissait à dix lieues à la ronde. « Avez-vous vu

le portrait de M. Delmitombes? » se demandait-on en se rencontrant.

On vint en masse des environs de Villeneuve pour voir le fameux portrait. Jusqu'au curé de Sully-la-Bouse qui se mit en route avec ses soixante-quinze ans pour constater la ressemblance.

L'affaire du peintre nomade fut dès lors accomplie. On n'avait pris garde ni à ses promenades sur la grande place, ni à son jonc à pomme d'ivoire, ni à ses longs cheveux, ni à son air mélancolique. La délicieuse caricature de M. Delmitombes suffit à le poser.

Et c'est ainsi que les beaux-arts pénétrèrent à Villeneuve-de-Brassac.

Il y eut affluence dans la boutique du libraire. L'artiste sentit que l'occasion était venue. Il avait un mot aimable pour tout le monde; il caressait les enfants, saluait respectueusement les dames, découvrait sur les têtes les plus vulgaires des protubérances délicieuses, parlait de son talent avec modestie et des beaux-arts avec enthousiasme. Il reconduisait avec déférence les mères enchantées, expliquait l'empâtement et le coloris au perruquier voisin, et causait de Raphaël avec le boucher.

L'artiste se prosternait devant les capacités de l'endroit et encourageait la formation d'une société

philomathique, qui, cinq ans après, se transforma en académie.

L'espèce humaine veut être trompée d'un air sérieux: les rois, les conquérants, les réformateurs n'ont pas fait autre chose, et tous les charlatans les imitent.

M. Gibaud, un avocat qui avait plaidé deux fois en cour d'assises, au chef-lieu du département, fut le premier qui commanda son portrait. Les deux notaires, un avoué, trois médecins, le pharmacien suivirent son exemple.

Et chaque fois nouvelle admiration, nouvelle extase. Tout ce qui pouvait être peint fut peint.

Il y eut recrudescence quand l'artiste annonça qu'il était attendu à Saint-Gaudens. Il fit une cinquantaine de portraits en huit jours: hommes, femmes, enfants, vieillards; c'était le même nez, la même bouche, la même physionomie. L'admiration s'évanouit, mais l'artiste avait filé.

On parla de lui avec un certain mépris, mais, en somme, il avait été propagateur des arts à Villeneuve-de-Brassac.

*
* *

L'histoire musicale de la petite ville n'offre pas moins d'intérêt.

On ne trouverait pas un homme plus doux et plus timide que le curé de la localité. Il pouvait avoir soixante ans à l'époque à laquelle je me reporte. Ses rares cheveux étaient d'un blanc argenté, son visage était exempt de ces rides profondes que creusent les soucis; ses désirs et ses actions n'avaient jamais eu pour but qu'une vie simple et paisible. Il ne se fût jamais permis la moindre pensée, le moindre mot contre le prochain. Eh! bien il ne put s'empêcher de dire, dans un de ses sermons, que saint Paul, en recommandant aux hommes de vivre en paix les uns avec les autres, n'avait malheureusement pas pensé à comprendre dans cette injonction philanthropique une classe éternellement belligérante, les chantres d'église.

Villeneuve-de-Brassac est privée d'orgue; cet instrument est remplacé par une réunion de musiciens dont le nombre s'est singulièrement accru depuis quelques années. L'orchestre n'était d'abord composé que d'un serpent; on y adjoignit une flûte et un hautbois. Mais tous les hautbois du monde n'auraient pu suffire à accompagner la basse-taille de l'endroit. Cette basse-taille s'appelait Martin Duloyal, boucher de son métier. Ce chanteur écrasait tout.

Jules Trousseminard, ténor et garçon pharmacien, fut mis en réquisition. Il y eut, dès lors, riva-

lité entre les deux chefs d'emploi. Une ambition rivale divisa les hautes-contre, commandées par le pharmacien, et les basses-tailles, reconnaissant pour chef le boucher.

Il est d'usage que les deux chefs fassent choix alternativement des morceaux de musique qu'il faut chanter, circonstance qui amenait de fréquentes contestations entre Duloyal et Trousseminard, et qui rappelait la fable du renard et de la cigogne. Chaque adversaire ne servait à son convive que le plat auquel il ne pouvait pas goûter. Il résultait de cette rivalité une cacophonie qui abrégeait la vie du curé.

Un jour le digne homme vit arriver le boucher au presbytère.

La société philharmonique d'Albi consentait à se déplacer, sur sa demande, et Duloyal offrait une musique extraordinaire pour la solennité du lendemain, un chœur d'opéra qui ferait le plus grand effet.

— Mais demain, mon ami, s'écria le curé, c'est le vendredi saint !

— Raison de plus.

— Si nous choisissons un autre jour ?

— Impossible. Les choristes m'ont déclaré qu'ils

ne consentiraient jamais à chanter ici si vous infligiez une humiliation à leurs camarades...

Le curé fut obligé de céder.

*
* * *

Cette nuit-là, choristes, musiciens et curé ne purent fermer l'œil : les premiers dans l'attente de leurs brillants succès ; l'autre, dans la douleur que lui inspirait cette frénésie musicale.

Vendredi saint ! le village est en fête. Partout règne un air de parure extravagante. Le café, les auberges regorgent de monde. Chanteurs et musiciens sont d'une gaieté folle...

La cloche a convoqué les fidèles. Les chœurs sont placés l'un dans l'aile droite, l'autre dans l'aile gauche. Le service religieux commence.

Tout à coup les chœurs s'ébranlent.

Côté droit :

Buvons à Chypre, à ma belle patrie,
A Lusignan, noble fils de nos rois !
Buvons ce vin dont les dieux d'autrefois
Avaient toujours une coupe remplie,
Et qu'ils vidaient pour fêter leur exploits !

Côté gauche :

A Venise la belle
Trinquons !
A sa gloire immortelle
Buvons !
L'ennemi qui la brave
A tort.
Il faut qu'il soit esclave
Ou mort !

Le curé sentit que sa tête s'égarait. Il tomba évanoui sur l'enfant de chœur qui, violemment renversé, se démit la jambe.

* * *

On dit que le monde est sorti du chaos. C'est ainsi que l'art a germé, puis fleuri dans Villeneuve-de-Brassac.

Il y a, au Salon de cette année, un tableau dû au pinceau d'un peintre de cette localité. On parle pour lui d'une mention honorable. Le fils de Martin Duloyal a obtenu un second prix au concours du Conservatoire, et M. Carvalho vient de recevoir un opéra-comique en un acte dont la musique est due à Gaëtan Trouseminard, le propre neveu de l'apprenti pharmacien...

Les artistes ambulants sont les missionnaires des muses !

LES ESCROCS DU GRAND MONDE

Un titre qui a tenté des écrivains de tous genres, romanciers, moralistes et auteurs dramatiques. Samuel Warren l'a employé pour raconter les méfaits et les malheurs d'une bande de joueurs ; Ancelot a fait une pièce dans laquelle un gentilhomme ruiné demande à une certaine façon de mêler les cartes le bien-être de sa famille. Saint-Georges enfin, pour ne citer que les écrivains connus, a publié un gros roman sur les *Escrocs du grand monde*.

Le monde s'est encore agrandi depuis ces dernières années ; il a reculé ses limites et ses portes sont restées ouvertes. On y est entré de jour et de nuit, sans escalade et sans effraction. Une société

banale, faite de pièces et de morceaux, de comtes romains et de barons du Saint-Empire, de ducs de Saint-Marin et de princes asiatiques, a ouvert les bras, comme une fille publique, à tout ce qui lui montrait quelques louis.

Le parc Monceau et les nouvelles avenues ont remplacé le vieux faubourg Saint-Germain ; le million a détroussé les porteurs d'armoiries et toutes les traditions ont à la fois disparu dans cette confédération bizarre, qu'on pourrait appeler le *Faubourg Saint-Déshonoré*.

*
* *

Je me demandais, hier, en flânant aux Champs-Élysées, quelle différence il y a, dans la manière de vivre, entre ceux qui se font les défenseurs de la religion et ceux qui, ayant dès longtemps perdu la foi, dédaignent l'hypocrisie et combattent les superstitions ? Sans nommer personne, nous connaissons les Parisiens et les Parisiennes *de la haute*, n'est-ce pas ? Combien est-il de ces dames qui n'aient pas d'amants ? Il n'y a pas de jour qu'on n'apprenne que l'une d'elles a été surprise avec un élégant godelureau ou avec un manant solidement bâti. Nous rencontrons ces dames tantôt dans une allée écartée du bois de Boulogne, tantôt dans les

cabinets de la *Tour-d'Argent* ou dans une maison meublée de la rue Duphot. Cet hiver, la duchesse de X..., entrant dans sa loge, à l'Opéra, a laissé tomber de son gant une adresse imprimée que j'ai soigneusement conservée ; la voici :

JOLIES CHAMBRES MEUBLÉES

au rez-de-chaussée sur le devant

(non affichées)

PIED A TERRE DE GARÇON

(A l'heure ou à la journée)

Déjeuners, luncheon et soupers

Avenue de..., n°... (près l'Arc-de-Triomphe).

C'est un petit retour du Bois tout plein de charme et d'agrément, une station de l'amour facile, un intermède, une diversion à la vie de famille, une oasis dans le désert des Champs-Élysées.

Qu'il y ait deux sorties à la maison, peut-être trois, vous n'en doutez pas. Bien mieux une, repasseuse de fin est attachée à l'établissement ; ses fers sont toujours chauds, elle enlève à la minute les mauvais plis du linge, et rend toute leur candeur aux jupons fripés.

Voilà le côté des dames.

*
* *

Quant au côté des hommes, il est ce que vous le connaissez. Des nomades de l'oisiveté dont la

grosse affaire est le jeu ou le pari des courses. Pour ces natures d'élite, le piquet est une profession, le besigue une industrie, le baccarat une bataille rangée.

Les courses ont remplacé les croisades, et quand ils se font vieillots, les nouveaux croisés cherchent le Saint-Sépulcre dans une corbeille de mariage. Ils ne sont point difficiles sur la qualité ; tout leur est bon qui a un sac sérieux. Les épiciers américains, les usuriers allemands, les empoisonneurs orientaux, les assassins italiens sont bien sûrs d'écussonner leurs filles en venant à Paris. Ils n'ont qu'à feuilleter l'almanach de Gotha, le recueil d'Hozier, et même s'ils ne tiennent pas à l'ancienneté de la race, le *Bulletin des lois*, où se trouve la liste des personnes autorisées à se parer d'un *blason de paon*, et ils peuvent être certains de trouver leur affaire.

De ces accouplements d'une basse cupidité et d'une insondable vanité, il résulte une descendance bizarre, à la fois vulgaire et prétentieuse, des ducs qui ont l'air de toucheurs de porcs, des marquises râblées comme des maritornes, des princes qui ont tous les droits possibles à la casquette de soie -- et des grandes dames de grands numéros.

Tel est le faubourg Saint-Déshonoré.

* * *

Les conseils d'administration des sociétés financières ont fait bien des ravages dans les armoiries. Les pauvres présidents avaient grand'peine à dire : « Condamne le duc de X... à trois ans de prison ! » Mais quoi ? il le fallait.

Hélas ! que j'en ai vu flétrir de nobles drôles !
C'est le destin, il faut une proie à Poissy ;
Il faut que les escros aillent remplir les geôles,
C'est la loi dans ce pays-ci !

On en sauve le plus qu'on peut. Tel grand seigneur qui avait fabriqué de faux jetons de cercle, en a été quitte pour un exil de quelques années. Ses amis lui avaient conseillé d'aller combattre pour l'indépendance de la Grèce ; il a dédaigné ce mode de réhabilitation.

Un autre trichait au jeu depuis plusieurs années ; pris en flagrant délit, il s'est écrié :

— Pas de bruit, Messieurs, je vais donner ma démission de membre du cercle.

Combien en a-t-on envoyés se faire pendre ailleurs qui sont revenus par le train suivant !

*
* *

« Redorer son blason » est devenu une opération courante, acceptée par le monde et presque

toujours approuvée par nosseigneurs les évêques.

C'est une sorte de filouterie qui commence au contrat de mariage et ne s'arrête qu'au testament. Le gentilhomme se fait d'abord reconnaître un apport qui lui assure de bonnes rentes en cas de séparation ; puis, au bout de quelque temps, il cherche à arracher à sa femme une signature qui le mette en possession de sa fortune. Il est surtout impitoyable dans le cas où, l'union étant restée stérile, il ne peut espérer une tutelle fructueuse qui assure les débauches de ses vieux jours. Quand il n'y a pas d'enfant, il ne peut plus compter que sur les heureux hasards d'un flagrant délit.

Ayant dès longtemps délaissé sa jeune femme, il est en droit d'espérer qu'elle prendra un amant. Il attend, il guette. Si le premier amant est un homme de son monde, il patiente. Il lui faut quelque chose d'atroce dont sa femme ait à rougir — pour qu'il puisse lui vendre le silence un bon prix. Plus bas sera le choix, plus élevée sera la rançon.

Et c'est ainsi que vous voyez à l'Opéra des gens du plus grand monde, fleurdelysés autre part que sur l'épaule, colportant de loge en loge les compliments et les fadeurs, et qui, sans le contrat où s'est livrée une fille riche, vendraient des contre-marques à la porte.

La femme est quelque part, en province ou à

l'étranger. Elle a signé *un papier* ; le mari la tient. C'est une malheureuse qui a *déshonoré le blason*, après avoir racheté le château et fumé les terres.

La liste serait longue des entretenus du mariage ; il y en a de tous les titres et de toutes les nationalités. Chacun de ces messieurs n'aspire qu'à un but : se débarrasser de sa femme et garder la fortune. Il y aurait un beau roman parisien à faire sous ce titre : *La recherche du flagrant délit*.

On y verrait la jeune épouse, humiliée, délaissée, prenant enfin la résolution de secouer le joug et d'user d'une liberté qu'elle n'avait aliénée que dans l'espérance d'un bonheur qu'elle n'a pas trouvé. Ce serait ruse contre ruse entre elle et son mari, une chasse à courre où la femme avec toutes ses fines-
ses dépisterait le chasseur intéressé, et finirait par lui dire comme la comtesse de N..., surprise par son mari avec un prince étranger :

— De quoi vous plaignez-vous ? Je vous ai *digne-ment* trompé !

COURRIER DU CIEL

Si la pornographie envahit de plus en plus la littérature, si des Paul de Kock de dispensaire parviennent par l'impudence de leurs réclames, à imposer aux vitrines des libraires des ouvrages qu'autrefois on eût vendus sous le manteau, il faut bien avouer que les écrivains religieux ne soutiennent que faiblement la concurrence.

Et d'abord, je déclare une fois pour toutes que les religions quelconques ne relèvent que de la science. *Non credo quia absurdum.*

On est athée ou on ne l'est pas. Si l'on croit à l'existence d'un Dieu, d'un esprit universel au-dessus de la matière, il n'y a pas à s'occuper des légendes et des fables qu'ont imaginées les clergés divers pour

matérialiser l'idée de Dieu, c'est-à-dire pour la mettre à la portée des ignorants.

*
* *

Si l'on croit en Dieu, peu importe qu'on l'invoque sous un nom ou sous un autre, selon les préceptes de Jésus-Christ ou ceux de Mahomet. Que les cérémonies du culte rappellent trop, en France, les cérémonies du paganisme, la question n'est pas là. Cette mise en scène théâtrale, ces décorations des églises, ces costumes, qui sont les mêmes que ceux des prêtres d'Isis, peuvent à bon droit choquer les esprits austères et les cœurs simples ; mais c'est sous cette forme et avec ces emblèmes que les croyants ont l'habitude de reconnaître, dans ce pays, l'existence du Dieu. Si vous y croyez, vous n'avez qu'à suivre la tradition, bien qu'elle vous choque.

Les anciens avaient tiré leur religion de l'astronomie ; puis, des principes ils avaient fait des dieux. Il y en avait pour tous les goûts et pour toutes les circonstances : dieux célestes, dieux terrestres, dieux marins et dieux infernaux. L'Église romaine n'a pas voulu rester en arrière et, sous le nom de saints et de saintes, elle nous a fabriqué des demi-dieux et des demi-déeses qu'on dirait échappés de *Pot-Bouille*.

Ces dames et ces messieurs du calendrier ne servent guère qu'à nous fournir des prénoms dont la plupart sont assez ridicules.

Les dieux s'usent comme les hommes ; ils passent et ne reviennent pas. La science seule continue sa marche triomphale, et c'est d'elle que viennent les révélations.

Un événement considérable s'est produit dernièrement ; la création d'un être organisé.

Cette découverte a été communiquée à l'Académie des sciences par MM. Monnier et Carl Vogt.

L'alchimie cherchait le germe, *homunculus*, qu'elle avait entrevu dans une cristallisation au fond de l'alambic. La science moderne se contente d'une cellule.

D'après la théorie de Lamarck sur le *transformisme*, la vie une fois éclos, la série de tous les êtres a pu découler du premier. L'influence des milieux modifie certains caractères, ajoute aux êtres que chaque génération transmet à celle qui la suit.

Des êtres qui ont vécu, les plus anciens sont les plus simples ; les modernes sont les plus compliqués.

Si la différence du point de départ au point où nous sommes arrivés paraît prodigieuse, les nuances intermédiaires sont presque insensibles.

C'est l'origine seule qui est à trouver.

M. Pasteur a démontré que tout être vivant pro-

vient, dans l'état actuel de la nature, d'un germe préexistant.

Mais où est l'aïeul ? La matière organique se mettant en mouvement et échangeant sa position avec une autre matière organique, c'est la vie. Le germe pourrait donc prendre naissance, ainsi que l'a dit le docteur Bordier, au fond du creuset, sous nos yeux attachés aux mouvements mystérieux de la matière minérale.

MM. Monnier et C. Vogt ont vu se former des cellules organiques, ayant une paroi et un contenu hétérogène granulé, par la rencontre de deux sels dans un liquide approprié.

On pourrait donc assister, dans un laboratoire, aux phénomènes qui se sont passés à l'origine de notre planète, et qui se passent encore quelque part dans l'univers où se forment les mondes par le groupement de la matière minérale.

A la surface de chacun de ces mondes, une cristallisation des mêmes molécules produirait la cellule primordiale qui, reproduite de génération en génération et se modifiant selon la variation des milieux, finirait par donner naissance à la série des êtres.

Sur la terre, cette série aboutit pour le moment à l'homme.



Quel animal sera l'homme dans dix millions de siècles ?

Les anciens adorateurs du feu avaient sans doute une vague idée de leur origine, et la légende de Prométhée n'était peut-être qu'une tradition. *Homunculus* s'agitait dans sa cellule au milieu du feu sacré.

* * *

Tandis que la science infatigable semble être arrivée à la découverte du grand secret, il faut voir par quels moyens la religion aux abois et privée de la plus grande partie de ses revenus cherche à retenir les naïfs autour de son baquet.

L'un des derniers numéros du *Pèlerin* renferme l'historiette que voici :

Une fille de sultan, élevée dans une terre païenne, s'en alla un jour, au lever de l'aurore, le long du parc et du jardin.

Elle cueillait les fleurs de toute sorte qui brillaient sous ses yeux et se disait : Qui donc a pu faire ces fleurs et découper avec tant de grâce leurs jolies petites feuilles ? Oh ! je voudrais bien le voir. Je l'aime déjà du fond du cœur. Si je savais où le trouver, je quitterais le royaume de mon père pour le suivre.

Et, à minuit, voici Jésus qui arrive et qui s'écrie :
Jeune fille, ouvrez !

Elle se lève sur son lit et arrive en toute hâte.

(Jésus a de la chance. Si j'avais connu l'adresse de cette demoiselle, j'aurais tenté l'aventure.)

Elle ouvre la fenêtre et aperçoit le bon Jésus resplendissant de beauté. Elle le regarde avec tendresse...

(Déjà !)

— D'où venez-vous donc, dit-elle, ô noble et majestueux jeune homme ? Quel est le cœur qui pour vous ne s'enflammerait pas ? Car vous êtes si beau !

— Et moi, jeune fille, je te connais, je connais ton amour. Apprends donc qui je suis ; c'est moi qui ai créé les fleurs.

(Cela n'est pas vrai. Ce n'est pas lui, c'est son père. Le fils Duval n'oserait pas dire : c'est moi qui ai créé les bouillons !)

— Est-ce bien vous, mon puissant Seigneur, mon amour, mon bien-aimé ? Je veux m'en aller avec vous. Que votre belle main me conduise là où il vous plaira.

(Elle va bien, la petite !)

Ne vous semble-t-il pas... que le *Pèlerin* a con-

fondue Jésus avec Capoul et la fille du sultan avec Angèle ?

Mais voyons la fin.)

Il prit la jeune fille par la main, et ils s'en allèrent ensemble à travers les champs et les prairies.

(Mais pourquoi Jésus était-il venu à minuit ?)

— Comment est votre père, ô mon beau fiancé ?

— Mon père est très riche.

(Malin, va !)

Un million de beaux anges s'inclinent devant son trône, les yeux baissés.

(Un million ? C'est avant l'affaire de l'*Union générale*. Le *krach* lui en a enlevé quelques-uns.)

— Si votre père est si puissant, comment est votre mère ?

— Jamais il n'y eut dans le monde une femme aussi pure. Elle devint mère d'une façon miraculeuse, sans cesser d'être vierge.

..... Ils continuèrent leur route à travers les champs et les prés, et ils arrivèrent auprès d'un couvent où Jésus voulut entrer.

— Hélas ! dit-elle, voulez-vous me quitter ?

— Attendez-moi ici.

Il entre, elle reste à la porte. Le jour se passe, le soir arrive, mais son fiancé ne vient pas.

(C'est ce qu'on appelle un joli lâcheur !)

La pauvre fille impatientée, frappe à la porte du couvent.

— Que voulez-vous ? demande le portier.

— Celui que j'aime est entré dans cette maison.

— Connais pas, répond le portier.

— Son vêtement est bleu de ciel et parsemé d'étoiles, son visage est blanc et rose.

— Attendez donc ! fait le portier. Un jeune homme d'assez belle taille, la barbe blonde ?

— Précisément.

— Bon, bon ! c'est Jésus-Christ.

Apprenant que la jeune fille a de la douille, le portier la fait entrer et referme la porte du couvent.

DÉNOUEMENT.

La jeune fille dévoua son âme à Dieu. Elle avait un grand plaisir à voir Jésus, mais elle l'attendit longtemps. Quand elle fut près de mourir, Jésus lui apparut.

(Il était bien temps !)

Il la prit doucement par la main et l'emmena dans son beau royaume.

C'est-à-dire qu'après plusieurs années de prison

elle mourut sans avoir connu les quelques joies de ce monde : l'amour, la maternité, le dévouement.

Jeunes filles, que ceci vous serve de leçon. Si quelqu'un vient, à minuit, frapper à votre porte, prenez vos renseignements avant de filer avec lui.

PRODIGES DE LA SCIENCE

La science ne nous laissera donc pas une minute de repos? Hier, c'était M. Louis Figuier et son théâtre professoral; aujourd'hui, c'est le docteur Gallavardin qui s'impose à notre admiration.

Le docteur Gallavardin, de Lyon, est un homéopathe qui va tout simplement changer la face de la terre en retournant le cœur de l'homme, ainsi qu'il est expliqué dans le *Bulletin de la Société homéopathique de France*.

Ceux des Lyonnais qui ont échappé au krach n'échapperont pas à la brochure de M. Gallavardin :

COMMENT
LE TRAITEMENT HOMÉOPATHIQUE
PEUT
AMÉLIORER LE CARACTÈRE DE L'HOMME
ET
DÉVELOPPER SON INTELLIGENCE

Et d'abord, le docteur fait la part de l'incrédulité qu'il prévoit. « Si, au début de ma pratique médicale, dit-il à la première page de son opuscule, j'avais lu dans un journal de médecine le récit de faits semblables, je ne les aurais pas niés, mais je ne les aurais pas crus. »

Plus accessible que le défiant homéopathe, non seulement nous ne nions pas, mais encore nous nous déclarons prêt à croire au succès de son traitement, si étonnants que puissent être les exemples qu'il nous offre.

OBSERVATION I

UN MARI HARGNEUX, TAQUIN, PAS SOCIABLE ET JAMAIS PRÉVENANT.—GUÉRISON PAR *Causticum* 200^e DILUTION.

Il y a cinq ou six ans, je vois arriver dans mon cabinet une de mes anciennes clientes, les larmes aux yeux, affolée de douleur et me paraissant sur

le point de perdre la raison ou de quitter son mari. Elle me raconte que, veuve à cinquante ans, elle était remariée, depuis trois mois, avec un employé de bureau. Elle me le dépeint petit de taille, maigre, grand fumeur, buveur de café et de liqueurs, hargneux, taquin, jamais prévenant et lui rendant la vie conjugale tout à fait insupportable.

Je lui conseille de faire dissoudre six ou sept globules de *causticum* 200° dilution dans le tiers d'un verre d'eau et de verser cette solution dans le potage qui constitue tout le repas du soir de son mari.

Trois semaines plus tard, je reçois la visite de cette dame, qui me dit : « Quarante-huit heures après avoir pris votre remède, mon mari a commencé par devenir moins hargneux ; il a même fini par être prévenant à mon égard. »

Bien plus, ce mari accepta les invitations qu'on lui adressa, ce qu'il ne faisait pas auparavant ; mais il ignore toujours qu'il a subi un traitement dans ce but.

*
* *

O prodige de l'homéopathie ! un traitement qui fait accepter les invitations !

C'est plus fort qu'aucune des cures du docteur Ballandard, qui avait fait graver sur ses cartes de visite : *Spécialité des maladies vagues.*

OBSERVATION II

UN MARI LIBERTIN. — GUÉRISON PAR *Causticum*.

Un jeune homme léger, étourdi, négligeait sa femme et ses occupations professionnelles pour fréquenter les cafés et surtout les filles. Je lui fis donner à son insu, par sa femme, sept globules de *causticum*.

Quelques semaines plus tard, elle me dit que son mari passait maintenant ses dimanches avec elle, ce qu'il ne faisait pas avant d'avoir pris le remède.

*
* * *

Que de Parisiennes, après avoir lu cet article, vont courir demain chez le pharmacien homéopathe le plus voisin lui demander les globules qui forcent les maris à passer les dimanches auprès de leurs femmes!

OBSERVATION III

UN MARI EMPORTÉ, SUSCEPTIBLE ET SURTOUT TRÈS JALOUX. — GUÉRISON PAR *Nux vomica* 200°.

Une femme était très malheureuse depuis seize ans, parce que son mari était si jaloux qu'il l'em-

pêchait de sortir de sa maison même pour aller rendre visite à ses parents.

D'après mon conseil, cette femme donna à son mari, et à son insu, six ou sept globules de *Nux vomica*, dans son potage du soir.

Dès le lendemain, le mari se mit à fredonner.

Il semblait repasser tantôt la *Valse des roses*, tantôt la sérénade de *Gil Blas*. Après huit jours de traitement, il entonna à pleine poitrine l'air de *Fahrbach* : *Ah ! ah ! ah !*

Sa jalousie a disparu. Il engage sa femme à sortir ; il lui dit même de rentrer *quand elle voudra*.

* * *

Ah ! ça, mais, il est *trop* guéri !

OBSERVATION IV

UN MARI DE SOIXANTE ANS INSULTEUR.— GUÉRISON PAR *Lachesis*, 200° DILUTION.

Un homme de soixante ans, emporté, jaloux, réveillait sa femme en sursaut pendant la nuit pour lui faire des scènes. Durant les cinq dernières années, il était devenu très méchant et insultait à la moindre occasion les membres de sa famille.

Le 26 juin 1881, je conseille à sa femme de lui donner en une seule fois six ou sept globules de *lachesis*.

Le 17 juillet suivant, sa femme m'apprend qu'il s'est montré plus insulteur que jamais.

Je lui fais administrer quelques globules de *saccharum lactis*.

A la fin de la seconde semaine, il s'est réveillé au milieu de la nuit, inondé de sueur. En même temps, il versait d'abondantes larmes et demandait pardon à sa femme des chagrins qu'il lui avait causés pendant trente-deux ans de mariage.

Depuis lors, ce mari ne cesse de pleurer et renouvelle sans cesse ses excuses à sa femme.

*
* *

Mais il me semble que cette *seconde manière* est plus désagréable encore que l'autre. Le mari est évidemment devenu gâteux, et sa famille, fatiguée de ses pleurnicheries, doit regretter ses colères d'avant la cure.

OBSERVATION VI

GUÉRISON DE L'IVROGNERIE PAR *Lachesis* 200° ET *Sulfur* 5000°.

Un mari sournois s'enivrait, depuis trois ans,

tous les jours. Il négligeait sa femme, ses enfants, et avait dévoré toute sa petite fortune.

Le 19 novembre 1879, je lui fis prendre à son insu, comme dans les cas précédents, six ou sept globules de *lachesis*, en une seule fois.

Le 17 décembre, il cessa d'être jaloux, mais continua de s'enivrer. Sa femme lui administra une nouvelle dose. Le 30 juillet, elle m'apprit qu'il s'était encore enivré deux fois.

Je lui fis donner quelques globules de *phosphorus* 200° dilution. A partir de ce moment, il s'enivra en cachette.

Sulfur me parut alors indiqué. J'avais guéri avec ce remède un jeune mari qui allait s'enivrer à la cave.

Conséquemment, j'administrai à cet ivrogne invétéré quelques globules de *sulfur*. Depuis lors, c'est-à-dire depuis un an, il ne s'est pas enivré une seule fois. Bien plus, il s'est brouillé à mort avec un de ses amis, qui lui avait offert un verre de vin.

*
* *

Il me semble qu'à la place du docteur, je ne me serais pas arrêté là.

Puisque cet homme avait dissipé sa fortune par ses habitudes d'intempérance, je lui aurais flanqué

du *sulfur* et du *lachesis* jusqu'à ce qu'il eût tout regagné à la Bourse. Il faut qu'une cure soit complète, que diable.

Mais passons à la guérison de l'*entêtement*.

OBSERVATION VII

UN PÈRE TÊTU ET AVARE. — GUÉRISON PAR *Calcareo carbonica* 300°.

Un cultivateur enrichi avait une fille à marier qui était demandée par un jeune homme se trouvant dans des conditions avantageuses. Néanmoins, le père ne voulait pas donner son consentement à ce mariage, et surtout pas de dot. La femme de cet entêté vint me prier de changer le caractère de ce mari têtue, égoïste et avare, de façon que celui-ci donnât son consentement au mariage et une dot suffisante.

J'ordonnai sept globules de *calcareo carbonica*, 300° dilution.

Trois semaines plus tard *seulement*, le caractère de ce père récalcitrant commença à s'améliorer. Peu après, il consentit au mariage de sa fille et donna la dot qu'on lui demandait.

(Une dose de plus et il eût donné cinq cent mille francs !)

OBSERVATION XI

UNE JEUNE FILLE QUI FAISAIT PLEURER LES ENFANTS
EN LES HABILLANT. — GUÉRISON PAR *Nux vomica*.

Un de mes clients avait une jeune bonne d'enfants faisant très bien son service, mais d'un caractère sombre; elle avait des mouvements si brusques qu'elle faisait crier, en les habillant, les trois petits enfants dont elle avait la charge.

Le 24 février 1881, mon client lui donna six à sept globules de *Nux vomica*. Elle devint douce, tendre, affectueuse, et les enfants cessèrent de crier.

OBSERVATION XXIV

GUÉRISON DE LA TIMIDITÉ PAR *Carbo vegetalis*
30^e DILUTION.

Une dame de trente-cinq ans était timide et manquait d'assurance.

Quelques doses de *Carbo vegetalis* l'ont tellement changée qu'elle est devenue en peu de jours d'une insolence sans égale.

OBSERVATIONS XXXI ET XXXII

GOUT ET APTITUDE POUR LES MATHÉMATIQUES DÉVELOPPÉS PAR *Calcareo carbonica*.

Avec quelques globules de ce médicament, on fait d'excellents comptables et teneurs de livres de gens qui, jusqu'alors, n'avaient su compter que sur leurs doigts.

OBSERVATION XXXIV

VIEILLARD GUÉRI DE L'ASCENDANT QUE SA BONNE AVAIT PRIS SUR LUI...

L'homéopathe lyonnais ne recule devant aucune difficulté. Il a des remèdes pour tous les âges et pour tous les cas. « J'en passe et des meilleurs. »

M. Gallavardin prévoit, du reste, la raillerie; aussi commence-t-il par railler les railleurs en procédant par les exemples.

« Un simple maître d'école d'Alsace a, dit-il, inventé une petite machine à roulette pour mesurer les surfaces planes. Les ingénieurs de l'école officielle n'ont adopté cette machine qu'après en avoir trouvé la formule. Si pourtant ils n'avaient pas

trouvé cette formule, tout le monde emploierait cette machine, hormis les ingénieurs.

*
* *

L'homéopathe lyonnais conclut en proposant de détruire l'anthropophagie par des globules de noix vomique et de lait de mûres.

Je n'y vois pas d'inconvénient, et vous?

Quant à la polygamie, on la combattrait par des globules de *lachesis*. Il n'y a pas de peuplade sauvage qui puisse y résister !

Habitué à ne m'étonner de rien, je suis prêt à admettre le système de Gallavardin.

Mais j'avoue que je ne serai complètement convaincu que le jour où le docteur aura trouvé un remède qui empêchera les Belges de dire : *savez-vous ?*

DÉPUTÉ DES ÉTOILES

Le Parisien qui, traversant le boulevard, recevrait en pleine poitrine le timon d'un omnibus, ne serait pas plus surpris que je ne l'ai été hier en lisant cette nouvelle à mitraille : « M. Bischoffsheim se présente à l'Académie des sciences. »

Et pourquoi faire ? Dans quel but ? Sous quel prétexte ?

Le prétexte, c'est qu'il a donné des lorgnettes à l'Observatoire, au lieu de les lui vendre.

Qu'est-ce que cela prouve ? Que c'est un fils prodigue, voilà tout.

Je sais bien qu'il y a tantôt un an le même Bischoffsheim se faisait élire député dans le départe-

ment le plus fleuri de France. Le ciel en est resté bleu. C'est ce qu'on voulait.

Donc, il est député. Ce petit bonhomme souriant, au crâne poli comme un seigneur du temps de Louis XV, représente tant bien que mal — plutôt mal cependant — les sceptiques latins d'une circonscription niçoise. Bisch est le délégué des camélias et des violettes; il défend les intérêts des palmiers et des orangers, il représente le géranium, le jasmin et la citronnelle.

Passe encore. Les électeurs de Carabacel ont pu se tromper à son accent et prendre le patois allemand pour le tourangeau le plus pur.

Bisch, d'ailleurs, a souvent joué du bouquet. Les fleurs ont été une de ses grandes dépenses. « Un bouquet vaut un écrin, a dit Gozlan. — Et cela coûte bien meilleur marché, » ajoutait Murger.

*
* *

Voilà donc Bischoffsheim député. Parmi les 363, il est le 364°. Cette Chambre est, après tout, digne de son hôte.

Si son intention bien arrêtée est de ne rien faire, le concours de Bischoffsheim lui est acquis. Je dirai plus : nul ne rendra plus de services que lui.

Intelligent? il l'est. Aimable? sans aucun doute. Spirituel? souvent.

Mais... il est né pour faire des lois comme moi pour dire la messe.

Rendez-lui l'opérette — ou laissez-le mourir !

Comme député, il confondra la reine d'Angleterre avec Jeanne Granier, l'impératrice d'Allemagne avec Marguerite Ugalde.

Apercevant un jour les armes impériales à l'ambassade de Russie, Bisch a cru qu'on voulait se moquer de la femme à deux têtes.

* * *

Il a pour parrains à l'Académie des sciences MM. Wurtz et J.-B. Dumas.

C'est le cas pour M. Jacquet de se distinguer de nouveau.

Il peut hardiment représenter les deux parrains de Bischoffsheim en marchands de Bagdad. Aucun gendre n'ira briser sa vitre, donnant une fois de plus raison au vers bien connu :

Tous les gendres sont bons, hors le gendre ennuyeux.

* * *

Qui sait où s'arrêtera l'ambition de Bisch, du petit Bisch, l'ami de Koning, le dominotier du café

du Helder, la providence des roulades dans l'embaras ?

Quand il aura été reçu membre de l'Académie des sciences, il voudra être de l'autre Académie, celle qui se dit *française* pour donner quelque valeur au plus détestable dictionnaire qui ait jamais été publié. — Et Bisch en sera comme il aura été de l'autre. Puis il manifestera le désir d'être président de la cour de cassation, ambassadeur à Pétersbourg, maréchal de France et enfin Président de la République.

Et il sera tout cela, s'il suffit de n'avoir aucun titre pour être nommé.

*
* *

Ah ! vous reprochez au clergé et à ses fabriques de spéculer sur l'autre monde et de vendre le paradis par lots au plus offrant et dernier enchérisseur. Pour cinquante francs, en effet, on rachète une âme du purgatoire. Pour deux cents francs, on lui assure une bonne place dans l'entourage du Père éternel. Avec quelques louis, on peut narguer Satan.

Mais les commerçants de sacristie aliènent une propriété des plus vagues. Ils ne font de tort à personne. Ceux qui croient à leurs promesses en ont toujours pour leur argent.

Tandis qu'en accordant à la richesse des grades qu'elle n'a conquis ni dans la politique, ni dans la science, ni ailleurs, vous frustrez le mérite, le travail, le sacrifice personnel. On ne peut être académicien, comme on est chevalier de l'épéron d'or, pour mille écus.

Bischoffsheim, de l'Institut?

Pourquoi?

Parce qu'il vous a donné des télescopes?

Hé! payez vos télescopes et nommez des savants.

Vous faites-vous une idée de ce nouveau membre de l'Institut qui, dans une belle soirée d'été, ne saurait nommer qu'une étoile — l'étoile de Vénus?

*
* *

Bisch, de l'Institut, parce qu'il s'est fendu de deux télescopes, c'est presque le cas de cet excellent comte de Susini, aujourd'hui défunt, et qui était l'homme le plus décoré du monde entier. Il avait de pleines vitrines de décorations.

Un jour qu'il faisait visiter sa brochette à quelques personnes, un Espagnol se récria. Il avait reconnu dans le nombre un ordre qui ne se donne qu'à l'homme qui a *sauvé* au moins vingt-cinq personnes de l'eau ou du feu.

— Vous êtes donc un sauveteur émérite? dit l'Espagnol.

— Zé m'en vante, répondit Susini.

— Vous avez sauvé vingt-cinq personnes?

— Comment, vingt-cinq? fit Susini avec orgueil. Peut-être deux cents, peut-être trois cents, peut-être mille!

— Et comment cela?

— En faisant cadeau d'*oune* pompe à incendie à un village qui n'en avait pas.

*
* * *

Bisch député, Bisch académicien! Allez-y tant que vous voudrez, messieurs. Seulement, avouez une bonne fois que, dans votre société, *d'où sont bannis la faveur et le népotisme*, où le vrai mérite a seul des droits... tout est à vendre.

Le client de MM. Wurtz et J.-B. Dumas pourra dire :

— La petite Aglaé, de la Renaissance, m'a coûté une vingtaine de mille francs; la petite Chinchinette, des Bouffes, trente mille... L'Académie m'a coûté un peu plus, mais c'est une bien meilleure affaire!

L'AUBERGE DU MONDE

L'anomalie la plus étrange, le spectacle le plus curieux que présente aujourd'hui la France, c'est la juxtaposition d'une presse démocratique jusqu'à la fureur et d'une administration qui marche toujours et droit à son but, malgré les clameurs, les reproches, les outrages et les anathèmes de toute espèce dont on l'accable.

C'est une éruption perpétuelle d'insultes contre le Président, contre le pouvoir, contre les ministres.

Il n'y a guère de réunion publique où l'on ne condamne à mort deux ou trois personnages politiques, qu'on trouve un peu lents dans leurs opérations. La presse quotidienne de Paris est l'écho

fidèle des cris frénétiques d'une opposition emportée. Elle trouve des adhérents dans ces âmes ardentes et aussi dans ces esprits faibles que la France produit en plus grand nombre que les autres pays. Ces déclamations se trouvent sur la table de tous les cafés ; le rentier, l'étudiant, l'artiste, l'ouvrier peuvent s'enivrer à loisir de cette prose capiteuse. Mais admirez le contraste. Quand le Parisien a fini sa lecture, il va payer tranquillement ses impositions et, s'il a une quittance à donner, il y applique religieusement un timbre de dix centimes.

*
* *

Quant à la situation religieuse et morale du pays, elle est la plus bizarre qu'on puisse imaginer. Une comédie de religion apparaît dans les classes supérieures, qui ont fait du culte une sorte de ralliement. Quelques bonnes gens de la campagne ont conservé à peu près intactes les vieilles croyances d'autrefois ; mais, si l'on veut la preuve du désaccord qui se trouve entre la population française et les ministres catholiques de son Église, on n'a qu'à s'arrêter sous les portiques des principales églises de France, sous les piliers de Notre-Dame, sous la nef de la cathédrale de Rouen, dans les églises de Reims, d'Amiens, de Chartres. Le tronc destiné à

l'entretien du clergé est là pour attester que la religion de l'État n'est pas celle du peuple. Nous y joindrons comme symptômes vraiment curieux l'éclosion de ces sectes moitié grotesques, moitié théâtrales, depuis les saint-simoniens et les prosélytes du primat des Gaules jusqu'à la chapelle conjugale du père Loyson. Tous ces simulacres de foi sans persuasion, de culte sans croyance, pullulent sur le cadavre de la religion, comme ces animaux nés de la corruption qui trouvent leur berceau dans les débris des corps et qui, en s'en nourrissant, achèvent de les détruire.

*
* *

Plaisir et argent, tels sont les deux mobiles de la moralité actuelle. Un besoin violent d'excitation a envahi tous les rangs de la société. Le Parisien se presse de vivre ; il absorbe dans le moins de temps possible toutes les voluptés qui se trouvent sur sa route. On sent que rien n'est stable, que le terrain sur lequel on marche est mouvant ; on veut profiter de l'heure qui passe, de l'instant qui fuit. On va toujours devant soi, sans autre but que de profiter de l'existence et de satisfaire autant que possible tous ses désirs. Sous ce rapport, les femmes valent

les hommes ; peut-être même sont-elles plus pressées.

Paris invente chaque jour de nouvelles ressources pour le plaisir, de nouvelles jouissances pour les sens. On y peut tout acheter ; l'argent est la seule divinité qui soit restée debout. Les maisons de jeu, sous le nom de cercles, s'ouvrent dans tous les quartiers. Une organisation règne sur le vice, et le Parisien donne à ses plus mauvais penchants une enveloppe agréable. La police jette un voile, léger, il est vrai, mais enfin un voile de décence sur tout ce que les murs renferment de licence et de dépravation.

Il est, en vérité, facile de soulever cette enveloppe superficielle ; il suffit de parcourir les rues, et de voir les lithographies et les photographies obscènes qui s'étalent de toutes parts, pour savoir quel est le fond des mœurs et quels sont les véritables penchants de la population ; livres, gravures, tableaux, tout concourt à augmenter la corruption générale. La délicatesse et la grâce avec lesquelles sont exécutées ces productions enivrantes, leur grand nombre et leur bon marché prouvent que toutes les classes de citoyens partagent le même goût et encouragent cet emploi du talent. Il n'y a qu'égoïsme dans cette sensualité, dans ce besoin de plaisir. Grâce à cette philosophie dissolvante et

épicurienne qui est devenue générale, chaque individu se regarde comme son propre centre, comme son but unique, comme son idole.

*
* *

C'est surtout dans la littérature légère, miroir plus fidèle des sensations et des idées du moment, que se trouve empreinte la maladie de l'époque. Tout aussi frivoles, non moins licencieux que les romans de Crébillon fils, de Louvet et de Rétif, les romans de la France moderne ont mêlé à l'immoralité de ces écrivains un coloris plus ardent et plus sombre, le crime, le viol, l'inceste. C'est avec une incroyable profusion que ces créations hystériques sont jetées au public, et c'est aussi avec une malade avidité que les lecteurs s'en repaissent. Satyriasis et fièvre chaude.

On aurait tort de juger ces productions sous le rapport purement littéraire. Je les regarde comme appartenant à l'ordre politique, comme servant d'indication à la moralité populaire, comme donnant une juste idée des images qui plaisent à une nation égarée par l'éducation d'un demi-siècle de malheurs.

Les défenseurs de ce genre soutiennent que tout peut s'imprimer, puisque tout arrive. Ces orgies,

froidement détaillées, ils ne les donnent pas comme bonnes et dignes d'imitation ; ces ordures qu'ils étalent, ils n'en tiennent pas école.

« Nous ne professons pas l'immoralité, nous la copions. » D'ailleurs, qui vous dit qu'il y ait une moralité littéraire ? S'entendra-t-on jamais sur le beau, sur le vrai, sur le faux en littérature ? Il nous suffit, à nous, de faire de la vivisection ; nous n'emportons pas nos charognes. Si vous êtes délicat, bouchez-vous le nez.

Il y a cinquante ans, M. de Salvandy disait : « Si la littérature d'un pays doit être regardée comme l'expression de son caractère, il n'y a plus d'espoir pour la France. Sa littérature est souillée de toutes les espèces de corruption ; son principe fondamental est d'attaquer tous les sentiments et tous les intérêts dont se compose l'ordre social. On semble avoir pour but la résurrection préméditée de tous les vices qui flétrissaient notre pays à la fin du dix-huitième siècle. L'obscénité a remplacé la passion. Que deviendra la littérature quand elle aura épuisé ces tristes et dernières ressources, quand elle aura cessé d'illuminer ces hideuses orgies ? »

*
* *

D'autre part, et le fait est curieux à noter, les

revues anglaises poussaient des cris d'alarme autrement vifs que M. de Salvandy.

On sourirait aujourd'hui des effets d'étonnement produits par des ouvrages qui sont entrés dans le domaine public.

Le Dublin University Magazine, étudiant les productions théâtrales du temps de Louis-Philippe, se livrait à ces austères appréciations :

« Pour donner aux lecteurs anglais quelque idée des représentations qui font les délices des Parisiens, il faudrait décrire avec détail, et rendre l'effet pittoresque et licencieux de la *Tentation* et de *Robert le Diable*.

« Dans la *Tentation*, c'est un mélange repoussant de coutumes religieuses et monastiques et d'idées voluptueuses : un saint environné de jeunes filles demi-nues ; une femme dans l'état de nature sortant des flammes magiques et des préparations démoniaques dont un immense chaudron est rempli. Quant au but et au plan de l'ouvrage, c'est la sensualité, ce sont toutes les passions brutales de l'homme élégamment transportées sur la scène. *Robert le Diable* repose sur le même fondement. On y voit des spectres féminins, des fantômes de religieuses se transformer en filles de joie, danser comme des courtisanes ivres sous les immenses portiques d'une vieille abbaye.

« Les auteurs de ces pièces étranges ont soin de ne rien oublier de ce qui peut exciter l'imagination et troubler les sens, rejetant au dénouement de leurs ouvrages, comme une faible amende honorable et comme un passeport nécessaire, la punition du crime et le triomphe de la vertu. Peut-être, avec le temps, cette dernière trace de scrupule s'effacera-t-elle. »

Elle est effacée, mais le crime est si peu puni, la vertu si rarement triomphante, que je ne puis vraiment reprocher aux écrivains contemporains de ne pas continuer à tromper la foule. La vertu n'était récompensée qu'au théâtre; elle n'a donc rien perdu.

PETITES TYRANNIES

Il y a de cela quelques années, don Henri de Bourbon, qui habitait déjà Paris, était possédé du vif désir d'assister à un bal travesti, à un bal du demi-monde.

M. de M..., devenu homme politique de premier plan, jouait alors un rôle important dans les salons de cinquante couverts. Il rencontra l'infant, qui lui fit part de son chagrin. Invité au bal, il était obligé d'y manquer faute de costume.

— Rien de plus simple, s'écria M. de M...

Et il indiqua au prince de Bourbon un costumier du passage de l'Opéra.

Le prince loua un *vénitien* de trente francs, as-

sista au bal, et le lendemain renvoya le costume sans les trente francs.

Cinq fois, dix fois, on alla réclamer chez le prince espagnol : toujours sorti.

Le costumier avait déjà pris le deuil, quand l'infant, oublieux comme tous les princes, eut l'imprudence, pour éviter une averse, de se réfugier dans le passage de l'Opéra.

Le costumier le reconnut et lui sauta à la gorge en criant : Mes trente francs ! Vous me devez trente francs ! Quand on est prince de Bourbon et qu'on veut se donner le luxe d'un costume de bal, on paye la location !

Des épithètes malsonnantes remplaçaient les espèces sonnantes.

L'infant se débattait entre les mains du robuste costumier, et il fallut l'en arracher — en payant.

*
* *

Cette histoire égayait, hier soir, un petit groupe de causeurs dans un restaurant du boulevard, quand un jeune homme, de ceux qui vivent la nuit, vint s'asseoir dans le groupe en rejetant son chapeau d'un air de mauvaise humeur.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda quelqu'un.

— Je viens de rencontrer don François d'Assise

au coin de la rue Drouot, et il a eu l'air de ne pas me reconnaître. Ce *monsieur se trompe* s'il croit que je vais le saluer le premier !

* * *

Telle a été la force des choses depuis 1789 : les princes de Bourbon sont rossés par des costumiers, et M. X... exige que le roi d'Espagne le salue le premier.

L'heure des rois de féeries est donc arrivée : ces rois à plumet vert, à pantalon jonquille avec des crevés bleus.

L'acteur Lebel, détrôné dans une pièce de Cogniard, s'écriait : « On ne se figure pas comme c'est dur, quand on a régné sur un grand peuple, d'être obligé de repasser soi-même son linge!...

« Mais voyons si la reine s'occupe du café au lait!... »

Nous en sommes là, Dieu merci. Nos pères ont proclamé les *droits de l'homme*, nos fils les revendiquent.

* * *

Le dernier souvenir à propos des affaires espagnoles :

C'était, je crois, en 1868. Deux groupes d'avo-

cats s'occupaient de régler une séparation amiable entre don François d'Assise et l'ex-reine Isabelle. M. Dufaure représentait l'épouse (non sans charme), et M. Laurier représentait l'époux (non sans ironie).

Il y eut, un soir, conciliabule complet ; M. Ploque en était.

— Voilà, messieurs, dit M. Dufaure, l'énumération des griefs articulés par les époux. Il en donna lecture.

— Voici maintenant la liste des témoins que chacun d'eux désire faire entendre : Don Cacao, marquis de Bolivar, grand d'Espagne de première classe... don Inigo de Cerno Nouvo y Vinaigretta... le comte de Saldar... le marquis de Ponte-Nuevo y Curcherricort... la marquise de la Bagatella...

Puis, s'arrêtant tout à coup et comme fatigué :

— Croyez-vous, mes chers collègues, murmura plaintivement M. Dufaure, qu'il soit bien utile de convoquer toute cette canaille ?

*
* *

On régla le *modus vivendi* en évitant l'audition des témoins.

*
* *

Les petites tyrannies ont succédé aux grandes. Elles sont fatigantes par le nombre.

Sans parler de la douane et de la visite des bagages, de l'octroi, de l'abus du timbre sur tous les papiers, de la complication étrange de la bureaucratie française, des mille réseaux qui nous enserment de toutes parts, les tyrannies particulières suffiraient à nous rendre la vie dure.

Cette fois, avec la meilleure volonté du monde, on ne peut s'en prendre au gouvernement.

Ce sont des particuliers comme nous qui ont organisé tout un système de compression ou d'exaction, contre lequel une vaste grève pourra seule lutter.

*
* *

A Paris, l'homme qui va prendre un bain se condamne volontairement à une heure de prison cellulaire. On *le boucle*, comme à Mazas, et cela uniquement dans la crainte qu'il sorte, sans être aperçu, en emportant un peignoir et une serviette, peut-être même le tire-bottes ou la brosse à cheveux.

Ainsi, il suffit qu'un homme ait des idées de propreté pour que le directeur de l'établissement se dise tout bas :

— C'est peut-être un filou?... Néanmoins, qu'on lui remplisse une baignoire; mais, dans le cas où il aurait une arrière-pensée, verrouillons-le solidement!

Si un baigneur est asphyxié dans son eau de son, le directeur fait observer que si la vie humaine a son prix, un peignoir a également sa valeur.

*
* *

Du reste, cette mesure préventive n'est pas plus sévère que l'exigence d'un cautionnement pour les journaux, dans la prévision qu'ils pourraient commettre un délit et seraient condamnés à une amende. Ainsi, la contrainte par corps, supprimée pour ce qui concerne la dette ordinaire, est conservée pour la suspicion de vol de serviette dans les cabinets de bain.

Il est juste d'ajouter que le Parisien naïf se croit obligé de récompenser d'un cadeau de vingt-cinq à trente centimes celui qui lui a fait l'injure grossière de le soupçonner à première vue.

*
* *

Que de tyrannies nous subissons ainsi avec une patience digne d'un peuple si souvent brumairisé!

Un verre de bière de cinquante centimes coûte soixante centimes ;

Même aventure pour une tasse de café ;

Un déjeuner de quatre francs coûte 4 fr. 50 cent. ;

Sans parler de la lutte qu'il faut soutenir pour ne pas manger de crevettes ou de salade de concombres, si on ne les aime pas.

Dans certains restaurants, il n'y a pas de carte qui ne commence par : « Beurre, trente centimes. »

Fatigué de faire effacer tous les jours ce beurre que je ne prenais jamais, je déclarai d'un ton impérieux que, si cette tentative se renouvelait, je porterais ailleurs mes cinq francs quotidiens.

La demoiselle de comptoir y veilla, et pendant quelques jours on me présenta des additions sans beurre.

Un matin... c'était par une belle matinée de juillet! le petit rond de beurre qui souriait dans sa soucoupe sous un petit morceau de glace excita ma convoitise.

J'avançai le couteau...

Puis, pensant que la scie quotidienne se renouvelerait, je renonçai à mon idée, je retirai le couteau.

Mais la dame de comptoir avait vu le geste.

Sa plume suivait tous mes jeux de physionomie.. et quand on m'apporta l'addition, le geste était noté...

B...

La ligne de points qui suivait témoignait d'une forte émotion... Il y en avait deux très marqués ; les

suivants, plus timides, allaient en s'effaçant. On devinait un dépôt secret dans ce B...

Il était évident que la dame de comptoir avait éprouvé une déception : elle brûlait de compléter le mot, et d'écrire B... eurre ! d'écrire surtout : trente centimes.

*
* *

Un restaurateur connu pleurait à chaudes larmes sa femme, qu'il venait de perdre.

— Mais, lui dit un client, vous ne pouvez ignorer qu'elle vous trompait ?

— Elle trompait tout le monde, monsieur, répondit le restaurateur, et c'est une grande perte pour moi.

— Parce que ?

— Elle commettait trente mille francs par an d'erreurs d'addition !

Une seule question : vous entrez dans un restaurant. Après le café, on vous remet une note qui porte :

Beefsteack... deux cents francs.

Devez-vous les deux cents francs ?

Le patron répond : C'est le prix de ma maison...

En effet, de la maison tout entière, y compris le patron, quoiqu'on dise qu'il ne vaut pas deux sous.



AU CENTRE DE L'AFRIQUE

FANTAISIE ÉQUATORIALE

Il y avait à Bordeaux, en 1848, à la pension Besombes, un élève noir, nommé Giors-Ello, avec lequel j'étais très lié. Giors-Ello avait alors quinze ans et il en paraissait trente. Grand, fort élancé, il sautait à pieds joints des fossés de deux mètres. A la course, il nous distançait tous, et montait comme un singe au sommet du peuplier le plus élevé, pour y enlever un nid.

Giors-Ello avait des dents superbes, des dents de tigre; une chevelure épaisse sans être crêpue; il était gai, insouciant, bon garçon. Il n'avait de particulier, outre la couleur de sa peau, qu'un rire étrange, saccadé, qui tenait du rugissement. Il s'étudiait à l'adoucir, mais n'y parvenait guère.

Quand il riait, ses lèvres avaient comme un frémississement; ses narines s'élargissaient, et un petit bouquet de poils qui lui était poussé du côté droit, à la commissure même des lèvres, se hérissait comme un paquet de cure-dents.

Le jeune nègre était, du reste, un élève d'une intelligence remarquable. Doué d'une mémoire prodigieuse, il récitait, sans en altérer le texte, des pages entières qu'il n'avait lues que deux fois. Sans être dévot, il accomplissait comme tout le monde les devoirs religieux qui nous étaient imposés. Cependant je me rappelle que, le jour de la première communion, Giors-Ello semblait nerveux, irrité. En sortant de la Sainte-Table, il me prit dans un coin, tira mystérieusement de sa poche un petit morceau de bois d'ébène grossièrement sculpté, qui représentait tant bien que mal un personnage accroupi, coiffé d'une écaille de tortue et en train d'avaler un lézard.

— Regarde bien, me dit-il; voilà le vrai Dieu !

Et il le remit dans sa poche.

* * *

Quand Giors-Ello eut passé ses examens de bachelier ès lettres (il n'avait que dix-sept ans), son correspondant, qui avait autrefois établi une fac-

torerie au Gabon, l'embarqua sur un navire à voiles.

Je l'accompagnai jusqu'à Pauillac. Quand il fallut nous séparer, Giors-Ello me serra les mains en disant : — Tâche de venir me voir un de ces jours. A la mort de mon père, je serai roi des Kakroës, un peuple vaillant, au-dessus du pays des Shekianis, et presque au pied des montagnes de la Sierra del Crystal. Je te donnerai de la poudre d'or et des dents d'éléphant.

— J'irai certainement, répondis-je.

Et tant que le *Scaliger*, qui l'emportait, fut en vue, Giors-Ello agita son mouchoir, plus facile à distinguer que sa figure.

Depuis, pas de nouvelles.

*
* *

Au mois de septembre dernier, profitant de quelques jours de congé, je me mis dans l'idée d'aller faire un tour dans l'Afrique équatoriale.

Giors-Ello, me disais-je, sera enchanté de me revoir, et je serais curieux, d'autre part, de me rendre compte des résultats qu'un homme instruit a pu obtenir dans un pays de sauvages.

Le 18 septembre, je débarquai chez les Mpongwès, et, remontant le pays jusqu'à Gaelouo, je tâchai de trouver la route des états de Giors-Ello.

Accompagné de deux guides que je pris au Cap

Lopez, je remontai la rivière Fétiche. Après avoir traversé les basses terres, sortes de marécages hérissés de palétuviers, nous arrivâmes enfin au village de Mféta, capitale des Mfétaniens, dont Giors-Ello était roi.

Sept ou huit cents huttes, entourées d'autant de jardins et construites à l'alignement, formaient cinq à six rues aboutissant au palais, qui, bien que construit en bois, avait une certaine apparence. C'était comme un vaste chalet entouré d'une forte palissade. Deux gardes noirs à l'aspect terrible et armés de fusils à pierre veillaient à la porte.

— Le roi est-il chez lui ? demandai-je.

— Parfaitement, monsieur, répondit un des gardes. Veuillez remettre votre carte au concierge, on va la porter à Sa Majesté.

Au bout de quelques instants, j'entendis une exclamation de surprise, et je vis accourir Giors-Ello, revêtu d'un uniforme de suisse de cathédrale, et coiffé d'un panama sur lequel se dressait le plus beau plumet qu'ait jamais rêvé un capitaine de pompiers du département de l'Eure.

— Soyez le bienvenu, noble étranger, me dit-il ; le peuple mféta est heureux de vous recevoir.

Il me fit entrer dans une autre pièce, garnie de tapis de paille et de coussins, referma la porte et se jeta à mon cou.

— Comment vas-tu ? me demanda-t-il. As-tu fait un bon voyage ? Que je suis heureux de te voir ! J'espère que tu me pardonnes la froideur de mon accueil ; c'était l'accueil officiel. Je suis forcé de soigner mon prestige ; mais maintenant que nous sommes seuls, rien ne nous empêche de parler et d'agir comme de vieux camarades.

Giors-Ello frappa sur un gong. Deux domestiques parurent aussitôt à la porte.

— Préparez, leur dit-il, l'appartement de l'ambassadeur. Veillez à ce qu'il ne trouve dans ses nattes ni scorpion, ni serpent, ni crabe, ni fourmi rouge. Il y va de votre tête !

Les domestiques s'inclinèrent et disparurent.

Une collation nous fut servie par de jeunes femmes, noires comme de l'ébène, et qu'on pouvait croire taillées dans l'onyx. De petite taille, les reins légèrement cambrés, des yeux d'Espagnoles, de petites mains et de petits pieds.

— Quelle jolie race ! m'écriai-je.

— Oui, répondit Giors-Ello, nous avons ici de véritables petits bijoux. Remarque la finesse des attaches, la forme irréprochable des seins, la grâce de la hanche et le dessin des mollets... Ce sont les Parisiennes de l'équateur. Tu peux en choisir cinq ou six pour le temps de ton séjour. Seulement, je

te préviens qu'aussitôt après ton départ elles auront la tête tranchée.

— Pourquoi ?

— C'est la loi. Toute femme qui a eu commerce avec un étranger doit périr.

— Oh ! alors, je me contenterai de les regarder.

— Tu serais bien bon de te gêner. Si on ne les tue pas pour cela, on les tuera pour autre chose.

— Mais comment, toi, avec l'éducation que tu as reçue, n'as-tu pas modifié de pareilles mœurs ?

Giors-Ello partit d'un franc éclat de rire.

— Voilà bien les Français ! s'écria-t-il. Depuis douze ans que vous êtes en République, vous n'avez rien changé — que les préfets. Vous avez fait des révolutions au cri de : *Vive la réforme !* et vous ne réformez que les chevaux. Les hommes d'État de la République transigent journellement avec des talapains qui prétendent amener leur Dieu dans de petites galettes au moyen d'une prière qui a tout l'air d'un ordre. A peine arrivés au pouvoir, ils s'empressent de protester de tout leur respect pour tout ce qu'ils avaient combattu jusque-là. Vos magistrats du coup d'État sont toujours en fonctions et chamarrés de croix dites d'honneur, quoique portées par eux. Et tu veux que moi, un pauvre nègre, j'aie à toucher à la tradition, modifier en quoi que ce soit les superstitions auxquelles je dois mon

pouvoir ? Pas si bête. Vous avez un Dieu en trois personnes ; j'ai trois dieux en six serpents, qui exaucent les prières de mes sujets, ni plus ni moins que votre Père éternel. Mon grand-prêtre prédit ce que je veux qu'il prédise. Son prédécesseur ayant tenté de me faire de l'opposition, je l'ai condamné à être rôti sur la place publique. Ç'a été une belle journée. Le ciel a témoigné en ma faveur, grâce à un pétard que j'ai fait venir de Paris. Le peuple, persuadé par la détonation, a craché sur son pape, et le nouveau grand-prêtre, une véritable fripouille, jouit d'une autorité incontestée... Et maintenant, déjeunons. Voici un gâteau de maïs, un navarin d'antilope et un filet de vierge au piment rouge... On nous servira ce soir, comme rôti, l'épaule d'un chef de tribu au safran.

— Tu manges de l'homme ?

— Absolument comme vous mangez du cochon. C'est la même viande. Tu vas me dire que le cochon n'a pas d'âme. Eh bien ! quand tu m'auras prouvé que Tropmann en avait une, je te prometterai de ne plus manger d'homme. Du reste, je n'avais qu'à ne pas te prévenir, pour te faire avaler ma jeune fille comme antilope et mon chef de tribu comme sanglier. Maintenant, mange ou ne mange pas, cela m'est égal.

*
* *

Le lendemain, Giors-Ello me dit :

— Il faut que je te fasse voir quelque chose d'intéressant. J'ai pour alliée une peuplade qui habite une immense forêt de l'autre côté de la montagne. J'ai fait préparer de riches présents pour le chef et sa famille, et je serais bien aise d'avoir ton opinion sur ces gens-là.

— D'où vient cette peuplade ?

— Ah ! voilà ce que tout l'Institut ne saurait nous apprendre. Il y avait dans ce pays, et de temps immémorial, une population de gorilles. Un jour, un certain nombre de colons firent invasion au milieu d'eux.

Les colons m'ont semblé appartenir à la race des orangs-outangs de Bornéo. D'où viennent-ils, en réalité ? Ont-ils traversé les mers ? Sont-ils arrivés des plateaux inexplorés du centre de l'Afrique ? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est qu'après avoir réduit les gorilles à l'esclavage, ils ont bâti des villages retranchés et établi chez eux une véritable administration.

Quand ils manquent de femelles, ils viennent enlever des négresses chez leurs voisins, et se conduisent si bien avec ces dames, qu'une fois établie là-bas aucune ne veut rentrer dans sa famille. Grâce à ce mélange, les orangs ont enrichi leur langue d'un certain nombre de mots. Au lieu de ces sons

gutturaux exprimant la colère, la pitié, l'admiration chez les orangs-outangs de race pure, les descendants modulent de véritables phrases. Ils causent, ils ont un vocabulaire et, à de certaines simagrées, je crois m'être aperçu que, comme toi et moi, ils ont maintenant un Dieu !

— C'est peut-être le commencement d'un grand peuple, dis-je.

— Cela ne m'étonnerait pas, répondit Giors-Ello.

Nous nous mîmes en route à quatre heures du soir, remontant le cours de la rivière Fétiche. Giors-Ello m'admit près de lui sur son éléphant. Ses esclaves suivaient, chargés de présents, et ses gardes, armés de fusils à pierre, fermaient le cortège.

Cinquante hommes nous précédaient, la hache à la main, pour nous ouvrir un passage chaque fois que besoin en serait.

Nous arrivâmes à huit heures du matin sur la frontière du pays des orangs. Giors-Ello avait envoyé un exprès ; on nous attendait. Cinquante personnages de haute taille, à face humaine, et couverts de poils, se tenaient sur deux rangées. Ils s'appuyaient sur des bâtons noueux, qu'ils élevaient en l'air en nous apercevant. C'est leur manière de porter arme.

Deux officiers, qui commandaient la troupe, n'avaient presque pas de poils sur le corps.

— C'est la nouvelle race, me dit Giors-Ello, la race croisée.

Et il ajouta en riant : — Ici aussi, dans quelques années, on se vantera de descendre des croisés !...

Les orangs, sur un ordre exprimé en deux syllabes, firent volte-face et marchèrent devant nous. Après avoir suivi une route tracée dans la forêt, nous débouchâmes dans une vallée. Des huttes de branchages étaient construites tout autour et formaient un cercle, au milieu duquel se trouvait une hutte plus grande et plus ornée que les autres. Le chef en sortit, et serra la main de Giors-Ello. Tous deux échangèrent quelques paroles.

— Le chef, mon allié, nous accorde une heure pour visiter son camp, qui est en même temps sa capitale. Il nous interdit l'entrée des villages avoisinants, où se trouvent sans doute des ménages de gorilles et de négresses, qu'il veut soustraire à nos regards.

J'étais frappé de l'ordre et de la discipline qui régnaient autour de moi. Devant les huttes, quelques femelles étaient gravement assises, donnant le sein à leur nourrisson, ou jouant avec des petits déjà solides sur leurs jambes.

Le chef fit signe à Giors-Ello de le suivre, et lui

adressa quelques paroles, que mon ancien camarade parut comprendre.

— Il veut nous conduire, me dit-il, au Jardin d'Acclimatation.

— Qu'y verrons-nous ?

— Il y a un homme blanc qui a donné les meilleurs résultats : deux enfants en trois ans.

— Allons voir cela.

*
* *

Dans une sorte d'amphithéâtre fermé par une palissade, nous aperçûmes un dais de feuillage soutenu par quatre poteaux. Sous ce dais, un individu, les jambes nues, le haut du corps couvert d'un vieil habit noir qui n'était plus qu'une loque, se leva en nous voyant approcher.

— Ah ! monsieur ! s'écria-t-il, tâchez de me tirer d'ici ! Prévenez la police !

— Qui êtes-vous ? m'écriai-je.

— Je suis M^e Gobichard de la Trentenay, jadis notaire à Paris, boulevard Haussmann.

— Et comment diable vous trouvez-vous ici ?

— Je m'y trouve très mal.

— Mais par quelle aventure ?

— J'allais recueillir un héritage au Cap. Cinq ou six millions. Un naufrage a jeté notre navire sur la

côte de Guinée. Que sont devenus mes compatriotes ? je l'ignore. Moi, j'ai été échangé dix fois, d'abord contre quatre dents d'éléphant, puis contre six peaux de tigre, et enfin contre une bouteille de cognac ! Je paierai une riche rançon... tâchez de me délivrer.

— Je ferai tout au monde pour cela, répondis-je pour lui donner au moins quelque espérance.

Un grand nombre d'orangs s'étaient approchés, et s'amusaient à piquer le notaire avec de petites baguettes. A chaque grimace du prisonnier, les grands singes se tordaient de rire et les enfants poussaient des cris de joie.

Le chef nous entraîna, pendant que l'infortuné tabellion se rejetait sur un lit de feuillage en se drapant dans les basques de son habit.

Je demandai à Giors-Ello :

— Ne peux-tu rien pour ce pauvre diable ?

— Absolument rien. Les orangs ne le céderaient à aucun prix. Quant à un coup de main pour l'enlever, il n'y faut pas songer. Le chef dispose d'une armée de deux mille orangs et de quatre mille gorilles, sans compter l'appoint que lui fourniraient les tribus noires qu'il a subjuguées. Si j'avais de l'artillerie, j'en viendrais certainement à bout ; mais où veux-tu que j'en prenne ? Je te dirais bien de voir, à ton retour à Paris, si par hasard Bischoffsheim ne

serait pas d'humeur à tenter un *emprunt du Mfêta*... Avec une émission de vingt millions, on ferait beaucoup de choses dans cette région... Mais à quoi bon ? Ces oranges sont chez eux, après tout, et leur gouvernement vaut bien le vôtre. Mes nègres n'ont pas davantage envie de changer de sort. Laissons les choses comme elles sont et le notaire dans sa cage.

— Où allons-nous, maintenant ?

— A l'École de médecine, que tu vois devant toi. Des cris perçants se faisaient entendre.

— Qu'est donc cela ? fis-je, le cœur serré.

— Une expérience.

En effet, un homme était couché sur une table, un blanc, un Européen, et deux ou trois oranges lui faisaient de petites coupures dans le corps.

— Comment ! m'écriai-je, on fait de la vivisection ?

— C'est le progrès, mon ami, dit Giors-Ello. L'homme que tu vois était le domestique du notaire, et voilà plusieurs mois qu'on lui travaille la peau. Les docteurs oranges en enlèvent de petites lanières pour étudier les tissus sous-cutanés, et pour savoir comment il se fait qu'eux-mêmes soient velus quand cet homme ne l'est pas.

— Mais c'est horrible !

— Pas plus horrible ici qu'à Paris. Si tu veux

m'expédier une douzaine de vos vivisecteurs, je les livrerai à leurs confrères de ce pays-ci, et, après avoir étudié la douleur comme opérateurs, ils pourront s'en rendre compte comme sujets. C'est à ce prix seulement qu'ils arriveront à une connaissance approfondie de la question.

*
* *

Je n'avais que huit jours à passer avec Giors-Ello, et, craignant de manquer l'heure de l'imprimerie, je dus me séparer de mon camarade beaucoup plus tôt que je n'aurais voulu. Peut-être écrirai-je un jour la relation complète de mon voyage au centre de l'Afrique. L'espace qui m'est assigné dans ces colonnes ne me permet pas de m'étendre davantage aujourd'hui.

L'impression qui m'est restée de cette expédition hâtive, c'est que les hommes sont aussi féroces sous tous les climats, et qu'il n'y a que la façon qui varie.

Chacun croit que ses superstitions valent mieux que celles des autres. Chacun rit du culte de son voisin et accuse son ignorance.

Les orangs sont peut-être les meilleurs des hommes, puisqu'ils ne se nourrissent que de fruits et de légumes, et en sont encore à égorger un

agneau, à briser la patte d'un lièvre ou l'aile d'un perdreau. Quant aux nègres, s'ils se mangent quelquefois entre eux, c'est qu'ils ignorent les ressources de la diffamation et de la calomnie, qui sont une autre façon qu'ont les hommes de se manger entre eux dans les pays civilisés.

CONFESSION D'UN ENFANT DU SIÈCLE

Il y a, depuis quelque temps, une tendance à l'élégie dans les productions des physiologistes récemment engagés dans la presse. Ces messieurs plantent volontiers des saules dans leurs chroniques. Les confidences de quelques-uns d'entre nous à des heures d'ennui, sont pour quelque chose dans ces psaumes.

Il est bon de rétablir la vérité, afin que le public ne s'apitoie qu'à bon escient.

« Nul n'est content de son sort ; chacun envie le lot de son voisin, c'est la folie humaine. » Parmi les dolents des enfers de Paris, les chroniqueurs sont peut-être ceux qui ont le plus abusé du soupir.

— Quel métier ! toujours sur la brèche ! se battre

sans cesse les flancs pour trouver du nouveau ! être à la discrétion de ce Gargantua qu'on appelle le public ! voir sa vie scandée par l'horloge impitoyable de l'imprimerie ! Jamais de repos ! jamais de trêve ! Chrétien errant, il faut marcher, marcher toujours !

Et les naïfs de s'apitoyer, tandis que les impuissants déclarent les raisins trop verts.

La plainte du chroniqueur n'a jamais été qu'une coquetterie ; il faisait le malade pour qu'on le plaignît, l'accablé pour qu'on lui passât la main dans les cheveux, le désespéré pour qu'on lui fit la risette.

Je vous abhorre, ô dieux ! Hélas ! si jeune encore,
Je puis déjà ce que je veux ;
Accablé de vos dons, ô dieux, je vous abhorre.
Que vous ai-je donc fait pour combler tous mes vœux ?

Je dors au bruit des eaux, au son lointain des lyres,
Sur un lit aux pieds de vermeil ;
Et sur mon front brûlant appelant les zéphyres,
Dix vierges de l'Indus veillent sur mon sommeil.

Je vois les grands me craindre et César me sourire ;
Je protège les suppliants ;
J'ai des pavés de marbre et des bains de porphyre ;
Mon char est salué d'un peuple de clients.

Les femmes de l'Europe et celles de l'Asie
Touchent peu mon cœur déjà mort ;
Dans une coupe d'or l'ennui me rassasie,
Et le pauvre qui pleure est jaloux de mon sort.

D'implacables faveurs me poursuivant sans cesse,
Vous m'avez flétri dans ma fleur.
Dieux ! donnez l'espérance à ma froide jeunesse ;
Je vous rends tous ces biens pour un peu de bonheur.

Ne semble-t-il pas que Victor Hugo, dans ces plaintes de l'*Homme heureux*, ait eu le chroniqueur en vue ? Sauf les vierges de l'Indus, qui peuvent être remplacées avec avantage par quelques demoiselles de théâtre, le tableau est exact, tant pour les chroniqueurs que pour Celsus.

Il est certain que les jours de soleil et de ciel bleu, j'aimerais mieux aller faire un tour au bois que de rester dans mon cabinet. Il est non moins certain que, pendant les chaleurs de juillet, je préférerais de beaucoup une soirée au bord de la mer, dans le jardin d'un chalet ou même d'un casino, à l'audition consciencieusement transpirée d'un *Polyeucte* ou d'une *Françoise de Rimini*. Mais qu'y faire ? Tous les gens qui ne sont pas nés avec cent mille francs de rente en sont là.

Vaudrait-il mieux être préfet ? Il n'est pas un de nous qui ne touche des appointements supérieurs à ceux de ces estimables fonctionnaires.

Quoi alors ? Ministre plénipotentiaire ? consul général ? C'est l'exil, et parfois la misère en uniforme. Évêque, employé des postes, chef de gare ?

Et qui de nous consentirait à l'échange ?

Le magistrat, le juge sont rivés à leurs sièges, forcés d'écouter des plaidoiries interminables, de subir l'éloquence d'un avocat fastidieux et qui quelquefois est bègue !

Le banquier aligne péniblement des colonnes de chiffres, supputant avec angoisse la qualité des endosseurs. Le notaire est à son étude. Le commerçant n'a que les dimanches et fêtes. Parlerai-je des employés des postes, des télégraphes, des chemins de fer, des malheureux, des résignés dont la vie est un long sacrifice ?

Il y a des gens qui osent se plaindre de l'impolitesse des employés. Accusation absurde et injuste, s'il en fut jamais. Chaque fois que j'ai affaire à un employé nerveux, impatient, grossier, je me dis tout bas : Cet homme est un ange. Si mécontent qu'il soit de sa position et des obligations qu'il a acceptées, il va faire ce que je lui demande. A sa place, je serais dix fois plus grossier que lui.

Et je redouble de mansuétude, je me fais câlin pour adoucir son sort.

Qui donc est libre ? qui donc peut partir quand il veut ? être aujourd'hui à Paris, jeudi à Naples ? s'établir, suivant la saison, en Suisse, à Trouville, à Luchon, à Nice ? Quelques Américains enrichis par le pétrole, quelques lords et quelques juifs. C'est tout.

Encore le chroniqueur peut-il se déplacer au besoin et tâter un peu de tous les paysages, à la condition de ne pas s'y arrêter. Le reste du temps, il a, plus que tout autre, Paris dans la main. Ce que le public paie très cher, un fauteuil pour les premières, des entrées à toutes les fêtes, à toutes les expositions, il l'a gratis et à satiété. Cet avantage de pouvoir être agréable d'un mot à un artiste ou à une femme du monde, de pouvoir aider une entreprise, une bonne œuvre, lui donne une supériorité incontestable sur le visiteur banal, sur le passant quelconque.

Et quand il a eu, pendant quinze ans, la vie d'un millionnaire et, de plus que le millionnaire, les bénéfices de la notoriété et vingt mille francs par an de spectacles et de plaisirs gratuits, il est nommé chevalier de la Légion d'honneur, bibliothécaire ou sénateur, à moins qu'il ne préfère vivre de ses rentes.

Ceux qui se plaignent sont des ingrats ou des gens de mauvaise foi.

Le seul regret sérieux de l'homme qui, se sentant quelque chose dans le ventre, s'est dépensé en petite monnaie, c'est quelquefois de n'avoir pas trouvé le temps de bâtir son œuvre, son monument. Les exigences du journalisme sont telles que les jours succèdent aux jours sans que l'on ait le temps

de s'en apercevoir. On dit toujours « à lundi ! » Le lundi vient, et un coup de sonnette, une invitation, une obligation quelconque vous prennent au collet. On va ainsi, de remise en remise, comme ces procès qui ne se jugent jamais. Puis, le jour vient de la dernière publicité, celle des *Décès et inhumations*. C'est alors qu'on se demande si l'on n'eût pas mieux rempli sa vie dans une autre besogne. Doute superflu, regret sans motif. Le pommier eût-il mieux fait de produire des cerises ?

Sans doute, le métier de romancier offre plus de calme et plus de séductions que celui de journaliste.

Tout homme qui voit son nom sur le dos d'un livre est bien près de prendre cette brochure pour une dalle du Panthéon. Mais quoi ! cette illusion ne vaut pas mieux qu'une autre.

Il y a eu à toutes les époques des gens qui s'imaginaient travailler pour la postérité. Ce ne sont pas ceux-là qui sont restés. Scudéry serait fort étonné, s'il revenait faire un tour dans Paris, de ne trouver aucun de ses ouvrages dans la vitrine des libraires. Quand la France entière attendait le *Solitaire* et le *Brasseur-roi*, du vicomte d'Arlincourt, ce romancier se croyait immortel. Les d'Arlincourt et les Scudéry pullulent autour de nous ; il en sera d'eux comme de leurs devanciers.

Que nous est-il resté, comme roman, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours ? *Daphnis et Chloé*, l'*Amour et Psyché*, *Manon Lescaut*, *Paul et Virginie*, c'est tout. Je n'ai pas à parler des Contes de Voltaire, qui appartiennent à la satire et non au roman,

Un jeune écrivain — de ceux qui travaillent et qui ont de la valeur — m'avouait hier que sa génération n'a pas lu George Sand !

Et de fait, on ne peut pas tout lire. Les sujets passent de mode, le style qu'on trouvait majestueux devient ridicule. Puis, on va difficilement à la postérité avec un gros bagage. L'abbé Prévost a fait cent volumes ; on a gardé de lui une plaquette. Et c'est un heureux homme.

Tous les romans seront dès longtemps en poussière, les noms de leurs auteurs plus oubliés que des serments de députés, que l'on citera encore un vers de La Fontaine et un mot de Rivarol !

LES EXCENTRIQUES

CLAUDEL, RÉNOVATEUR SOCIAL

Un particulier nommé Claudel, prenant la qualité de professeur, est poursuivi en ce moment par les tribunaux belges pour offenses envers l'empereur d'Allemagne, auquel il a adressé une lettre familière.

Après l'attentat de Hœdel, le bon Claudel avait saisi sa plume et prouvé par a plus b que l'habitude de la guerre enlevait toute gravité à l'action de tuer son semblable, et que les rois ne récoltaient que ce qu'ils avaient semé.

Claudel, ne recevant pas de réponse, s'étonnait sans doute de la négligence du *puissant voisin*. Aussi, quand le docteur Nobiling parut à son tour

sur le théâtre des Tilleuls, l'infatigable Claudel adressa une nouvelle correspondance à Berlin, mais, cette fois, au ministre de la justice.

Le lecteur comprendra que je ne puis reproduire ces lettres. Les lettres ne sont pas comme les caissiers qui, poursuivis en France, se réfugient en Belgique, et, poursuivis en Belgique, se réfugient en France.

Mais, par une curiosité bien explicable, je me suis procuré une brochure de Claudel. Ce manifeste est intitulé :

LE SORT RÉSERVÉ
AUX
EMPEREURS ET ROIS
Par un socialiste

Cet ouvrage ne coûte que quarante centimes, et il est plus amusant que le *Journal d'une Femme*, qui coûte trois francs cinquante.

*
* *

Le *Sort réservé aux empereurs et rois* rappelle par le mérite littéraire et la naïveté des détails le célèbre travail qu'on vend deux fois par an sur les boulevards sous ce titre alléchant : *l'Art de traiter les femmes comme elles le méritent*.

Claudiel n'est pas méchant ; il a horreur du sang et ne demande la tête de personne.

Voici donc le sort qu'il *réserve* aux empereurs et rois, aux impératrices et aux reines.

Commençons par les mâles.

« Sans toucher à un seul de leurs cheveux, dit Claudiel, nous les mettrons dans l'impossibilité d'assouvir sur la société leurs appétits sanguinaires.

« Mais le rôle de la société nouvelle ne se bornerait pas à réduire ces individus à l'impuissance, la société aurait encore le devoir de les guérir... »

* *

C'est d'un bon cœur, n'est-ce pas ?

Et voici les moyens qu'indique Claudiel :

« On les remettrait (les rois et les empereurs) entre les mains de professeurs et de médecins qui devraient travailler de concert à rétablir l'équilibre moral, intellectuel et matériel chez ces malheureux pervertis par l'atmosphère où ils ont grandi. Un régime bien combiné, des *douches* savamment administrées, finiraient par apporter des impressions nouvelles au cerveau (à moins d'un ramollissement total), et leur intelligence, sollicitée par les habiles exercices des professeurs, entreverrait peu à peu un monde nouveau d'idées...

« Pour hâter la guérison de ces infortunés, on les mettrait en face des réalités de la vie qu'ils *n'ont jamais connues*. On les conduirait à la *campagne*, dans les champs, au milieu de cette brave et pacifique population qu'ils ont pressurée, et, une pioche, une pelle et un râteau à la main, on leur ferait faire quatre ou cinq heures seulement de travail manuel et *toujours en rapport avec leurs forces*... »

(Caudel a décidément un excellent cœur !)

Il ajoute :

« On les conduirait à l'atelier dans les villes, au milieu de cette brave, laborieuse et pacifique population d'artisans qu'ils ont tracassée... et, un marteau, une lime, un rabot à la main, on leur ferait exécuter de petits travaux *en rapport avec leurs forces*, et quatre à cinq heures seulement. »

(Il est impossible d'être plus paternel, n'est-ce pas ?)

*
* *

Passons maintenant au beau sexe.

« La sollicitude de la société, continue Caudel, s'étendrait aussi aux femelles... »

(Le mot s'éloigne évidemment de l'étiquette des cours, mais il figure dans tous les dictionnaires.)

« On apprendrait à ces malheureuses à aimer la simplicité, à s'habiller *avec décence*, à se plaire dans

le travail. Pendant longtemps elles passeraient une partie de la journée *auprès de quelque laborieuse mère de famille*, afin de faire naître en elles, par l'exemple d'une vie active, honnête, économe, une horreur invincible pour la fainéantise, l'indécence, la prodigalité dans lesquelles elles avaient vécu auparavant. Puis on les conduirait d'*atelier en atelier...* »

(Comme elles s'amuseraient ! Il me semble les voir se déboîter la mâchoire.)

« Elles ne seraient pas condamnées à une tâche de douze heures ; elles seraient traitées avec une humanité dont on ne voit pas d'exemple aujourd'hui... »

Ces extraits suffisent à faire apprécier Claudel. Il veut prendre les gens par la douceur. J'espère que les magistrats belges seront doux à ce rêveur.

Le *Sort réservé aux empereurs et rois* peut manquer de gaieté ; mais, en somme Claudel se montre peu sanguinaire, et il n'a eu qu'un tort, celui de mettre ses lettres à la poste !

VALENTIN ROMUALD

Astronome et candidat à la présidence.

Claudel nous vient de Bruxelles, Romuald nous arrive de Tarbes.

Voici sa profession de foi :

« ROMUALD, Valentin, candidat du bien-être et des intérêts généraux.

« Né et enregistré au registre des Enfants trouvés, sous le n° 2,910, de l'hôpital de Tarbes (Hautes-Pyrénées), profession d'astronomie, décoré de la médaille militaire et de celles de Crimée et d'Italie. »

(Avant d'aller plus loin, il est bon d'expliquer ce que Valentin Romuald entend par *astronome*. Romuald est possesseur d'un télescope, et, chaque soir, il fait voir la lune pour deux sous.)

« Citoyens, s'écrie l'*astronome* Romuald, je suis sollicité de tous les côtés à me présenter, en 1885, comme candidat en qualité de président de la République.

« En ma qualité de bon patriote, j'accepte votre proposition, et je m'empresse de *faire appel au peuple*. »

(En voilà donc un qui a un programme sérieux !)

« Comme *vous ne me connaissez pas*, il est bon de vous dire ce que je suis : Je n'ai aucun avoir ; quant à mon instruction, elle est simplement primaire. Vous me jugerez d'après mes idées.

« Mes moyens financiers ne me permettent pas de vous donner un bulletin. Les bons patriotes qui voudront voter pour moi sont priés d'écrire leur bulletin de vote eux-mêmes... »

Ici, Romuald, qui prévoit tout, fait appel aux

hommes qui ont l'habitude de parler en public :

« JE PRIE LES ORATEURS de discuter avec énergie mon programme ! »

(On vous enverra des orateurs de Paris, Romuald, soyez tranquille.)

« Je vous fais observer que je ne solliciterai ni l'appui ni le soutien d'aucun comité. En voici le motif : Vous savez tous aussi bien que moi que, si j'étais soutenu par un parti, je serais dans l'obligation de soutenir ses intérêts avant de soutenir ceux du peuple, et je serais obligé de retourner mon paletot, comme beaucoup d'autres ont fait. »

(Quel coup de patte pour Target ! Romuald est impitoyable.)

* * *

L'astronome-candidat expose ensuite un système pour « s'enrichir les uns par les autres *en travaillant à son aise* ».

C'est gentil, cela. Le système de Romuald consiste à *faire un emprunt*...

(Système déjà pratiqué, si je ne me trompe ?)

Puis, par un jeu d'assistance publique et de billets d'emprunt portant intérêt, tout le monde vit dans l'abondance.

Avec les coupons-billets de Romuald, on achète des maisons de campagne, tout en continuant à toucher les intérêts de sa rente.

(C'est ce que je n'ai jamais pu comprendre.)

Enfin, d'ici à 1885, nous avons le temps de réfléchir.

Le programme de Romuald a du bon, et, sauf les points incompréhensibles, il est plein de clarté.

J'ai été bien aise d'apprendre que, si on l'eût écouté en 1870, Romuald aurait sauvé la France. « Je demandai, dit-il, à faire une sortie du côté de Saint-Denis à trois heures du matin, *pour surprendre l'ennemi*.

« Repousser l'armée prussienne jusqu'à Orléans et la détruire, tel était mon plan. »

(Il était bon.)

« Pas un seul Prussien ne serait sorti du sol français ! »

Telle est la conclusion de Romuald.

C'est une faute grave qu'a commise Gambetta de ne pas écouter l'astronome de Tarbes.

Dire qu'il s'en est fallu de si peu que la France fût sauvée...

Et, maintenant, Romuald a-t-il des chances sérieuses d'être nommé Président de la République ?

Je n'hésite pas à déclarer que oui.

Et, s'il n'était pas nommé, on pourrait lui donner un commandement militaire, tandis que le duc d'Aumale irait à Tarbes faire voir aux passants les étoiles... de onze heures à midi.

TARTARIN DE PARIS

Le duel est devenu une véritable épidémie, comme la variole et le choléra ; il faut avouer cependant qu'il fait peu de victimes et ne doit inspirer aucune crainte au point de vue de la dépopulation du pays.

Beaucoup de gens considèrent, au contraire, le duel comme un apéritif.

Il ne se passe pas de jour sans que trois ou quatre rencontres aient lieu simultanément à Saint-Germain, au Vésinet, à Montmorency — ou ailleurs. Chacun a son petit terrain de prédilection.

L'un des adversaires est blessé à la main, — et c'est fini. Les témoins rédigent sérieusement un procès-verbal dans lequel il est déclaré que, « la

blesse rendant les chances inégales, ils ont dû mettre fin au combat ».

Celui qui a trouvé cette formule est un malin, mais il me semble qu'on abuse de l'invention. Quand donc deux adversaires sont-ils allés sur le terrain avec des chances égales ? L'un est presque toujours plus fort que l'autre, soit comme tireur, soit comme personne physique. L'un est petit, l'autre est grand ; celui-ci est nerveux, celui-là est sanguin ; le premier a vingt-cinq ans, le second quarante-neuf ; l'un se porte comme un chêne, l'autre a des palpitations. Où est l'égalité des chances ?

*
* *

Le duel a été pendant quelque temps une réclame nécessaire pour tout journal qui cherchait une clientèle. Le duel est une manière de *faire son trou*.

Les fondateurs du *Sacripant*, journal satirique, ou du *Machiavel*, feuille politique, faisaient entrer le duel dans les frais généraux. Un landau, 50 francs ; une paire d'épées, 80 francs ; déjeuner des témoins, 25 francs. Total : 155 francs.

Ouvrez le livre de caisse, et vous verrez au *Doit et Avoir* :

Affiches.	2,000 fr.
Annonces de la 4 ^e page.	4,000
Prospectus à la main.	500
Numéros d'essai aux cercles de province, cafés, châteaux, etc.	6,000
Duel	155

Les journaux achalandés ont coupé court à cette exploitation de leur publicité en insérant dans leurs échos, au lieu du procès-verbal qu'on leur adressait, des notes mystérieuses dans le genre de celle-ci :

« Une rencontre à l'épée a eu lieu hier, dans les environs de Paris, entre un rédacteur d'un *journal du matin* et le gérant d'un *journal du soir*. Le combat a duré deux heures trois quarts. A la trente-septième reprise, le rédacteur du journal du matin a été blessé à l'index. Cette blessure rendant les chances du combat inégales, comme l'a certifié un médecin qui accompagnait les combattants, les témoins ont déclaré l'honneur satisfait. »

L'honneur de qui ? On n'a jamais pu le savoir.

Pas un nom. Il n'y a de réclame ni pour le journal, ni pour les rédacteurs, ni pour les médecins, ni pour les témoins.

Que voulez-vous ? Tout s'use.

*
* *

Il n'en est pas moins vrai que la fréquence des duels a poussé dans les salles d'escrime une grande partie de la population. Bien qu'une blessure à la main ne soit pas fort inquiétante, il est toujours plus agréable de l'offrir que de la recevoir. De là une émulation dont profitent les maîtres d'armes.

Un journal s'est fondé, *l'Escrime*, qui répond au nouveau besoin de la société actuelle. Il aura bientôt des concurrents, soyez-en sûrs. *Le Sport* a été seul pendant plusieurs années, et le turf a aujourd'hui ses huit ou dix journaux.

Entre parenthèses, le gérant de *l'Escrime*, organe des salles d'armes, s'appelle *Hastron*. J'aurais préféré *Plastron*. C'est plus franc.

*
* *

S'il y a des friands de la lame, il y a aussi des *inquiets* de la lame. Bon nombre de gens vont tous les jours à la leçon, s'épuisent en *une deux*, en « contre de tierce » et en « contre de quarte », en « coupez-dégagez » et en « froissez, tirez droit ». Mais le feu sacré n'y est pas. Le seul triomphe qu'ils puissent remporter est le coup fourré. Ils sentent à un serrement de cœur qui les opprime que le terrain n'est pas leur affaire.

Ils se font terribles pour éviter les rencontres.

« Je suis trop fort pour me battre, » dit dernièrement un de ces amateurs que saignerait un écolier de six semaines.

Ces messieurs soignent leur gloire. Ils se lient avec quelques petits reporters qui tiennent le public au courant de leurs prouesses.

« Brillant assaut, disent les échos de Paris, entre M. de Lairbête et... Vigeant! » — Vous comprenez, un homme qui tire avec Vigeant — même sans le toucher — n'est pas le premier venu. Éviter les affaires en inspirant une franche terreur, c'est le seul et unique but de ces faux d'Artagnan.

Ils font leurs preuves avec un masque et deux plastrons. Cela suffit à leur réputation. Que si quelqu'un leur propose de démoucheter les fleurets, cela ne leur convient plus du tout.

*
* *

Qui est-ce qui n'a pas lu les *Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon*, l'intrépide, le grand, l'incomparable Tartarin? « En France, dit Alphonse Daudet dans l'épigraphe de son livre, tout le monde est un peu de Tarascon. »

Cela est si vrai que nous connaissons tous *Tartarin de Paris*.

Tartarin de Paris fait des armes matin et soir.

Chaque fois qu'on le rencontre, il s'essuie le front. Il vient de tirer avec un des plus célèbres amateurs et lui a flanqué une pile. Sa conversation est cousue de termes techniques qui épatent l'auditeur naïf.

Si vous entrez chez Tartarin de Paris, une panoplie vous fait face dans l'antichambre.

Le cabinet contient une collection d'épées de tous les temps. Quelques sabres rompent la monotonie de l'ensemble.

Sur le bureau, le *Code du duel*, par le marquis de Châteauvillard ; les *Duellistes*, par Théodore de Grave ; le *Nouveau Code du duel*, par le comte du Verger de Saint-Thomas ; *Histoire anecdotique du duel*, par Émile Colombey.

Dans le salon, des gravures représentant les divers âges de l'escrime.

L'école napolitaine et l'école française y développent toutes les postures possibles et imaginables. Garde de l'épée et manteau, de l'épée et lanterne, rien n'y manque. Tartarin de Paris vous explique les coups avec une remarquable netteté.

A côté de son cabinet se trouve sa salle d'armes. Elle n'a que quatre pieds carrés, mais elle lui suffit — parce qu'il ne rompt jamais. Six paires de fleurets et six paires d'épées, des masques, des plâtres et des gants sont appendus de tous côtés. Il y en a deux rangées.

Dans un coin, une centaine de lames brisées sont entassées comme des cosses de pois.

— C'est de la semaine dernière, dit négligemment Tartarin de Paris.

*
* *

Deux fois par semaine, Tartarin, rentrant un peu tard pour dîner, dit à sa femme et à sa bonne :

— Je viens d'allonger un coup d'épée à un tel...

— Mon Dieu ! mon ami, s'écrie madame, cela ne finira donc jamais ?

— Que veux-tu ? ma chère amie, répond Tartarin en caressant sa moustache, je ne puis supporter qu'on me regarde de travers...

La bonne reste muette d'admiration.

Et M^{me} Tartarin raconte volontiers à ses invités que son mari a eu quarante-sept duels. Il n'a été blessé qu'une fois, et c'est lui-même qui s'est piqué le genou en causant avec un des témoins.

*
* *

Comme Tartarin de Tarascon, Tartarin de Paris a fini par croire ce qu'il disait.

Nommez devant lui n'importe quel tireur, il vous

racontera comment et en quelle année il lui a fait un trou dans les côtes.

L'un de ceux avec qui il prétend s'être battu disait dernièrement à l'un de ses amis : « Dites donc à M. Tartarin de Paris que, puisque nous avons croisé le fer et *qu'il m'a blessé deux fois*, je voudrais au moins le *connaître de vue*. »

Je n'étonnerai personne en disant qu'un homme qui a eu tant d'affaires n'a plus besoin de se battre. Aussi arrange-t-il prudemment et en silence tous les différends que lui attirent ses hâbleries.

— Un galant homme, dit-il en relevant la tête, doit toujours reconnaître ses torts.

Et il les reconnaît.

Il les reconnaît même si souvent que quelques esprits défiants en ont été surpris.

— Il dit toujours qu'il a fait ses preuves, a murmuré quelqu'un, mais il lui reste à *prouver ses preuves* !

Il eût fallu voir ce pauvre Tartarin de Paris un jour qu'un mauvais coucheur voulait absolument le forcer à se battre.

— Il marche à la mort ! grommelait Tartarin en pâlisant. Il ne me connaît donc pas ? Dites-lui bien qu'il est un homme perdu...

Mais l'autre ne voulait pas en démordre ; si bien que Tartarin prit le parti de voyager pour affaires de famille.

Les mauvaises langues affirment que, frappé de l'abus du duel, il ouvrira, dès son retour à Paris, une salle d'excuses où les gens tranquilles pourront aller prendre une leçon tous les matins.

LES DESCENDANTS DE FARIA

On n'a pas oublié la belle scène de *Monte-Cristo*, dans laquelle Edmond Dantès reçoit les confidences de l'abbé Faria.

Le prêtre mourant fait miroiter aux yeux de son compagnon de captivité les trésors que renferme le petit îlot de la Méditerranée. Dans ce cul de basse-fosse, deux hommes, séparés du reste des humains, remuent des millions à la pelle et des diamants à la brouette, entre un morceau de pain noir et une cruche d'eau croupie.

Le monde est aujourd'hui plein d'abbés Faria. Inventeurs à la veille de percer, poètes de grandes affaires, financiers par vocation, qui n'attendent que les premiers cent mille francs pour drainer tout

l'orde l'Europe, nous ne côtoyons que des rêveurs de trésors.

Le premier abbé Faria que j'ai connu lors de mon arrivée à Paris s'appelait André de Goy.

Après avoir dissipé une jolie fortune, ce gentilhomme faisait de la littérature, surtout des traductions anglaises, et il en vivait tant bien que mal.

Dans la conversation, André de Goy eût rendu des points à l'ecclésiastique du château d'If. Il ne parlait que par millions. Il n'eût jamais osé s'aventurer dans un omnibus sans s'être assuré qu'il avait au moins vingt-cinq louis dans son porte-monnaie.

Que savait-on ? Le prix des places pouvait avoir été augmenté !

André de Goy vous disait simplement :

— Je viens de terminer un roman qui aura, je crois, un grand retentissement.

— Quand paraît-il ?

— Je ne sais trop. Souverain m'en offre cent mille francs, Dentu cent vingt mille ; mais je ne le lâcherai pas à moins de cent cinquante.

Et en effet il ne le lâchait pas, car le roman ne paraissait jamais.

Je rencontrai un soir ce Faria de la littérature.

— Je viens de dîner au café Anglais, me dit-il ; c'est un billet de cinq cents francs qu'il a fallu jeter sur la nappe.

— Comment ! cinq cents francs à toi seul ?

— Parfaitement.

— C'est trop fort... je vais entrer demander au maître d'hôtel le chiffre de ton addition.

— Mais... comme je te le dis... j'ai donné un billet de cinq cents francs, sur lequel on m'a bien rendu quelque chose, mais je ne sais pas au juste combien.

— Enfin, t'a-t-on rendu quatre cent quatre-vingts francs ?

— Oui... à peu près !

*
* *

Une autre fois, sur le perron de Tortoni :

— Pas de chance ! dit de Goy, les lèvres pincées. Je descends du cercle... Raymond Deslandes m'a gagné quarante mille francs.

— Tiens ! je l'ai rencontré tout à l'heure, il m'a dit *deux louis*.

De Goy, sans se déconcerter :

— Il est si blagueur !

*
* *

Une autre fois, passant avec Barrière sur le boulevard Montmartre, nous apercevons de Goy qui

tenait entre ses lèvres un billet de banque plié en quatre ou en huit.

Barrière lui tape sur l'épaule ; de Goy se retourne vivement et avale le billet.

— Que c'est bête, s'écrie-t-il, de surprendre les gens comme cela... Je viens d'avaler mille francs.

— Il est encore temps de les sauver ! fait Barrière.

Il empoigne de Goy, malgré sa résistance, et le pousse chez un pharmacien. Nous le tenons à deux. Le pharmacien lui fait avaler une potion, et de Goy restitue un billet de cent francs.

*
* * *

Les Farias pullulent sur le boulevard. Il n'est pas un de nous qui n'en connaisse deux ou trois.

Le plus séduisant de tous est, en ce moment, Latréaumont. Un beau nom dignement porté.

Il offre des millions à tout le monde ; tout le monde accepte — et, au dernier moment, Latréaumont explique froidement comment l'opération a raté. Il y a toujours un de ces hasards minuscules qui empêchent les grandes choses de se réaliser.

Un journal périclite. — Combien vous faudrait-il pour relever votre affaire ? demande Latréaumont.

— Il faudrait deux cent mille francs.

— Demain, à midi, vous en aurez quatre cent mille. Attendez-moi au café Napolitain.

Je n'ai pas besoin de dire qu'on attend toujours.

Latréaumont a offert un million à Chabrillat pour rendre à l'Ambigu toute sa splendeur, deux millions à Émile Goudeau pour faire du *Chat noir* un journal quotidien.

Les projets sont à l'étude — et y restent.

Dernièrement, Latréaumont prenait un apéritif en compagnie d'un de nos amis qui, après avoir traversé une période orageuse, s'est tiré à peu près d'affaire et gagne assez largement sa vie.

— Eh bien ! vous êtes heureux maintenant ? lui demande l'abbé Faria.

— A peu de chose près. Je suis encore talonné par le passé. Il est dur de prélever chaque mois sur ce que je gagne une certaine somme destinée à boucher de vieux trous.

— Combien devez-vous encore ?

— Une quarantaine de mille francs.

— Je m'en charge, dit résolument Latréaumont.

— Comment cela ?

— Je ne veux pas qu'un homme de votre valeur soit ennuyé pour une pareille bagatelle. Venez déjeuner demain avec moi chez Weber.

— A quelle heure ?

— Midi.

Le lendemain, — ô surprise ! — Latréaumont est au rendez-vous.

Le déjeuner est servi, on cause tout en jouant de la fourchette.

— J'ai songé à votre affaire, dit Latréaumont, et voici ce que j'ai trouvé : Vous connaissez beaucoup d'artistes ; allez les voir. Aucun d'eux ne vous refusera son concours... et vous monterez une représentation à votre bénéfice!

DEUX MÉDAILLONS

LA GOULE

La taille d'une déesse, les épaules carrées, les bras charnus et musclés à la fois, le buste solide sur les hanches, toute l'apparence de la force masculine.

Le front large et quelque peu bombé sous une chevelure blonde, de ce blond du Nord qui a des reflets d'aurore boréale ; les yeux gris d'acier, les lèvres minces et serrées.

Elle a aujourd'hui trente-huit ans.

Vous l'avez tous vue, applaudie, admirée, lorsqu'elle représentait sur l'une des plus grandes scènes de Paris les vierges ou les femmes poétiques et passionnées de Shakespeare, de Goethe, de



Victor Hugo. La salle entière était suspendue à ses lèvres.

La légende la disait pure. Toutes les femmes ont commencé par là. Les cœurs battaient quand elle entrait en scène, et son arrogante virginité favorisait la cristallisation.

Quand apprit-elle à se connaître ? Je l'ignore. C'est tout à coup qu'on connut ses instincts, sa passion farouche, habilement dissimulée.

On la recevait dans les familles. Et là où elle passait, celle des filles qui avait de seize à vingt ans devenait subitement rêveuse, mélancolique. Puis elle pâissait chaque jour davantage, s'étiolait, dépérissait à vue d'œil. Une toux sèche et saccadée faisait soubresauter sa frêle poitrine.

— La petite est souffrante, disait la Goule, je vais l'emmener faire un tour au Bois dans ma voiture...

Et elle l'emmenait ! — Deux ou trois en sont mortes.

Un soir, au sortir d'un bal, il y eut au bas de l'escalier une scène terrible entre la Goule et une autre femme qu'on a surnommée la *Sèche*.

La Goule s'était chargée de reconduire dans sa famille une jeune artiste d'une éclatante beauté et que sa mère, souffrante, n'avait pu accompagner ce soir-là.

La *Sèche* saisit la jeune fille par le bras.

— C'est moi qui vais te ramener, dit-elle.

La petite, toute tremblante, baissait les yeux.

La Goule foudroya sa rivale du regard.

— Venez ! dit-elle à la jeune fille d'un ton suppliant.

Et repoussant la Sèche d'un coup de poing dans la poitrine, elle fit entrer la jeune fille dans sa voiture.

La Sèche se cramponna à la portière.

— Au galop ! cria la Goule à son cocher.

Et la Sèche roula sur le pavé en criant : Je te jeterai du vitriol à la figure !

La Goule va beaucoup dans le monde, où elle est très appréciée. Beaucoup la regardent comme une très honnête femme, parce qu'on ne lui a jamais connu d'amant.

Il y a quelques années, elle s'est mariée pour détourner les soupçons. Une femme mariée entre partout.

*
* *

BLORINA, ARTISTE

Ces simples mots s'étaient sur une plaque de cuivre au premier et au deuxième étage d'une petite maison à deux fenêtres de façade, dans l'une des rues les plus étroites, les plus sombres et les plus sales de Paris.

La porte de la rue est à elle seule une enseigne. Un grillage en fer forgé permet aux passants de jeter un coup d'œil sur la cage d'un petit escalier en colimaçon — qui serait une échelle si, par hasard, il était droit. Été comme hiver, les murs peints à l'ocre de Combal, suintent une sérosité fétide.

Quand vous pénétrez dans l'appartement, composé à chaque étage d'une pièce assez vaste et de deux petites chambres, vous êtes saisi par un flot de lumière. Partout le gaz, les dorures et les glaces. Glaces devant les cheminées, glaces contre les murs tendus de rouge, glaces au plafond. Il y a des glaces rondes, ovales, carrées, de toutes dimensions. Les dorures sont criardes, brutales ; elles vous choquent et vous aveuglent.

A peine êtes-vous assis que Blorina paraît.

Elle a l'aspect d'un cuirassier du premier empire qui se serait habillé en femme.

En la voyant, on a envie de crier : Portez... armes !!!

— Monsieur veut voir sans doute ma collection de papillons ?

— Oui, madame.

Aussitôt les petits papillons font leur entrée pêle-mêle, comme les demoiselles du corps de ballet à la scène de la fête du village.

Les uns ont les ailes bleues, d'autres les ailes roses. Leurs pattes sont chaussées de satin de couleurs voyantes, frangées d'or ou d'argent.

Tous portent une petite cuirasse de soie indigo, rouge, noire, mordorée, gris-perle.

C'est comme la monnaie d'un arc-en-ciel.

La science est impitoyable, sans quoi l'on hésiterait à prendre un de ces jolis papillons et à lui enfoncer une épingle dans le corps.

La conservatrice de ce musée, la forte Blorina, devrait être heureuse ; le ciel a récompensé ses efforts ; la fortune lui sourit. Eh bien ! Blorina n'est pas satisfaite.

Chaque fois qu'il lui vient un visiteur décoré, l'œil de Blorina s'allume. Elle saisit la rosette de deux doigts caressants et s'écrie en poussant un soupir :

— *Vouela c'que j'voudrais avouare !*

Oui, le rêve de Blorina est d'être décorée.

Plusieurs de ses amis ont vainement tenté d'obtenir pour elle les palmes d'officier d'académie. M. Turquet a fait sa tête.

Mais un personnage important s'est adressé à l'ambassade de Perse, et l'on pense que, d'ici à peu de temps, Blorina recevra l'ordre du schah.

LE COMTE DE SAN-VITALE

I

Dans la nuit du 8 février 1850, un petit paysan de Laleu, qui tendait des collets dans les fossés du clos de l'Ormière, fut témoin d'une scène épouvantable. Une fenêtre du château de M^{me} de Montévrain s'ouvrit tout à coup; un homme s'élança, mais, avant de se laisser tomber, il resta quelques instants suspendu par une main, comme pour calculer la distance qui le séparait du sol. Cette hésitation lui fut fatale, car un autre personnage apparut à la fenêtre; il était armé d'un couteau de chasse, et, d'un coup violent frappé sur l'appui du balcon, il

trancha le poignet du fugitif qui tomba en poussant un cri étouffé.

Le petit paysan, glacé de terreur, s'était blotti derrière une haie de mûriers sauvages, qui borde le chemin de Vaugoin à Port-Neuf. De là, il vit une lumière paraître sur le perron de la maison habitée par M^{me} de Montévrain. Un jeune homme sortit, et, après avoir refermé doucement la porte, il se mit à explorer le terrain sous la fenêtre encore ouverte. Il portait une de ces lanternes de campagne, comme on en voit dans tous les celliers, et promenait la lumière autour de lui. Il se baissa, posa la lanterne par terre et ramassa une main encore chaude. Après quoi, il fit un trou sous l'herbe avec son couteau et y jeta la main sanglante. Le petit paysan le vit rapporter la terre et recouvrir de quelques pieds de gazon l'espace qu'il avait fouillé; après quoi, le personnage continua d'avancer, regardant soigneusement autour de lui; de temps en temps il se penchait, cherchant les traces de celui qui venait de lui échapper. Il traversa ainsi la première allée du petit bois qui borde le chemin de Laleu et se trouva bientôt près du petit paysan qui restait muet et immobile comme une souche.

— Que fais-tu là? demanda l'homme à la lanterne.

Le petit paysan se mit à trembler de tous ses membres.

— Monsieur, murmura-t-il, je tendais des collets.

— Ah! tu es un maraudeur, un braconnier?

— Oh! m'sieur, j'ai pris en tout ce mois-ci, trois lièvres et cinq perdreaux...

— Lève-toi et réponds à mes questions!

Le petit gars obéit et se tint debout, la casquette à la main, les yeux baissés.

— Comment t'appelles-tu?

— François Bibard.

— Que fait ton père?

Le petit paysan ouvrit de grands yeux étonnés.

— Oh! à cette heure-ci, il dort tout son saoul.

— Sans doute; mais quel est son métier?

— Il est vigneron, et ma mère fait des journées.

— Ils habitent Laleu?

— Oui, m'sieur, là-bas, tout près de l'église; ma mère, c'est la Bibarde, qui vient tous les mois faire la lessive chez M^{me} la comtesse de Montévrain.

— Est-ce que tu me connais?

Par une tournure de phrase familière aux gens de l'Aunis, François Bibard répondit par une autre question :

— C'est-y pas vous qui doit se marier à M^{lle} Clothilde de Montévrain?

— Tu ne te trompes pas, c'est moi.

— Alors vous êtes le baron de la Mire, le fils du

général qui est venu prendre sa retraite, il y a deux ans. Je l'aime bien, le général; un jour, il m'a trouvé dans sa vigne rouge et il m'a tiré les oreilles... pas trop fort.

M. de la Mire sembla satisfait des réponses de François.

— Maintenant, que nous nous connaissons, reprit-il, dis-moi franchement ce que tu as vu tout à l'heure.

Bibard répondit sans hésiter :

— J'ai vu un homme qui sortait par la fenêtre.

— Sais-tu quelle direction il a prise?

— Il m'a paru qu'il a sauté le fossé un peu avant le petit pont...

— Et après?

— M'est avis qu'il a dû traverser la grande route et qu'il s'est caché près de la ferme des Grands-Gardes, à moins qu'il n'ait poussé jusqu'au moulin.

— Eh bien! François, tu vas venir avec moi, et nous allons tâcher de le retrouver.

— Tout de même, monsieur le baron.

M. de la Mire se mit en marche d'un pas si rapide, que François Bibard était obligé de prendre de temps en temps le petit trot pour pouvoir le suivre.

Ils traversèrent la grande route et firent le tour

de la ferme des Grands-Gardes sans rien découvrir. François examinait attentivement les rares bouquets de broussailles qui coupent la monotonie de ces vastes champs labourés qui s'étendent jusqu'aux falaises de la *Repentie*.

— Dis-moi, interrogea M. de la Mire, reconnaitrais-tu cet homme ?

François remua la tête d'un air de doute.

— C'est à peine si je l'ai aperçu au moment où vous êtes entré dans la chambre... La lumière a passé sur lui comme un éclair, et déjà il était en bas.

— C'est évidemment un voleur, continua M. de la Mire, et je donnerais une bonne somme à celui qui me le ferait retrouver.

François parut désolé de n'avoir pas mieux vu ; il poussa un soupir et ne dit mot.

— Quel âge as-tu ? reprit M. de la Mire.

— Quinze ans à la Saint-Martin.

— Veux-tu entrer à mon service ?

— Qu'est-ce qu'il faudra faire ?

— On te l'apprendra.

— Et je serai bien habillé, comme votre domestique Joseph ?

— Tu auras un costume tout pareil.

— Avec ces beaux boutons qui reluisent comme de l'or ?

-
- Autant de boutons que tu voudras.
 - Et je serai nourri?
 - Nourri, logé; tu n'auras à t'occuper de rien en ce qui te concerne.

Bibard ne pouvait en croire ses oreilles. Jamais, dans ses projets les plus fantastiques, il n'avait osé rêver un pareil sort; mais, faisant un retour sur lui-même et voyant sa veste en guenilles et ses pieds nus sur la terre glacée, il eut un doute, doute poignant... Il se trouvait trop bas pour arriver ainsi, tout à coup, à la dignité de domestique.

Il sourit tristement et demanda :

- Monsieur le baron veut se *gausser* de moi?
- Pas du tout, répondit M. de la Mire; tu peux m'aider à retrouver l'individu qui s'est introduit chez M^{me} de Montévrain; donc, j'ai besoin de tes services. Or, pour te garder à la maison, il faudra bien t'habiller décentement et te faire vivre... Si tu te conduis bien, tu n'auras qu'à te louer de moi. Viens demain au château et nous arrangerons cela.

L'âme de François Bibard s'emplissait de joie et d'orgueil. Il lui tardait d'être au lendemain pour annoncer cette grande nouvelle à ses parents. Le père Bibard avait dit qu'il ne serait jamais bon à rien; la Bibarde elle-même répétait à l'envi que son *fieu* était un coureur, qui ne saurait jamais que

boire et manger, et cet enfant calomnié, méconnu, allait avoir son jour de triomphe...

— Où vas-tu aller coucher maintenant? reprit M. de la Mire.

— Dans le grenier au foin, au-dessus de la vache. Je monte sur la mangeoire, j'atteins la lucarne et je dors dans un coin où il fait bien chaud.

— Alors à demain, mon garçon!

Le petit Bibard s'éloigna d'un pied léger, tandis que M. de la Mire rentrait au château de Montévrain, château moderne, bâtisse carrée que rehaussait seul un perron style renaissance qui, plaqué au pied de la façade, faisait l'effet d'un tableau de maître égaré chez un photographe.

Aux temps où la noblesse de l'Aunis était en possession de tous ses privilèges, il y avait eu, dans ce bas-fond marécageux, une gentilhommière avec sa tour et son pont-levis; mais la mer s'était retirée, abandonnant chaque année un bout de terrain, si bien que Montévrain, qui se trouvait autrefois sur le rivage même, ne voit plus le flot que de loin. Près de deux kilomètres le séparent du galet, et il faut monter au deuxième étage pour voir les barques des pêcheurs de Saint-Martin de l'île de Ré.

Les marais, coupés de larges tranchées où s'écoulaient les eaux saumâtres, sont devenus de fertiles prairies; les troupeaux y paissent une herbe salée

dont ils sont très friands. Si la banche est un obstacle au dessèchement complet, le drainage a, du moins, rendu à l'agriculture tous les lais de la mer depuis l'Aunis jusqu'à la Vendée.

Cependant, après les grandes pluies de l'équinoxe, Montévrain est encore entouré d'eau pendant trois ou quatre semaines, et il faut un bateau plat pour gagner la route départementale, dont la chaussée est élevée de près d'un mètre au-dessus des champs qu'elle traverse.

M^{me} de Montévrain vivait là depuis plusieurs années; sa fille Clotilde y avait fait son éducation sous les yeux de sa mère, qui s'en était remise à une institutrice irlandaise, d'un catholicisme éprouvé, et qui était morte d'une phtisie pulmonaire au moment même où son élève cessait d'avoir besoin de ses leçons. Clotilde avait grandi dans ce coin ignoré, à l'ombre des grands châtaigniers qui protègent le jardin potager contre le vent du nord. De la terre, elle connaissait quatre kilomètres carrés; de la mer, l'espace compris entre la pointe d'Oléron et la tour des Baleines.

Le dimanche, elle allait à la messe et aux vêpres dans la petite église de Laleu, et elle jugeait de la grandeur de Dieu par le parfum des fleurs et l'éclat du soleil; de ses colères, par la fureur des flots et les grondements de l'orage.

Quand le général Brémond de la Mire vint prendre sa retraite dans une vieille maison que les la Mire se passaient de père en fils depuis un temps immémorial, il y eut tous les soirs un service de thé et de petits gâteaux chez M^{me} de Montévrain. M. Marbeau, qu'on appelait « docteur », quoiqu'il ne fût qu'officier de santé ; le curé de Laleu, et un propriétaire de Lousmeau, qui faisait ses preuves de noblesse depuis Louis XVIII, venaient faire la partie du général.

On jouait le boston à deux sols la fiche, et sur le coup de dix heures, chacun rentrait chez soi, une lanterne à la main. Seul, le général faisait porter sa lanterne par son ancien brosseur, qui présentait cette particularité, qu'il n'avait jamais rien brossé. L'ex-fusilier Bricois plantait des échalas, émondait les branches folles, raccommodait les fûts et les planches à bouteilles, rétamait les casseroles, mais jamais de sa vie il n'avait battu un habit ni touché une brosse.

Le général vaquait lui-même à ses soins particuliers, et quand il avait fini sa besogne, il appelait « son brosseur ».

Robert de la Mire était parti pour l'Afrique en sortant de Saint-Cyr, et, un beau jour, il arriva avec ses vingt-neuf ans et la croix d'honneur au milieu de ce groupe disposé à l'admiration. Robert

était, du reste, un beau jeune homme, d'une taille élevée que rehaussait l'uniforme de lieutenant de chasseurs. Il avait pratiqué Paris, assez pour connaître la vie, pas assez pour s'y être perverti. Bon, brave, généreux, il croyait à la vertu des femmes : et quand le général lui dit, en parlant de Clotilde de Montévrain : J'ai ton affaire ; il se mit à l'aimer sérieusement avant même de la connaître.

Il y eut chez ces deux jeunes gens, dès la première entrevue, ce que Stendhal appelle un coup de foudre. Cette douce et innocente enfant était l'idéal du lieutenant de chasseurs, et ce jeune officier qui adorait son père, et qui parlait si respectueusement à M^{me} de Montévrain, c'était bien le mari rêvé par Clotilde. Ces deux âmes s'unirent à la première rencontre, simplement, sans secousse. Les mains se tendirent l'une vers l'autre et tout fut dit.

Sous le calme apparent de cet intérieur, il y avait cependant une douleur secrète, qui avait plissé le front de M^{me} de Montévrain et blanchi ses cheveux.

La nuit même de la naissance de Clotilde, M. de Montévrain avait quitté le pays, et, depuis dix-huit ans, on était resté sans aucune nouvelle. Était-il mort ou vivant ? personne ne le savait.

Le docteur Marbeau avait été le témoin de quelque drame de famille, car c'est à lui que se confiait M^{me} de Montévrain, et quand la brave dame pous-

sait un soupir en levant les yeux au ciel, le docteur lui pressait affectueusement la main comme pour dire : Que voulez-vous ? nous ne commandons pas notre destinée.

Alors, elle jetait un regard attendri sur Clotilde et semblait se résigner...

Le général reçut sans doute une confiance plus ou moins complète au sujet de cette disparition mystérieuse, puis on passa outre, et le mariage de Robert de la Mire avec Clotilde de Montévrain fut officiellement annoncé.

Les gens de Laleu remarquèrent, à partir de ce moment, la présence de deux ou trois personnes étrangères au pays. Ce fut d'abord un homme de trente-deux à trente-cinq ans, vêtu de noir des pieds à la tête, qui, sous le prétexte d'acquérir une terre dans les environs, se présenta chez le notaire et prit toutes sortes de renseignements. On le vit rôder autour de Montévrain ; il fit une visite au docteur Marbeau et apprit de lui que Clotilde avait cinq cent mille francs de dot et, en expectative, une fortune plus considérable encore.

Cet individu partit au bout de deux ou trois jours ; puis, on l'aperçut de nouveau, mais accompagné cette fois de deux personnages qui, selon l'expression du garde champêtre, ne ressemblaient ni à des messieurs ni à des voleurs... C'est alors que le gé-

néral de la Mire, redoutant quelque danger, obtint de M^{me} de Montévrain l'autorisation d'occuper avec son fils un appartement dans le château.

Une nuit, Robert ayant entendu craquer les planchers, se leva et se mit à visiter les combles.

A son approche, un individu s'enfuit...

Robert courut à sa poursuite, et il allait l'atteindre, quand l'inconnu, tournant brusquement le bouton d'une fenêtre, se précipita au dehors. On a vu à quel sacrifice le malheureux dut de pouvoir échapper à M. de la Mire.

Celui-ci évita de parler de cette mutilation, qui eût attristé M^{lle} de Montévrain, et il pressa autant que possible les apprêts de son mariage. Depuis cette nuit fatale, une vague inquiétude le dominait. Il se sentait séparé de son bonheur par un péril mystérieux. Clotilde même était en proie à de tristes pressentiments ; souvent son front s'inclinait sur sa poitrine, et elle adressait au ciel des prières ardentes.

Une après-midi, elle était assise sous un berceau de clématites, quand elle entendit parler à côté d'elle ; c'était la voix bien connue du docteur Marbeau qui s'efforçait de rassurer M^{me} de Montévrain.

— Peut-être, disait celle-ci, suis-je réservée à de nouvelles épreuves ? Ces espions qui nous entourent sont sans doute envoyés par *lui*...

— Non, madame, répondait le docteur, ce n'est pas après dix-huit années qu'*il* songerait à s'enquérir de ce que vous êtes devenue. *Il* est parti sans idée de retour, et il est presque certain qu'*il* a mis l'Océan entre vous. Le soin qu'*il* avait pris de régler ses affaires, d'emporter sa fortune en vous laissant la vôtre, prouve suffisamment qu'il s'expatriait à jamais.

Après un moment de silence, M^{me} de Montévrain murmura d'une voix brisée :

— S'il allait me prendre Clotilde !

— Je vous en prie, dit le docteur, chassez ces idées qui vous accablent. Clotilde est en sûreté auprès de nous, et dans quelques jours son mariage la mettra à l'abri de toute tentative, y en eût-il de possible.

Le docteur et M^{me} de Montévrain s'éloignèrent.

Clotilde passa la main sur son front et ses yeux se couvrirent d'un nuage...

De qui parlait sa mère ? Quel était cet homme parti depuis dix-huit ans et qui pouvait l'enlever aux bras de celle qui l'avait bercée ?

La pauvre enfant ne pouvait s'attendre à trouver au seuil de la vie qui allait s'ouvrir pour elle tant d'amertumes et de menaces...

Quand Robert de la Mire, qui était allé jusqu'à

la ville, revint à Montévrain à l'heure du dîner, Clotilde lui prit la main en disant

— Il ne vous est rien arrivé ?

— Absolument rien, répondit le lieutenant de chasseurs ; mais qu'avez-vous ? comme vous êtes pâle !

— C'est que je tremble toujours pour notre bonheur. Jamais mariage d'amour ne s'est annoncé sous de si mauvais présages. Il y a, soyez-en sûr, des gens qui nous veulent du mal...

— Ils feront bien de se dépêcher, fit Robert en s'efforçant de sourire, car les deux amis qui doivent me servir de témoins, deux compagnons d'armes, Philippe d'Attigny et le vicomte de Rieux, seront ici lundi pour la signature du contrat. Le lendemain, vous serez ma femme selon la loi, et, quelques heures plus tard, ma femme devant Dieu.

Clotilde sourit à son tour.

— Personne, demanda-t-elle, ne peut prendre une femme à son mari, n'est-ce pas ?

— Personne, répondit Robert, à moins cependant que la femme n'y consente.

— Oh ! alors, dit Clotilde, je suis tranquille.

Cette adorable naïveté enchantait Robert, qui prit doucement la jeune fille par les mains et l'attira jusqu'à lui. Clotilde devint toute rose, et son fiancé,

après l'avoir contemplée un instant comme en extase, aspira un long baiser sur son front virginal.

L'arrivée de MM. de Rieux et d'Attigny fut officiellement annoncée; on prépara leurs chambres, et François Bibard, installé depuis trois jours comme domestique dans le château, se trouva spécialement commis au service de ces messieurs.

II

C'était le jeudi saint, Paris avait fermé ses salles de bal et ses théâtres, et les chrétiens, épuisés par le carême, dormaient d'un sommeil famélique aux côtés de leurs tristes épouses.

Deux ou trois cabinets seulement étaient éclairés à la Maison-d'Or. Dans l'un d'eux, ouvrant sur le boulevard, un homme et deux femmes semblaient attendre avec impatience l'arrivée d'un quatrième personnage.

L'homme fumait un cigare, debout et le coude appuyé sur le coin de la cheminée.

— Quelle heure se fait-il, Wilhelmine? demanda l'une des femmes.

— Minuit sonne...

— Qu'a-t-il pu arriver à San-Vitale? murmura celle qui avait demandé l'heure.

— Oh ! fit le fumeur en haussant les épaules, il n'y a pas encore à s'inquiéter. Il a pu être retenu dans ce voyage plus longtemps qu'il n'y comptait... Mais puisqu'il a fixé cette nuit comme dernière limite à son absence, vous allez le voir arriver d'un instant à l'autre. Tu l'aimes donc toujours, Ludka ?

— Est-ce que je sais ? répondit Ludka ; j'ai besoin de lui pour vivre, voilà tout. Si je ne l'avais pas, je crois que je me coucherais pour ne plus me relever.

— C'est un magnétiseur, interrompit l'homme au cigare.

— Il y a des moments, continua Ludka, où je me demande comment j'ai pu abandonner aussi complètement ma vie à cet homme... Je le méprise et je l'adore. S'il me présentait un couteau en me disant de me frapper, je me frapperais. Il n'y a qu'une chose que je ne pourrais lui pardonner, c'est d'aimer une autre femme que moi...

Pendant quelques instants la conversation fit trêve ; on n'entendit que le bruit monotone des cinq becs de gaz emprisonnés dans leurs globes à fleurs.

De loin en loin, deux chevaux ferrés à glace frappaient à intervalles égaux la croûte sonore du macadam, et quelque passant attardé faisait retentir le bitume congelé du boulevard.

Ludka, se levant nonchalamment, écarta le rideau de damas vert.

Les étoiles scintillaient à rayons aigus; le froid avait le calme de la force.

— Qu'il fait froid dehors, s'écria-t-elle en comprimant un frisson qui lui passa entre les deux épaules.

Les aiguilles de la pendule couraient vers minuit et demi. Le couvert était tout dressé; les crevettes et les radis attendaient le souper.

— Dis donc, Frontenay, demanda Wilhelmine, qu'est-ce que c'est que ton ami ?

— Lequel ?

— Celui d'hier, que tu m'as présenté aux Bouffes.

— Stanislas ?

— Oui, c'est cela. Il a l'air bien bête.

— Stanislas est le fils d'un raffineur de Nantes...

— Est-ce qu'il est riche ?

— Un avenir de quatre à cinq millions.

— Et le présent ?

— Les quatre ou cinq millions, moins l'escompte et l'usure.

Wilhelmine parut satisfaite du renseignement.

— Il me va, ce garçon, dit-elle en riant.

— Parbleu ! répondit Frontenay ; vingt-cinq ans, l'air bête et de la fortune.

— Veux-tu être gentil ?

Frontenay secoua la cendre de son cigare.

— Je te vois venir ! s'écria-t-il.

— Écoute donc, je dois deux termes.

— Tu vas t'ennuyer ?

— Il faut bien se faire une raison, fit observer Wilhelmine en soupirant.

— Tu es libre, ajouta Frontenay.

— Il m'a proposé de faire un voyage en Italie... Cela ne te contrariera pas trop ?

— Le premier jour sera un peu dur ; mais, le second, je serai déjà habitué.

Wilhelmine passa les deux bras autour du cou de Frontenay, et déposa un pieux baiser sur son front, déjà usé par les veilles et les ivresses nocturnes.

Wilhelmine était une petite femme, blanche, blonde et un peu maigre. Elle avait débuté comme danseuse au Karl-Théâtre, à Vienne. Amenée à Paris par un comte hongrois, elle y avait fait élection de domicile. Les turfistes la rangeaient dans la catégorie des lorettes amusantes, parce qu'elle ne manquait pas de dire en entrant dans un restaurant : « Bonjour, monsieur le garçon ! » Elle avait en outre, un répertoire de phrases comme celles-ci :

— Passe-moi la main dans les cheveux et appelle-moi Oscar.

— Ta sœur est-elle heureuse ?

— Y a-t-il longtemps que monsieur porte des bas ?

A force de musc et de crinoline, elle était parvenue à se donner un sexe.

Frontenay était bien le digne compagnon de l'aventurière viennoise ; ils s'étaient rencontrés à Hombourg un soir que le trente-et-quarante avait été favorable au Parisien ; ils s'étaient compris sur une passe de onze et ne s'étaient plus quittés que dans les intervalles nécessaires à leurs affaires personnelles.

Frontenay n'avait pas d'âge. Descendu de la diligence de Poitiers sur le pavé de Paris, avec une centaine de mille francs qui composaient tout son héritage, il vivait là-dessus depuis dix-neuf ans, jouant dans les tripots, pariant aux courses. On le rencontrait aux Champs-Élysées, tantôt en coupé, tantôt à cheval. Un jour qu'il passait en voiture découverte, le duc de X... demanda si c'était une voiture de maître.

— Non, lui répondit-on, c'est une voiture de *maîtresse*.

Frontenay avait ses entrées à l'Opéra ; il connaissait quelques journalistes et protégeait les débutantes.

C'est à lui que la jeunesse viveuse doit la parodie d'une romance célèbre qu'il a appelée la *chanson*

de Bignon, sans doute parce que l'inspiration lui en était venue en cabinet particulier :

Connais-tu le pays où les homards fleurissent,
Où la fleur d'oranger n'est qu'un simple appareil ?
Où les jours sont de trop, où les nuits s'attédissent,
Quand domine le gaz, exilant le soleil ?
Ce doux pays où croit l'absinthe toute faite,
Où la police même a le nez recourbé ?
Dis-moi, le connais-tu ? Eh bien ! c'est la retraite,
Où je veux m'en aller avec toi, mon bébé !

Connais-tu la soupente où s'ouvrit ma paupière,
Où les rats imprudents qui faisaient mon effroi,
En me voyant rentrer, de leurs lèvres sévères,
Murmureront : Enfant, qu'avait-on fait de toi ?
Chaque nuit, comme un lustre, en mon rêve étincelle
Sa lucarne à tiroir sur le châssis plombé.
Cette soupente, dis, la connais-tu ? C'est celle
Où je veux prendre un bock avec toi, mon bébé !

Connais-tu les deux lacs où chacun se maquille,
Où le persil s'étend sur un chemin sablé,
Où l'antique Laïs flâne avec sa famille,
Où bondit le gandin sur un cheval volé ?
C'est le bois de Boulogne, où l'on passe en voiture
Pour aller à Chaillot, ô bel ange tombé !
C'est là que, bien meublés, dans une architecture,
Je voudrais m'enrichir avec toi, mon bébé !

La *Chanson de Bignon* fit le tour des petits journaux, et Frontenay conquist une quasi-réputation d'homme d'esprit, le monde auquel s'adressait sa poésie n'étant ni littéraire ni délicat.

— I est une heure, s'écria Wilhelmine, il faut sonner le souper, sans quoi le chant du coq nous trouverait à jeun.

— A table ! dit Frontenay.

— C'est assommant de penser qu'il fera jour demain, reprit la Viennoise. A quoi cela sert-il, le jour ?

Frontenay haussa les épaules.

— Comment ferait-on pour les courses ?

— Tiens ! tu as raison, dit Wilhelmine frappée de l'observation...

A ce moment, la clef tourna dans la serrure, et le garçon s'effaça devant un jeune homme à l'œil noir et profond qui se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit sur un fauteuil à côté de Ludka.

C'était San-Vitale. Ludka avait tressailli.

— Qu'as-tu donc ? demanda-t-elle avec un tremblement dans la voix ; comme tu es pâle !

San-Vitale lui prit un baiser sur le front.

— Rassure-toi, dit-il à voix basse ; j'ai été indisposé, mais cela ne sera rien. Je t'ai promis un nom et une fortune, je t'apporte l'un et l'autre.

Et, donnant un coup de sonnette :

— Servez le champagne frappé, dit-il au garçon : vous savez que je ne puis boire autre chose.

Il ajouta, en se tournant vers Frontenay d'un air indifférent :

— Quoi de neuf à Paris ?

— Toujours tout neuf, répondit Frontenay avec conviction : quand on joue le *Mariage de Figaro*, ne semble-t-il pas qu'on assiste à la première ? La trois centième représentation de *Robert le Diable*, la deux cent cinquantième du *Prophète* sont encore des nouveautés. Rien ne vieillit sous ce ciel enchanté, pas même les femmes. C'est à ce point que si on ne nous expédiait pas le bordeaux avec ses dix ans de bouteille, je suis persuadé qu'on le trouverait dans les caves du café Anglais aussi jeune que le jour où on l'y aurait mis. Comme faits divers, nous avons la faillite de Mosès et Cie, et le retour du comte Rouzoff. Comme accidents, la petite Mathilde s'est cassé la jambe, le duc de Villégier a été pourvu d'un conseil judiciaire, le baron de Francastor a été affiché au petit club et Riazis-Bey a perdu trois cent mille francs au piquet. Voilà !

— Personne n'a demandé de mes nouvelles ?

— Nous avons répondu que tu étais à Londres.

— J'en arrive, en effet, affirma San-Vitale.

— As-tu mis la main sur une affaire ?

— Nous en causerons plus tard.....

Le souper fut silencieux. Ludka avait lu sur le front de son amant qu'il se préparait quelque chose d'extraordinaire et dont il ne voulait s'ouvrir qu'à

elle seule. D'autre part, que pouvaient être ce nom et cette fortune qu'il lui avait annoncés à son arrivée ?

Le hasard seul avait créé des relations étroites entre San-Vitale et Frontenay. Le comte de San-Vitale, obligé de quitter Rome après plusieurs affaires scandaleuses, s'était arrêté quelques jours à Milan. Un soir, à la Scala, il fut frappé de la beauté singulière d'une débutante hongroise, que l'affiche annonçait sous le simple nom de Ludka. Il s'informa de ce qu'était cette jeune fille ; on lui répondit qu'elle venait de Vienne, où elle avait laissé les souvenirs d'une créature folle et désordonnée. San-Vitale se présenta chez elle sans plus de façon, et, après une liaison de quelques jours, une confiance réciproque avait uni ces deux natures exagérées.

— Qui je suis ? lui avait dit Ludka, je n'en sais rien. J'ai été élevée dans un couvent de Linz, où, une fois par an, un vieillard venait me chercher et m'amenait passer les vacances dans une triste maison d'un faubourg de Vienne. Il me parlait peu, me traitait durement, et jamais ses lèvres ne se sont appuyées sur mon front. Quels étaient mes parents ? qui était cet homme ? je ne l'ai jamais vu. Il se faisait appeler M. Clavel, et je ne m'appelais pas Louise Clavel. La vie du couvent m'était insupportable ; aussi, quand j'eus atteint ma seizième année,

je fus terrifiée en apprenant de la bouche même du seul être qui se fût occupé de moi, que, pour des raisons de famille, je devais prendre le voile.

« Eh quoi ! j'étais jeune, mes compagnes me trouvaient belle, je sentais bouillonner en moi des curiosités et des appétits que je ne m'expliquais pas encore, et alors que je n'avais commis aucune autre faute que celle de venir au monde mal à propos, je me trouvais condamnée de naissance à une détention perpétuelle ? Je me révoltai à cette idée, et quoi qu'il dût arriver, je pris la résolution de me soustraire à l'odieuse tyrannie de ce vieillard qui s'était arrogé sur moi des droits inexplicables.

« Le soir même, la tête couverte d'une mante noire, un grand châle sur les épaules, je quittais la maison du faubourg, et je faisais à Vienne une entrée pleine d'angoisses.

« A l'hôtel de l'*Agneau d'or*, où je passai la nuit, je rencontrai un jeune homme qui, tout en déjeunant, m'adressa la parole et me pressa de questions.

« — Je suis orpheline, lui dis-je, et j'arrive de Prague, cherchant une place d'institutrice dans un pensionnat ou chez des particuliers.

« — Êtes-vous musicienne ? me demanda-t-il.

« — J'ai appris la musique.

« — Avez-vous de la voix ?

« — Au couvent, on me faisait souvent chanter aux offices, et ma voix faisait vibrer les vitraux.

« — Eh bien ! reprit le jeune homme, que parlez-vous de vous faire institutrice ? C'est une vie infernale que celle que vous vous préparez, mademoiselle. Puisque vous n'avez pas de famille qui puisse contrarier vos inclinations, entrez au théâtre.

« — Comment faire ?

« — C'est bien simple. Jetiens les barytons dans la troupe du signor Cancari ; voici un coupon de loge pour ce soir. Venez au théâtre, je vous prendrai à la sortie, et si le métier vous plaît, je me charge de vous procurer un bon engagement.

« Ce baryton fut mon premier ami ; je n'ai pas à me plaindre de lui ; il ne m'a que peu battue et pas du tout exploitée. J'ai eu de très grands succès à Vienne ; aujourd'hui, je voyage avec mes camarades. Cancari m'a appris tout le répertoire et me voici devenue une étoile. »

Tandis que la cantatrice lui racontait fidèlement l'histoire de ses débuts, San-Vitale était songeur.

— Certes, s'écria-t-il, tu es une étoile, Ludka, et je voudrais bien que cette étoile devînt la mienne !

« J'ai dissipé ma fortune ; mon père est mort en me maudissant ; il m'a fallu quitter Rome parce que j'ai tué deux hommes en duel ; mais rien ne pourra m'ôter de l'idée que je suis appelé à de hautes des-

tinées. Pourquoi tant de flammes en moi ? Pourquoi cette énergie qui, je le sens, serait indomptable ? Pourquoi ce mépris de ce que le vulgaire respecte et recherche ? Je suis né héros ou forçat. Veux-tu la moitié de ma chance, fortune ou boulet ? »

Ludka frémissait sous le regard ardent de San-Vitale. Il était beau comme un pâtre de la campagne romaine, d'une beauté de ligne où tout était droit, pur et correct. Ses yeux pleins de feu, sa chevelure épaisse rejetée en arrière et découvrant des tempes où les petites veines bleues avaient des bouillonnements, sa narine mobile et sa fière moustache dessinée comme au fusain, eussent défié l'indifférence des femmes les plus éprouvées. Novice ou lorette, paysanne ou grande dame, il fallait reconnaître l'homme et s'incliner.

Ludka répondit simplement :

— Fais de moi ce que tu voudras !

Et quelques semaines après, tous deux arrivèrent à Paris.

Ils avaient rencontré Wilhelmine et Frontenay à Wiesbaden. Frontenay avait les apparences d'un homme du monde, Wilhelmine s'était adroitement rappelé les débuts de Ludka à Vienne ; la connaissance fut bientôt faite, et le même wagon les descendit à la gare du Nord. Tout en se réservant de n'accepter San-Vitale que sous bénéfice d'inven-

taire, Frontenay lui présenta tout ce qu'il connaissait de bien ou de mal sur le turf. D'autre part, la beauté de Ludka faisait sensation, et notre ménage d'aventuriers s'installa de plein-pied dans le monde élégant; comme il en avait exprimé le désir, Ludka était devenue l'étoile de San-Vitale.

Tous deux se retirèrent après le souper. Ils prirent un coupé qui les conduisit rue du Colysée, où se trouvait leur appartement.

Un grand feu flambait dans le salon attenant à la chambre de Ludka. Elle jeta son chapeau sur un fauteuil, et s'étendant à demi sur des coussins, elle demanda :

— As-tu trouvé une mine de diamants ?

— Peut-être, répondit San-Vitale. Écoute et profite.

« En te quittant, je me suis d'abord rendu à Linz et je me suis présenté au couvent où s'est commencée ton éducation, aujourd'hui si parfaite. La mère Barbera, digne supérieure de la maison, m'a reçu assez froidement ; mais le respect que je lui témoignais, les sentiments chrétiens dont je m'animais de mon mieux, ne tardèrent pas à me valoir sa confiance. »

« — Madame, lui dis-je, je suis chargé par une mère désolée de retrouver sa fille. Elle sait que cette enfant qui lui a été enlevée par un parent de

son mari défunt dans le but de s'approprier l'héritage qui lui revenait, a été placée par le ravisseur dans la sainte maison que vous dirigez selon l'esprit de Notre-Seigneur. Cette jeune fille, qu'on appelait sœur Louise, ne devait-elle pas prononcer ses vœux ?

« — C'est du moins, répondit la supérieure, ce qui avait été convenu avec celui qui nous l'avait amenée.

« — Et qu'est-elle devenue ?

« — Nous l'attendions comme les années précédentes, après les vacances de Pâques; tout le monde ici pensait qu'elle allait prendre le voile, mais nous n'en avons plus entendu parler.

« Une fois entrée dans la voie des confidences, la mère Barbera m'apprit que le vieillard qui t'a si peu servi de père se cachait sous un nom supposé, et que ses renseignements particuliers ainsi que les pièces qu'il avait fallu lui communiquer pour te faire admettre au couvent, indiquaient qu'il était Français, d'un département de l'Ouest, — d'où j'arrive.

« Voici maintenant ce que nous avons à faire.

« D'abord, nous partons demain...

— Pour longtemps ?

— Quand on part, sait-on si l'on reviendra ? Un voyage de quelques heures. A notre arrivée, tu

resteras cachée dans une ferme où j'ai laissé mon fidèle intendant, Servoni, le compagnon de mes jeunes années, celui qui m'aidait à déménager le vin du père San-Vitale et à entr'ouvrir ses tiroirs pour y puiser le numéraire indispensable aux gens qui tiennent à faire figure dans le monde. Avec Servoni se trouve un serviteur dont je n'ai jamais su le véritable nom ; présentement, il porte le pseudonyme de Spalatro.

« Spalatro a été tour à tour chantre de paroisse, cabaretier et brigand napolitain. Condamné sept ou huit fois à mort en Italie, il m'a paru présenter les conditions de sécurité nécessaires chez un valet de chambre. S'il me trahissait jamais, je n'aurais qu'un mot à dire et il payerait de sa tête une étourderie, si elle m'était préjudiciable. »

— En effet, dit Ludka, son zèle ne peut être douteux.

— Eh bien ! figure-toi qu'il y a, dans le pays où je te conduis, une brave et digne femme, respectée de tous et jouissant d'une immense fortune ; cette femme te recevra à bras ouverts, te nommera sa fille et tu n'auras qu'à te laisser faire.

— Je ne comprends pas, interrompit Ludka.

— Tu comprendras plus tard ; il s'agit de prendre la place d'une autre, voilà tout.

— Et cette autre ?

— Cette autre, j'ai déjà essayé de pénétrer auprès d'elle... Je comptais lui verser un narcotique, afin de rendre facile la tâche de Servoni et de mon fidèle brigand ; mais l'arrivée subite d'un fiancé, sur lequel je ne comptais guère, a retardé l'événement.

— Et qu'en ferons-nous, de ce fiancé ?

— Tu rompras avec lui ; nous imaginerons une rencontre providentielle... Il y a beaucoup d'eau dans ce pays-là ; tu pourras te laisser tomber sur le bord d'un étang... J'arrive, je te sauve, et tu declares à M^{me} de Montévrain que tu ne veux épouser que ton sauveur, le comte de San-Vitale.

— Et si elle refuse ?

— Nous saurons la persuader.

Ludka haussa les épaules.

— Elle est donc aveugle, la mère que tu me destine ?

— C'est comme si elle l'était.

— Et le fiancé ? et les gens ?

— Tous te reconnaîtront.

Un instant, Ludka s'imagina que San-Vitale avait perdu la raison ; mais peu lui importait, après tout, de faire un voyage dans l'Ouest ; elle avait, du reste, l'habitude d'obéir passivement à son amant.

Elle demanda :

— Comment m'appellerai-je, là-bas ?

- Clotilde de Montévrain.
- Le nom de mon fiancé ?
- Robert de la Mire.
- A quelle heure partons-nous ?
- A dix heures d'ici ; à dix heures quarante-cinq de la gare.
- Soit ; je serai prête.

III

Philippe d'Attigny et le vicomte de Rieux étaient arrivés à Montévrain. La voiture qui les conduisait s'arrêta au pied du perron, où Robert de la Mire leur donna une franche et joyeuse accolade. François Bibard, orné d'une veste bleue et d'un gilet rouge, où il avait fait incruster une centaine de boutons de métal, s'occupa de faire monter les bagages.

Les jeunes gens procédèrent à leur toilette tandis que M. de la Mire, à cheval sur une chaise qu'il avait installée en travers de la porte de communication des chambres de ses amis, causait à droite et à gauche, renvoyant le volant d'une chambre à l'autre.

— Donc, tu es amoureux fou ? demandait Philippe, qui achevait de se faire la barbe devant un miroir accroché à la fenêtre.

— Amoureux, complètement, répondit Robert; fou, pas le moins du monde. M^{lle} de Montévrain, que vous allez voir dans quelques instants, est une de ces vierges de la solitude que rien n'a effleuré. Elle a grandi sous l'œil de sa mère, ayant le ciel pour plafond et la nature pour maîtresse de musique. En la voyant, je me suis rappelé un récit de notre ami, le lieutenant Belot, mort dans une expédition au pôle Nord. La première fois qu'il se hasarda dans ces déserts de glace, il avait poussé jusqu'à la dernière limite du détroit de Behring, et là, à quelques pas de la mer libre où reparaissent les oiseaux, il aperçut sur un rocher, couvert de mousse, une petite fleur rose avec trois pistils blancs, une graminée inconnue dans notre flore.

« Il y avait près d'un an que Belot n'avait vu un brin d'herbe, et, en découvrant ce trèfle pâle et maladif, cette fleur de l'inconnu que nul regard humain ne devait probablement entrevoir, il sentit son cœur inondé de joie, ses yeux mouillés de larmes; il mit un genou en terre, prit un baiser sur la petite fleur et remercia Dieu. Eh bien ! c'est le sentiment que j'ai éprouvé quand j'ai vu Clotilde pour la première fois. J'ai compris que le divin poète de notre pauvre boule de terre tient en réserve des bonheurs imprévus. Clotilde, c'est la fleur de la mer inexplorée; et, je l'avoue franche-

ment, moi aussi, je remercie Dieu qui a permis que je portasse mes pas sur le coin de terre où il a placé celle que j'aime. »

— Vive l'armée ! s'écria de Rieux en passant un gilet noir ; il n'y a que nous pour aimer comme cela.

Philippe d'Attigny, qui avait terminé sa toilette, s'avança vers Robert avec une affectation de gravité.

— Mon ami, lui dit-il, si je t'avais entendu pincer du luth, il y a deux ans, je me serais certainement mis à rire ; aujourd'hui, je me tais devant ta conviction. Il y a, je crois, deux façons de prendre la vie, gaiement ou sérieusement. Les gens sérieux, les croyants, jugent les femmes d'après leur mère et leur sœur ; les sceptiques, les gouailleurs jugent les femmes d'après leurs filles de chambre et leurs maîtresses. Les uns et les autres peuvent avoir raison. Dans le cas présent, je t'approuve, je t'envie et je te donne ma bénédiction !

Un coup de cloche annonça que le dîner était servi. Les jeunes gens descendirent au salon où se trouvaient réunis M^{me} et M^{lle} de Montévrain, le général de la Mire, le docteur Marbeau et le curé de Laleu.

— Madame, dit Robert, j'ai l'honneur de vous présenter M. Philippe d'Attigny et M. le vicomte de

Rieux, mes amis, qui veulent bien m'assister comme témoins à la mairie et à l'église.

Continuant la présentation, Robert ajouta :

— Mon père, messieurs.

Les jeunes gens s'inclinèrent.

— M^{lle} de Montévrain, M. le curé de notre village et le docteur Marbeau.

Clotilde avait accueilli avec le meilleur de ses sourires les amis de son fiancé, mais Philippe levant les yeux sur elle, pâlit subitement et fit un pas en arrière.

— C'est impossible, murmura-t-il, et cependant...

— Qu'as-tu donc ? demanda Robert.

— Ce n'est rien, nous causerons tout à l'heure.

On se mit à table.

Le dîner, malgré les efforts du vicomte de Rieux fut presque silencieux. Robert se demandait quelle était la communication que Philippe d'Attigny pouvait avoir à lui faire. Celui-ci jetait de temps à autre et comme à la dérobée, un regard terrible sur M^{lle} de Montévrain, qui sentait son cœur se serrer. Il y avait, en un mot, une tristesse générale que tout le monde ressentait sans pouvoir en expliquer le motif.

Après le dîner, le général proposa un whist et tandis que les quatre habitués de Montévrain pro-

cédaient à leur partie quotidienne, les jeunes gens allèrent fumer un cigare sur la terrasse.

Robert saisit Philippe d'Attigny par le bras et lui demanda :

— Qu'as-tu à me dire ?

— Mon ami, répondit Philippe, es-tu sûr que M^{lle} de Montévrain n'ait jamais quitté sa mère ?

— A moins que tout le monde soit ici ligué pour me tromper, j'en suis sûr. Pourquoi cette question ?

— Parce que je l'ai connue à Vienne et à Milan.

— Tu as connu Clotilde ?

— Sous un autre nom, il est vrai ; mais c'est elle-même.

Robert laissa retomber le bras de Philippe.

— Tu rêves debout ! s'écria-t-il.

— Je suis tellement certain de ce que je t'affirme, que j'ai à te demander de me laisser faire une expérience...

— Laquelle ?

— Lui dire deux mots, tout bas, en passant, et lui défendre de t'épouser.

— Tu crois que je consentirai à ce que tu troubles cette âme candide et pure ?

Philippe réfléchit un instant.

— Que dirais-tu, reprit-il, si elle te refusait ?

— C'est impossible.

— Eh bien ! c'est ce que nous verrons.

— Que faisait donc, à Vienne et à Milan, cette jeune femme que tu as rencontrée ?

— C'était une cantatrice et une courtisane... la plus effrontée de toutes celles qui ont jamais fait litière de la pudeur et de la probité. Apre au gain, joueuse, dissolue, impudente, c'était une Messaline sans trône, une lorette de la pire espèce. Chez elle des joueurs habiles, Italiens pour la plupart, dépouillaient les gens riches qu'attirait l'éclat de ses yeux. Elle a donné à Milan un souper resté célèbre et qu'a interrompu l'arrivée de la police. Je le sais, j'y étais.

Robert, la lèvre frémissante et le poing sous le menton de son compagnon d'armes, murmura sourdement :

— Tu mens, Philippe d'Attigny, ou tu es fou. Je consens à patienter jusqu'à demain ; mais tu me rendras raison d'un soupçon odieux, d'une erreur, qui est seule une insulte...

— Soit, répondit Philippe, nous nous battons, s'il le faut ; mais si M^{lle} de Montévrain te refuse, tu rétracteras tes paroles. Je te plains, je souffre autant que toi, mais j'avais le devoir de parler.

Tandis que cette scène se déroulait sur la terrasse de Montévrain, Clotilde était descendue dans le jardin. Elle s'avança, tout en songeant, jusqu'au

berceau de clématites où déjà elle avait entendu involontairement l'étrange conversation de sa mère avec le docteur Marbeau. Il y avait au fond de sa vie, un mystère qu'elle ne pouvait comprendre. L'attitude de Philippe d'Attigny, ses regards ironiques, se rattachaient-ils à ce secret ? Son bonheur enfin était-il sérieusement menacé ?

Tout à coup, le feuillage s'agita ; deux ombres étaient sur elle, et, avant qu'elle eût pu pousser un cri, elle était bâillonnée et portée au dehors. Là, contre la haie même du petit bois, une voiture attendait. Une femme, le visage couvert d'un masque de velours noir, descendit de la voiture. Clotilde, quoique évanouie, comprit qu'on lui enlevait sa robe, ses bagues, ses boucles d'oreilles.

Puis, elle perdit tout à fait connaissance. L'étrangère avait passé la robe de Clotilde, ses bagues, ses boucles et son collier. Elle accrocha à sa ceinture la montre de la jeune fille, arrangea ses cheveux de la même façon que celle dont elle prenait la place, et entrant dans le jardin, elle se dirigea, guidée par la lumière, vers le salon de famille, où le whist se continuait paisiblement.

— Tu es sortie, Clotilde ? demanda M^{me} de Montévrain.

— J'ai voulu respirer un instant l'air de notre charmille. Il n'y a pas de lune, mais les étoiles se

piquent d'amour-propre et brillent de leur mieux...

Le docteur Marbeau se retourna pour gronder :

— Et vous êtes sortie tête nue, méchante enfant, malgré ma défense !

— Je ne le ferai plus, docteur, répondit l'étrangère.

— Vous voulez donc, ajouta le général, que mon fils soit veuf en même temps qu'époux ?

— A cet égard, dit la jeune fille, je me résigne à tous les sacrifices.

M^{me} de Montévrain parut étonnée.

— Décidément, tu as pris froid, dit-elle, approche-toi du foyer...

La jeune fille obéit. M^{me} de Montévrain la contempla un instant et lui prit un baiser sur le front.

Ce baiser maternel, plein de tendresse et de dévotion, parut embarrasser l'étrangère ; cependant elle écarta doucement une mèche de cheveux blancs au-dessus de l'oreille de la vieille femme et lui glissa tout bas ces mots énigmatiques :

— J'ai réfléchi.

-- A quoi ? demanda M^{me} de Montévrain.

— J'ai presque envie de ne plus te quitter.

M^{me} de Montévrain sourit.

— Tu es folle, dit-elle. Ne crains pas de m'affliger, je ne puis être heureuse que de ton bonheur.

Robert rentra alors au salon avec le vicomte de

Rieux et Philippe d'Attigny. Il était pâle, agité. Un éclair passait de temps en temps dans ses yeux. Robert se tint debout à côté de son père et sembla s'intéresser vivement à la partie.

Pendant ce temps-là, Philippe s'était assis auprès de Clotilde.

— Ludka, lui dit-il, d'une voix étranglée.

Celle-ci se souvint à temps qu'elle était M^{lle} de Montévrain et jeta sur Philippe le regard étonné de quelqu'un qui ne comprend pas.

Philippe d'Attigny continua :

— Je te défends d'épouser Robert, entends-tu ? Je te le défends. Il faut que le refus vienne de toi... Si ce n'est pas fait dans la journée de demain, tu sais ce que je pourrai révéler...

L'étrangère jouait la stupéfaction, comme l'eût pu faire Clotilde elle-même.

Philippe se leva et sortit, après avoir salué les assistants.

Une fois dans sa chambre, il se mit à marcher avec agitation.

— C'est horrible, murmura-t-il, mais je suis certain de ne pas me tromper... C'est elle, c'est bien elle. Quelle impudence dans ce calme ! Et quel rôle joue la mère ! Elle est parvenue sans doute à retirer sa fille de la vie infâme qu'elle menait et la jette aux bras d'un honnête homme qui la couvrira de son

nom... Pauvre Robert, si confiant, si amoureux. Quel réveil il aura demain!...

Quand Ludka se trouva dans la chambre de Clotilde, qui devait être désormais la sienne, elle se mit à examiner avec attention jusqu'aux moindres objets.

A la tête du lit, un Christ et un bénitier.

Les draps blancs s'entr'ouvraient amicalement, et l'oreiller, recouvert d'une batiste à feston, avait cet air bonhomme d'un oreiller qui n'a jamais été complice de mauvaises pensées.

Ludka ouvrit un à un les tiroirs, puis l'armoire de palissandre, une armoire sans la glace où l'on peut se voir des pieds à la tête.

Enfin, sur la cheminée, se trouvait, d'un côté, le portrait de M^{me} de Montévrain, et, de l'autre...

Ludka saisit fiévreusement le cadre et l'approcha de la lampe. Son cœur de courtisane se mit à battre violemment. Oui, ce portrait qui faisait pendant à celui de la mère de Clotilde, c'était le portrait du vieillard qui avait fait son enfance si triste; c'était l'homme du faubourg de Vienne, celui qu'elle connaissait sous le nom de M. Clavel.

Ludka entassa toutes les suppositions imaginables sans être satisfaite. Il y avait toujours un point par où péchait le roman qu'elle tentait de construire.

Elle avait reconnu Philippe d'Attigny, un amou-

Robert et Philippe d'Amigny. Il était pâle, agité, et se passait de temps en temps dans ses yeux un éclair debout à côté de son père et se précipitait vivement à la partie.

En ce temps-là, Philippe s'était assis auprès de son père.

— L'Amigny, lui dit-il, d'une voix étranglée.

— Elle se souvint à temps qu'elle était M^{lle} d'Amigny et jeta sur Philippe le regard étourdi de quelqu'un qui ne comprend pas.

Philippe d'Amigny continua :

— Je te défends d'épouser Robert, entends-tu ? Je te le défends. Il faut que le refus vienne de toi. Si ce n'est pas fait dans la journée de demain, sans ce que je pourrai révéler...

L'étrangère jouait la stupéfaction, comme l'eût pu faire Cécile elle-même.

Philippe se leva et sortit, après avoir salué les assistants.

Une fois dans sa chambre, il se mit à marcher avec agitation.

— C'est horrible, murmura-t-il, mais je suis certain de ne pas me tromper... C'est elle, c'est bien elle. Quelle impudence dans ce calme ! Et quel rôle joue la mère ! Elle est parvenue sans doute à retirer sa fille de la vie infâme qu'elle menait et la jette aux bras d'un honnête homme qui la couvrira de son

nom... Pauvre Robert, si confiant, si amoureux.

Quel réveil il aura demain!

Quand Ludka se trouva dans la chambre de Clotilde, qui devait être désormais la sienne, elle se mit à examiner avec attention jusqu'aux moindres objets.

A la tête du lit, un Christ et un bénitier.

Les draps blancs s'entr'ouvraient amicalement, et l'oreiller, recouvert d'une batiste à feston, avait cet air bonhomme d'un oreiller qui n'a jamais été complice de mauvaises pensées.

Ludka ouvrit un à un les tiroirs, puis l'armoire de palissandre, une armoire sans la glace où l'on peut se voir des pieds à la tête.

Enfin, sur la cheminée, se trouvait, d'un côté, le portrait de M^{me} de Montévrain, et, de l'autre...

Ludka saisit fiévreusement le cadre et l'approcha de la lampe. Son cœur de courtisane se mit à battre violemment. Oui, ce portrait qui faisait pendant à celui de la mère de Clotilde, c'était le portrait du *meilleur* qui avait fait son enfance si triste; c'était l'homme du faubourg de Vienne, celui qu'elle connaissait sous le nom de M. Clavel.

Ludka entassa toutes les suppositions imaginables sans être satisfaite. Il y avait toujours un point par lequel le roman qu'elle tentait de construire.

Elle avait reconnu Philippe d'Attigny, un amou-

reux de quelques jours à qui elle avait coûté une centaine de mille francs; mais comment lui avait-il parlé sur ce ton, puisqu'il devait penser qu'il s'adressait à Clotilde de Montévrain?

— Il me faudra beaucoup de présence d'esprit, conclut-elle en s'étalant dans le lit de la pauvre Clotilde. Heureusement San-Vitale arrive demain, et à nous deux c'est bien le diable si nous ne venons pas à bout de ces naïfs de province.

Robert passa une nuit atroce. Un instant, il s'endormit et crut voir Clotilde se débattant pour échapper à des ravisseurs qui la poursuivaient; elle appelait au secours, ses cris arrivaient jusqu'à lui et il ne pouvait remuer.

Ce cauchemar le réveilla. Tout était calme et silencieux autour de lui, et il murmura : — Oh! l'horrible rêve!...

Enfin le jour parut. On déjeunait à onze heures.

A l'appel de la cloche, tout le monde était descendu; M^{lle} de Montévrain seule n'avait pas paru.

— Que fait donc Clotilde? demanda M^{me} de Montévrain.

— Mademoiselle est sortie ce matin, répondit la femme qui servait à table, et elle n'est pas encore rentrée.

— Clotilde sortie! fit M^{me} de Montévrain, elle qui

ne va jamais seule même jusqu'au village, qu'est-ce que cela signifie?

Robert, pâle, défait, avait peine à se tenir debout.

Tout à coup, un mouvement se fit à l'entrée de la cour.

— Ah! mon Dieu! disait une voix, quel malheur! Une autre ajoutait : Cette pauvre demoiselle!

Le général se précipita vers la porte cochère, tandis que M^{me} de Montévrain adressait une prière au ciel pour le prier de prendre enfin pitié d'elle.

Deux paysans portaient Clotilde sur un brancard; elle était évanouie, ruisselante; ses cheveux dénoués flottaient autour d'elle...

— Qu'est-il arrivé? demanda Robert.

— Monsieur, répondit un jeune homme en costume de chasse qui marchait à côté du brancard, je chassais dans le marais au-dessous des falaises, quand j'ai aperçu mademoiselle qui se promenait lentement dans l'attitude de la rêverie. Mon chien s'étant mis à aboyer, mademoiselle a hâté le pas, sans doute pour ne pas être rencontrée par un étranger. Dans sa précipitation, elle n'a pas vu qu'elle côtoyait l'étang des Salines, son pied a glissé et elle a disparu sous l'eau profonde en cet endroit... L'écume verdâtre qui recouvre l'étang m'a causé une grande inquiétude, j'ai dû plonger jusqu'à trois

fois pour la retrouver; mais enfin, la voici... elle respire, et son évanouissement n'est causé que par l'émotion.

— Puis-je savoir, monsieur, reprit Robert, à qui je dois plus que la vie, car celle que vous avez sauvée est ma fiancée aujourd'hui, et doit être ma femme demain?

— Je suis le comte de San-Vitale, monsieur, répondit le chasseur.

— Vous êtes étranger à ce pays, si je ne me trompe?

— Je parcours l'Europe en touriste, m'arrêtant une heure ou un mois dans chaque ville, selon ma convenance, et c'est le hasard seul qui m'a poussé à visiter la côte... Or, promener à la campagne sans fusil et sans gibecière n'est pas dans mes habitudes. C'est ce qui vous explique pourquoi je me présente à vous avec un chien à ma droite, un lièvre et deux perdreaux dans ma gibecière.

Tandis que San-Vitale fournissait les explications qu'on lui demandait, Ludka avait été transportée dans sa chambre.

Le docteur Marbeau, qu'on était allé chercher, déclara que cela ne serait rien et que Clotilde en serait quitte pour un rhume. M^{me} de Montévrain remercia avec effusion le comte de San-Vitale et voulut absolument le garder à déjeuner. San-Vitale

s'excusa, prétextant de sa mise négligée et du bain inattendu qu'il venait de prendre tout habillé.

— Bah ! dit le général, on vous prêtera du linge et des vêtements pendant que votre costume sèchera. Il y a ici trois jeunes gens, et à eux trois ils vous habilleront à peu près.

— Dans tous les cas, ajouta M. Marbeau, vous ne pouvez retourner à la ville mouillé comme vous l'êtes, de la tête aux pieds.

— J'accepte donc l'hospitalité, dit San-Vitale, et vous me permettrez d'envoyer sans façon le produit de ma chasse à la cuisine...

Et, montant le perron il ajouta :

— Vous ne me reconnaissez pas, docteur ?

— Attendez donc, fit celui-ci, il me semble, en effet, avoir reçu votre visite.

— Il s'agissait d'une terre que j'étais sur le point d'acheter...

— C'est cela, dit M. Marbeau.

— Eh bien ! docteur, c'est presque fait ; dans quelques jours, je serai de vos voisins. Il n'y avait plus à débattre qu'une question de prix... Une différence de quelques milliers de francs ; mais vous me voyez décidé à en faire le sacrifice.

— Tant mieux ! fit le docteur ; cette contrée se peuple de plus en plus ; l'air y est excellent et la mer offre un coup d'œil magique. Quand le soleil se

couche derrière l'île de Ré, les falaises se colorent de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et les galets de la Repentie semblent autant de lingots d'or arrondis par la vague.

Pendant le déjeuner, Philippe d'Attigny, qui ne disait mot, se demandait tout bas :

— Quel peut être ce personnage qui arrive si à propos pour tirer Ludka du sein des flots ?

San-Vitale déjeunait de fort bon appétit et Robert remarquait avec une certaine jalousie la merveilleuse beauté de celui qui, un instant, avait tenu sa fiancée dans ses bras.

En se mettant à table, San-Vitale avait gardé le gant de la main gauche, prétextant d'une blessure qu'il s'était faite.

Par ordre de M^{me} de Montévrain, on avait préparé une voiture pour reconduire le comte à la villa. San-Vitale, en prenant congé de ses hôtes d'une matinée, implora, comme une faveur, l'autorisation de venir, avant son départ, demander des nouvelles de M^{lle} de Montévrain.

Cette autorisation lui fut naturellement accordée.

La jeune fille ne parut pas au dîner.

— Mon ami, dit Philippe d'Attigny à Robert, je t'ai brisé le cœur... tu m'en veux ?

— Oh ! tais-toi ! s'écria Robert, tes soupçons sont infâmes !

— Et que penses-tu de cet étranger, qui tombe des nues au moment même où j'ai ordonné à celle que tu appelles M^{lle} de Montévrain de ne pas accepter le mariage projeté ?

— Tu avais parlé ?

- Oui.

Robert baissa la tête.

— Il y a là une trame infernale ! s'écria-t-il. Cette jeune fille est victime d'une machination que j'ignore ; elle porte le poids de la faute d'un autre.... Peut-être est-elle forcée d'obéir à une volonté que nous ne connaissons pas. Qui sait si elle ne se sacrifie pas pour ce père disparu ?

— Certes, reprit d'Attigny, il y a quelque chose d'extraordinaire au fond de cette histoire.

— Comment le savoir ?

— Attendons encore jusqu'à demain... Nous verrons...

— Que verrons-nous ?

— Si elle refuse de t'épouser.

— Je te répète que c'est impossible... Elle ne peut oublier les serments échangés, nos rêves d'avenir... Rien ne la forçait à recevoir mes hommages, à m'avouer qu'elle répondait à mon amour.

D'Attigny fit un mouvement d'épaules et dit encore une fois :

— Nous verrons !

Le lendemain, M^{me} de Montévrain resta longtemps enfermée dans la chambre de sa fille. Quand elle descendit, ses traits étaient altérés.

— Eh bien ! lui demanda Robert, comment va Clotilde ?

— Elle n'est plus malade.

— Alors nous pourrons enfin signer le contrat ?

M^{me} de Montévrain répondit avec embarras :

— Je ne sais ce qui s'est passé en elle, mais Clotilde n'est plus la même... Elle désire retarder ce mariage, qui semblait devoir la rendre si heureuse.

— Retarder notre mariage ! balbutia Robert, c'est vous qui me parlez ainsi ?

M^{me} de Montévrain lui prit la main.

— Que voulez-vous que j'y fasse, mon ami ? Je souffre autant que vous de ce changement subit et inattendu ; je n'y comprends rien. La raison de ma fille est-elle troublée ? Sa sensibilité nerveuse a-t-elle reçu un choc qui demande une plus longue convalescence ? Quoi qu'il en soit, sa détermination est absolue, et je vous avoue que je ne me sens pas le courage de la contraindre.

— Je saurai me résigner, répondit Robert en s'éloignant.

Il entra chez Philippe.

— Le mariage est retardé, lui dit-il ; je quitte cette maison avec vous. Merci d'être venus !

— Mais, reprit le vicomte de Rieux, nous sommes à tes ordres ; j'espère que tu nous appelleras de nouveau et que ce sera bientôt.

Les malles furent promptement bouclées et la société un instant réunie au château de Montévrain, s'éparpilla dans différentes directions.

IV

Quand, après avoir été brusquement enlevée dans le jardin de sa mère, Clotilde recouvra ses sens, elle jeta autour d'elle des regards étonnés

Elle était couchée ; des rideaux de soie bleue encadraient son lit. Un chiffonnier, plusieurs meubles de boule garnissaient sa chambre. Un épais tapis à fond blanc couvrait le parquet. Il était grand jour, un rayon de soleil passait à travers les rideaux de la fenêtre arrêtés par de riches cordons à franges dorées.

Comment se trouvait-elle là ?

Il y avait en elle comme un vague souvenir d'un

enlèvement suivi d'un long sommeil. Combien de temps ce sommeil avait-il duré ?

C'est à peine si elle osait se tourner dans ce lit inconnu et imprégné de parfums qui lui montaient au cerveau.

Il fallait cependant prendre un parti.

Elle se leva. Une robe de chambre de cachemire blanc semblait l'attendre sur un fauteuil ; elle n'avait pas le choix, et passa la robe de chambre.

Il y avait un bouton de sonnette électrique à la tête du lit ; Clotilde pressa le bouton.

Peu après la porte s'ouvrit et une femme de chambre parut, portant un plateau sur lequel une tasse de chocolat laissait échapper sa vapeur blanchâtre.

— Il n'y a pas de lettres pour madame, dit-elle ; voici les journaux.

Clotilde regarda fixement la femme de chambre.

— Vous me connaissez ? demanda-t-elle.

— Depuis six mois que je suis au service de madame, répondit la soubrette, j'ai eu le temps de la connaître.

— Eh bien ! qui suis-je ?

— Il paraît que ce voyage vous a fatiguée ?

— Qui suis-je ? répéta Clotilde.

La femme de chambre répondit en riant :

— Vous êtes madame Ludka, ex-première chan-

teuse du théâtre de Milan, et présentement une des plus jolies femmes de Paris.

— C'est donc à Paris que je suis ?

— Et où voudriez-vous être ?

— Je suis donc ici chez moi ?

— Sans doute.

— Suis-je libre de sortir ?

— Et qui est-ce qui vous en empêcherait ?

Clotilde respira en apprenant qu'elle n'était pas prisonnière.

— Eh bien ! reprit-elle, donnez-moi une robe et un chapeau.

— Bien, madame. Quelle robe madame veut-elle mettre ?

— La première venue, peu m'importe. A propos, j'ai oublié votre nom... Comment vous appelez-vous ?

La soubrette parut tomber de son haut.

— Je m'appelle Annette, répondit-elle.

— C'est juste, fit Clotilde ; allez, je vous attends.

Annette sortit et reparut bientôt avec tous les objets de toilette nécessaires.

Clotilde avait jeté les yeux sur la pendule ; il était dix heures et demie.

Elle s'habilla ; les vêtements semblaient avoir été faits pour elle.

— Donnez-moi de quoi écrire, dit-elle à Annette.

Annette ouvrit un petit bureau, en disant : Voilà, madame. Clotilde écrivit :

« Ma bonne mère,

« Je fais un rêve bien douloureux. Comment ai-je été séparée de toi ? je ne puis me l'expliquer. Je suis à Paris. Je viens de lire mon nom et mon adresse sur la bande de mon journal. Je m'appelle Ludka et je demeure, 85, rue du Colysée. Viens vite à mon secours, je t'en supplie. Je t'envoie mille baisers.

« CLOTILDE. »

Elle fit l'enveloppe : M^{me} de Montévrain, à Vau-
goin, commune de Laleu (Charente-Inférieure).

— Faites demander une voiture, dit-elle ensuite à Annette.

— Voyant que madame voulait sortir, j'ai dit à Jean d'atteler le coupé.

— Le coupé est en bas ?

— Oui, madame.

— C'est bien.

Clotilde descendit. Une voiture attendait dans la cour.

En voyant approcher Clotilde, le cocher ouvrit la portière et attendit, le chapeau à la main.

— Où faut-il conduire madame? demanda le cocher.

— A un bureau de poste.

Le cocher monta sur le siège, et conduisit Clotilde au bureau de la place de la Madeleine.

Elle descendit et jeta elle-même la lettre à la boîte.

Là, ses hésitations recommencèrent.

De quel côté diriger ses pas? Elle songea que puisqu'elle était libre, rien ne l'empêchait de se faire conduire à la gare et de retourner à Montévrain.

Quelque chose lui disait bien que là s'arrêterait cette faculté d'aller et de venir dont elle s'étonnait elle-même; mais encore pouvait-elle faire la tentative? Pour partir, il fallait de l'argent.

Elle chercha dans ses poches, il n'y avait rien.

— A la maison, dit-elle au cocher.

Le cocher revint à la rue du Colysée.

— Faut-il attendre madame?

— Oui, attendez-moi.

Clotilde remonta dans l'appartement qu'elle venait de quitter. Elle ouvrit tous ses tiroirs et ne trouva que quelques pièces de monnaie.

A ce moment, la femme de chambre annonça:

— M^{me} Wilhelmine.

Et Wilhelmine se précipita dans la chambre.

— Ingrate ! s'écria-t-elle en embrassant Clotilde stupéfaite, bien m'en a pris de demander en passant si tu étais de retour. As-tu fait un bon voyage ? Oui ? Tant mieux. C'est égal, ce n'est pas gentil de disparaître sans prévenir ses amies. Il faut que je te raconte ce qui s'est passé en ton absence. D'abord, j'ai lâché Frontenay d'un cran. Je suis avec Stanislas, le raffineur de Nantes, bon garçon, un peu serré ; mais je le défends. Frontenay m'agaçait avec son éternelle *Chanson de Bignon*...

Et Wilhelmine se mit à fredonner :

Connais-tu le pays où les homards fleurissent,
Où la fleur d'oranger n'est qu'un simple appareil ?

« Les chansons n'ont qu'un temps, vois-tu, ma chère belle... Du reste, nous sommes restés bon amis. Il y a des gens qu'on retrouve toujours. C'est comme toi avec San-Vitale. A propos, qu'en as-tu fait du bel Italien, comte de Macaroni, baron de Pastafrolle ?

Clotilde écoutait Wilhelmine avec attention, cherchant à découvrir dans ce flux de paroles une trace du passé de celle à qui on la substituait ; mais elle se perdait au milieu de ces phrases coupées et de ce langage nouveau pour elle.

— Veux-tu venir aux Bouffes ce soir ? continua Wilhelmine. Stanislas doit m'apporter une loge.

— Volontiers, répondit Clotilde.

— Eh bien! tu dîneras avec nous, trouve-toi à sept heures à la Maison-d'Or... Est-ce dit?

— C'est dit.

— Adieu! je te laisse... J'ai des courses à faire. Je vais taper Stanislas de quelques chiffons...

Et Wilhelmine sortit comme elle était entrée.

Clotilde se résigna à attendre jusqu'au soir pour prendre une résolution. Peut-être d'ici là se produirait-il quelque incident nouveau. Il lui semblait impossible que sa mère ne la fît pas rechercher.

— A quelle heure madame veut-elle déjeuner? demanda Annette.

— A l'heure habituelle.

— C'est que l'heure habituelle, c'est tantôt midi, tantôt trois heures.

— Eh bien! mettons midi.

Certes, Clotilde n'avait guère envie de manger; mais elle tenait à se mettre au courant de la vie dans laquelle on l'avait ainsi implantée.

Quelques instants après, Annette vint annoncer que madame était servie.

Clotilde traversait le salon, cherchant la salle à manger, quand un coup de sonnette retentit dans l'antichambre.

— Qu'est-ce? demanda-t-elle.

— Madame, répondit Annette, c'est un vieux monsieur...

— Le connaissez-vous ?

— Non. C'est la première fois que je le vois...

— Et que me veut-il ?

A ce moment, un vieillard entra, écartant Annette avec la main.

— Ce que je veux, dit-il, je vais vous le dire.

Et, se tournant vers la femme de chambre, il ajouta : Sortez !

Clotilde regardait ce vieillard avec attention ; il lui semblait que ses traits ne lui étaient pas inconnus.

— Laissez-nous, dit-elle à Annette.

Le vieillard s'assit, et jetant sur Clotilde un regard sévère :

— Vous m'avez toujours connu bien sombre et bien malheureux, lui dit-il ; mais depuis votre fuite j'ai vieilli de vingt ans. Le jour où je vous ai amenée à l'étranger, je ne me suis pas caché que j'avais charge d'âme, et que vous soyez ou non ma fille, je répons de vous à Dieu.

— Votre fille ! s'écria Clotilde ; mais, en effet, ce portrait que ma mère a placé dans ma chambre à Montévrain, c'est le vôtre... Oh ! que vous avez dû souffrir depuis cette époque, pour être changé ainsi !

Le vieillard tressaillit.

— Que parlez-vous de Montévrain ? Y êtes-vous donc allée ?

— Mais j'y étais encore il y a deux ou trois jours à peine.

— Et que faisiez-vous là ?

— J'étais avec ma mère.

— Depuis quand ?

— Mais, monsieur, je ne l'ai jamais quittée.

Le vieillard fit un geste d'impatience.

— En sortant du couvent, vous avez débuté au Karl-Théâtre de Vienne. De là, vous êtes allée à Milan, où vous avez laissé une réputation infâme...

Clotilde joignit les mains comme une suppliante.

— Monsieur, dit-elle en pleurant, je vous jure que ce n'est pas moi...

Le visiteur se leva :

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il.

— Clotilde de Montévrain.

— Eh bien ! moi, je me nomme M. de Montévrain. Clotilde ou Ludka, j'ai sur vous les droits d'un père. Voulez-vous me suivre ?

— Oui, monsieur, s'écria Clotilde avec joie.

— A l'instant même ?

— A l'instant même. Seulement, je viens d'écrire à ma mère en lui disant qu'on m'avait conduite dans une maison où on m'appelle Ludka... et je lui

ai donné l'adresse de la rue du Colysée. Il faudra la prévenir...

— Vous la préviendrez... Sortons.

— Sortons!

Et elle prit le bras du vieillard avec une satisfaction qui sembla le surprendre.

Sur le seuil de la porte, avant de franchir la marche, Clotilde s'arrêta, les yeux mouillés de larmes.

— Monsieur! dit-elle d'une voix tremblante.

— Qu'est-ce? Changez-vous de résolution?

— Oh! non... mais je voudrais vous embrasser...

— C'est impossible, murmura M. de Montévrain; non... cela me ferait trop de mal...

Il la repoussa doucement, mais Clotilde vit ses paupières se refermer et deux gouttes d'eau sillonner son visage pâle et ridé.

V

Tandis que Clotilde marchait de surprise en surprise, se résignant à tout et attendant sa délivrance de la volonté de Dieu, Robert, après le départ de ses amis, se rendit chez le docteur Marbeau.

Là, sa douleur éclata franchement. Trop de sanglots étaient renfermés dans sa robuste poitrine;

il sauta au cou du vieux médecin et pleura comme un enfant.

— Docteur, s'écria-t-il, on m'a changé Clotilde. Ce n'est plus elle qui est là-bas, sous le toit de sa mère : ce sont ses traits, c'est son apparence, mais ce n'est pas Clotilde. J'aime Clotilde et je n'aime pas celle que cet homme a ramenée sur un brancard. Il y a là un secret que vous seul connaissez... Parlez, je vous en conjure !

Le docteur réfléchit longtemps.

— Comprenez-vous quelque chose à ce qui se passe ? reprit Robert.

M. Marbeau marchait avec hésitation dans son cabinet.

— Qui sait ? murmurait-il. Mais oui !... Au fait, c'est possible... Qu'aurait-on fait d'elle ? Je ne dois plus hésiter... Il s'agit de la sauver.

Et prenant la main de Robert :

— Écoutez, dit-il.

« M. de Montévrain était laid et jaloux à l'excès. Il avait la conscience de sa laideur et semblait poursuivi par une idée fixe, c'est que sa femme le trompait. Jamais soupçon plus injuste ne s'est arrêté sur une si honnête femme que celle que vous connaissez. Louise de Ronçay était la cousine de Montévrain ; elle s'était habituée dès l'enfance à sa physionomie dure et ingrate, à son caractère om-

brageux. Les deux familles désiraient ce mariage pour des raisons de convenance et de fortune. Louise de Ronçay devint sans résistance M^{me} de Montévrain.

« Son existence, je puis l'affirmer, n'a été qu'un long martyre. La jalousie de son mari touchait à la folie ! elle s'était résignée à vivre à la campagne, sans sortir de son jardin, et lui, se désolait, disant : Elle ne m'aime pas, elle ne peut pas m'aimer !

« Un malheureux hasard vint donner une consistance à cette idée fixe. M. de Montévrain tomba malade ; il eut la fièvre, le délire...

« Pendant qu'il gardait le lit, un jeune homme se présenta dans la maison. Le général de la Mire, votre père, n'a point perdu le souvenir d'une affaire qui a eu lieu presque sous ses yeux. Le jeune homme était le fils d'un fermier de M. de Ronçay ; il se nommait Frédéric Latour, et il était le frère de lait de M^{me} de Montévrain. Frédéric Latour s'était engagé dans le régiment où M. de la Mire était alors chef de bataillon. C'était un garçon indiscipliné, d'un caractère violent, et un jour, il s'emporta au point de frapper un officier qui venait de lui infliger une punition.

« Il put s'enfuir, se cacher, et fut condamné à mort par coutumace.

« Instinctivement, il vint frapper à la porte de sa sœur de lait.

« — Malheureux ! lui dit M^{me} de Montévrain, en le voyant arriver, que viens-tu faire ici ?

« — Je vous en supplie, madame, répondit Lator, consentez à me cacher deux ou trois jours... Si on me trouve, je suis perdu !

« — Mais que feras-tu, dans deux ou trois jours ?

« — Il y a un bateau de charbon qui retourne faire son chargement en Angleterre. Un de mes amis, qui est à bord, détachera le canot à la *Repentie*, et m'amènera jusqu'au sloop. On me débarquera à Liverpool, et là-bas, je vivrai comme je pourrai... Vous ne refuserez pas de me sauver la vie !

« — Ta mère m'a donné son lait, répondit M^{me} de Montévrain, je ferai ce que tu me demandes...

« Elle le tint caché trois jours, après lesquels il partit comme il l'avait annoncé.

« Mais le malade s'était levé pendant la nuit ; en proie à sa folie, il avait fait le guet. Il surprit sa femme traversant le cellier pour aller porter du pain et la nourriture indispensable au malheureux condamné. M^{me} de Montévrain l'aperçut rampant sous les fûts de la récolte de l'année ; il guettait.

« Se voyant découvert, il voulut étrangler Lator. Celui-ci saisit les bras affaiblis du malade et les attacha avec son mouchoir.

« Cette scène détermina chez M. de Montévrain une crise à laquelle Latour dut son salut. M. de Montévrain resta plusieurs jours entre la vie et la mort ; enfin je pus dire qu'il était sauvé.

« Un morne abattement succéda à ses violences habituelles. Il semblait avoir perdu l'usage de la parole.

« C'est alors que M^{me} de Montévrain, qui était enceinte au moment où son mari était tombé malade, vit approcher le terme de sa grossesse.

« J'annonçai moi-même cette bonne nouvelle à M. de Montévrain ; il ne répondit pas un mot, mais son œil s'illumina d'une étrange lueur.

« Vainement, depuis que M. de Montévrain était revenu à la santé, la pauvre femme, qui lui avait prodigué tous ses soins, avait tenté de rappeler l'aventure du cellier.

« — Je ne me rappelle pas, disait le monomane, et il s'éloignait rapidement.

« Un jour, elle crut le trouver plus calme :

« — Vous n'avez pas oublié, lui demanda-t-elle, l'histoire de mon frère de lait, le fils de Latour, le fermier de mon père ?

« — Quelle histoire ?

« — Vous savez qu'il était soldat ?

« — C'est possible.

« — Condamné à mort, il a pu s'enfuir...

« — Tant mieux pour lui !

« — Qu'auriez-vous fait si, à ce moment, il vous eût supplié de le cacher ?

« — Je ne sais... Pourquoi ces questions ?

« — C'est que, un soir, pendant votre maladie, vous êtes venu au cellier...

« — Assez ! s'écria M. de Montévrain d'une voix terrible.

« Et il s'enfuit.

« M^{me} de Montévrain n'osa plus aborder ce sujet.

« Un soir, un domestique vint me chercher à la hâte : M^{me} de Montévrain ressentait les premières douleurs. Elle mit au monde une petite fille que la nourrice emporta dans la pièce voisine.

« Cette nourrice nous était inconnue ; M. de Montévrain avait tenu à la choisir lui-même, et je m'étais étonné qu'il eût donné la préférence à une fille-mère.

« Quand M^{me} de Montévrain eut repris ses sens, elle demanda son enfant. Je passai dans la pièce à côté, elle était vide ; mais, sur la cheminée, j'aperçus une lettre écrite à la hâte.

« Voici ce que disait cette lettre :

« Madame,

« Depuis que je vous ai surprise avec un amant que vous avez osé introduire chez moi pendant

ma maladie, j'attendais avec impatience le moment de me séparer d'une femme qui ne m'inspire que de l'horreur.

« J'ai enduré votre présence, je me suis résigné à vous voir chaque jour parce que c'était le seul moyen d'assurer ma vengeance. Je puis partir enfin ! mais en partant j'emporte votre enfant. Vous ne le reverrez jamais. Vivez seule et soyez maudite ! »

« La pauvre mère se révolta.

« — Courez, je vous en prie, s'écria-t-elle, qu'on retrouve ses traces. Cet homme est fou. Je veux mon enfant !

« Les domestiques et les paysans s'éparpillèrent dans toutes les directions. Il fut impossible de retrouver les traces de M. de Montévrain. Je compris alors pourquoi il avait pris pour nourrice une fille-mère, qui n'ayant aucune attache dans le pays, désireuse, au contraire, de fuir les témoins de sa faute, devait s'expatrier sans difficulté.

« A mon retour au château, une nouvelle crise se déclara... M^{me} de Montévrain portait deux enfants dans son sein, et Clotilde vint au monde la seconde...

« Il semble que Dieu n'ait pas voulu laisser la pauvre femme sans consolation. Clotilde était désormais tout pour elle ; cette enfant fut sa vie. Seul

confident de M^{me} de Montévrain, je tâchai de lui faire oublier que Clotilde avait une sœur.

« Maintenant, qu'y a-t-il de commun entre le fait que je viens de vous révéler et les événements qui ont traversé votre bonheur, je l'ignore. Un seul homme pourrait peut-être éclaircir la question.

— Et lequel ?

— M. de Montévrain.

Robert se frappa le front.

— Vous avez raison, docteur, mais... où le trouver ?

— Oh ! répondit M. Marbeau, il y a une ville où aboutissent tous les secrets du monde. Les fils du télégraphe universel y arrivent de tous les coins de la planète. A Paris, vous saurez ce qu'est devenu M. de Montévrain ; c'est une affaire de temps... et d'argent.

— Eh bien ! reprit Robert, partons pour Paris !

Le docteur se troubla.

— Comment, vous voulez que j'aille à Paris, moi ?

— Que voulez-vous que je devienne sans votre aide ?

— Mais je n'ai jamais quitté ce pays... Si je pars, il me semble que je ne reviendrai jamais.

Robert se mit à supplier le bon campagnard :

— Je vous en prie, monsieur Marbeau, faites-moi

ce sacrifice. Vous connaissez M. de Montévrain, vous pourrez lui parler... Que ferais-je seul ?

M. Marbeau poussa un profond soupir.

— Allons, dit-il péniblement, puisqu'il le faut, partons.

Assisté de sa cuisinière, il mit neuf heures à faire sa malle, après quoi, les reins courbaturés, il s'écria :

— Je suis prêt !

Robert de la Mire, en arrivant à Paris, alla faire visite aux amis du général ; il frappa à toutes les portes, demandant la protection de ceux qui pouvaient avoir quelque influence.

Huit jours après, des agents lancés dans toutes les directions lui apprirent que M. de Montévrain, sous le nom de M. Clavel, habitait, avenue des Ternes, une petite maison au fond d'un jardin. Ils lui apprirent en même temps, qu'avec lui se trouvait une jeune fille.

— Vous voyez, dit M. Marbeau, que nos suppositions étaient erronées. La jeune fille est évidemment la sœur jumelle de Clotilde, et celle qu'a sauvée le comte de San-Vitale ne peut être que votre fiancée.

Ce dernier coup accabla Robert.

— Nous n'avons plus rien à faire ici, murmura-t-il ; retournez à Laleu, docteur ; moi, je vais aller

chercher en Afrique une balle de Bédouin qui me débarrassera de la vie.

M. Marbeau fit un signe de désapprobation.

— Permettez, dit-il, il faut néanmoins voir M. de Montévrain; j'ai à remplir d'autres devoirs que vous.

— Lesquels?

— J'ai apporté avec moi la correspondance de Latour, le condamné dont le salut a coûté si cher à notre pauvre amie; toutes les lettres qu'il a adressées à sa mère et à M^{me} de Montévrain. Je tiens à les mettre sous les yeux de M. Clavel... Quelque chose me dit que ma tâche n'est pas finie.

— Allez donc! je vous attends.

L'absence du docteur fut longue.

Il ne rentra qu'à cinq heures du soir.

Cette journée parut interminable à Robert de la Mire, qui prenait un livre pour le rejeter, allumait un cigare qu'il laissait s'éteindre. Tantôt désolé, tantôt concevant encore une lueur d'espérance, il comptait les minutes, épiait les voitures qui passaient devant la porte.

Enfin, le docteur parut.

— Venez, dit-il tout essoufflé, nous dînons chez M. de Montévrain.

— Et Clotilde? s'écria Robert.

— Clotilde est retrouvée!

★



— Mais alors, celle de là-bas? celle qui est au château?...

— C'est Ludka, la cantatrice de Milan!

Robert leva les bras au ciel comme pour embrasser le vide, où les curés disent que sont les anges.

VI

Le général de la Mire fut très surpris de voir arriver tout à coup, dans sa vieille maison de campagne, qui n'était guère qu'une vaste ferme avec un pigeonnier, la société nombreuse que ramenait son fils.

C'étaient M. de Montévrain, Clotilde, MM. de Rieux et Philippe d'Attigny.

Il fallut que le docteur recommençât l'histoire du cellier et le récit de la naissance des sœurs jumelles.

Robert, étant monté dans sa chambre, vit arriver François Bibard.

— Eh bien! lui demanda-t-il, as-tu suivi mes instructions?

— Oui, monsieur.

— Que s'est-il passé à Montévrain pendant mon absence?

— Le chasseur qui a retiré mademoiselle de

l'étang des Salines a dîné presque tous les soirs au château.

— Et que disent les gens de la maison ?

— Ils disent que le chasseur épousera mademoiselle.

— C'est tout ?

François Bibard fixa un regard effrayé sur son maître.

— Non, monsieur, murmura-t-il.

— Que sais-tu de plus ?

— Je sais... c'est-à-dire que je n'en suis pas sûr... mais, enfin, il me semble bien...

— Voyons, parle.... tu vois que j'attends avec impatience.

François se rapprocha de M. de la Mire.

— Vous savez bien... la nuit où vous êtes descendu ?

— Oui... après ?

— Celui que vous avez poursuivi ?

— Eh bien ?

— Je n'ai fait que l'apercevoir une minute... mais je crois bien tout de même que c'est le chasseur.

Cette fois, Robert crut avoir deviné la trame.

— Sans doute, fit-il observer ; mais il y a le détail de la main !

— Mais, m'sieur, répliqua Bibard, une main est une main et un gant est un gant.

— Tu as raison, s'écria Robert, et dès ce soir j'aurai éclairci le fait. Si tu ne t'es pas trompé, tu auras trente francs par mois au lieu de vingt.

François descendit l'escalier par quatre marches et courut annoncer à la mère Bibard que sa fortune était faite.

Dans la journée, Ludka vit arriver le docteur Marbeau qui resta longtemps enfermé avec M^{me} de Montévrain.

San-Vitale dînait au château ce soir-là.

Un peu avant l'arrivée de l'aventurier, Ludka laissa errer ses doigts sur le piano, jouant les morceaux que Clotilde avait choisis et qui étaient restés dans le casier.

M^{me} de Montévrain entra et, prenant un ouvrage de tapisserie, s'assit auprès de la fenêtre.

Ludka remarqua chez elle un trouble et une contrainte inaccoutumés.

— Ma fille, lui dit M^{me} de Montévrain, avez-vous soin, comme je vous l'ai souvent recommandé, de prier Dieu chaque soir pour votre père?

— Sans doute, répondit Ludka, c'est un devoir auquel je n'ai jamais manqué.

— Et vous avez bien fait, ma fille, car Dieu a exaucé nos prières.

Ludka tressaillit.

— J'ai eu des nouvelles de M. de Montévrain; il a longtemps habité un faubourg de Vienne, où il gardait votre sœur auprès de lui...

Ludka se dressa, frémissante.

— Ma sœur, avez-vous dit?

— C'est un secret que je ne voulais te révéler qu'à mon lit de mort, mais les circonstances en ont décidé autrement.

L'ex-pensionnaire du couvent de Linz put s'expliquer enfin pourquoi le portrait de M. Clavel faisait pendant à celui de M^{me} de Montévrain sur la cheminée de la chambre de Clotilde.

Pour la première fois, elle éprouva ce sentiment douloureux et poignant — le remords. Seule au monde jusqu'à ce moment, elle s'appuyait, dans ces heures de solitude où l'on fait involontairement son examen de conscience, sur cette raison générale qu'elle n'avait de compte à rendre à personne. Sans père ni mère, elle n'avait même pas un nom à déshonorer. Folle de son âme, elle pouvait bien être folle de son corps. L'idée ne lui était jamais venue qu'à un moment imprévu une femme, une mère, pourrait se dresser devant elle et lui dire : Baissez la tête et mettez-vous à genoux!

Elle contempla M^{me} de Montévrain avec un intérêt mêlé de crainte. Sa mère! elle avait une mère! une

femme aux cheveux blanchis, qui priait Dieu et croyait au bien.

Quel parti prendre ? Que lui dire ? Déjà il était trop tard pour se repentir ; il fallait aller jusqu'au bout.

Heureusement pour Ludka, le pas d'un cheval se fit entendre sur la route, et San-Vitale, après avoir jeté la bride aux mains d'un valet de ferme, fit son entrée dans le petit salon.

Il porta respectueusement à ses lèvres la main de M^{me} de Montévrain, fit à Ludka un salut affectueux, et s'assit auprès de la fenêtre.

— Je vous garde à dîner, monsieur, dit M^{me} de Montévrain.

San-Vitale s'inclina.

— Nous aurons le docteur et M. le curé...

En effet, les convives annoncés ne tardèrent pas à arriver.

Le bon curé avait l'air de revenir de l'autre monde ; il jetait autour de lui des regards effarés, commençait une phrase et ne la finissait pas. Machinalement, il mit de l'huile sur une aile de poulet et du vinaigre dans sa crème.

Quant à M. Marbeau, il paraissait rayonnant.

Ludka avait pu glisser tout bas ces deux mots, à l'oreille de San-Vitale : « Il se passe quelque chose. »

L'Italien, dissimulant ses appréhensions sous un sourire continuel, tenait à lui seul la conversation, disant à chacun un mot agréable, parlant du bon Dieu au curé et du quinquina au médecin.

M^{me} de Montévrain opinait de la tête ou répondait par monosyllabes.

Le dîner finit enfin, et, au moment où les convives se préparaient à quitter la salle à manger pour se rendre au salon, le son du piano se fit entendre.

Ludka s'arrêta toute interdite...

Qui donc jouait du piano quand M^{lle} de Montévrain était dans la salle à manger ?

Elle reconnut la mélodie ; c'était *La Jeune Fille à la mort*, de François Schubert.

— Votre bras, docteur, dit M^{me} de Montévrain.

La porte du salon s'ouvrit et tous y entrèrent.

Clotilde était au piano ; à côté d'elle se tenait Robert de la Mire, et, un peu plus loin, Philippe d'Attigny et M. de Rieux.

— Ma mère ! s'écria Clotilde en se précipitant dans les bras de M^{me} de Montévrain.

San-Vitale faisait bonne contenance.

— Une sœur de mademoiselle ? demanda-t-il.

— La fille que j'ai élevée, répondit M^{me} de Montévrain.

Robert de la Mire s'avança :

— Et non pas, dit-il, celle qu'un aventurier n'a pas craint d'amener, souillée et criminelle, dans la maison de sa mère.

— Ma foi ! monsieur, vous êtes fort habile de reconnaître l'un et l'autre. La nature a eu quelquefois la fantaisie de répéter son œuvre ; mais jamais deux gerbes du même printemps ou deux sœurs du même berceau ne se sont ressemblées à ce point. Vous venez de Paris ? Si c'est de Paris que vous avez ramené votre fiancée, il y a des chances pour que je préfère la mienne, surtout si c'est dans la rue du Colysée que vous avez trouvé votre fleur virginale...

— Non, monsieur, répondit Robert, ce n'est pas dans la rue du Colysée.

— Où donc cela ?

La porte s'ouvrit, et un vieillard de haute taille, pâle, menaçant, s'écria :

— Chez son père, monsieur, chez moi.

Ludka baissa les yeux en reconnaissant M. Clavel.

— Alors, monsieur, continua San-Vitale, veuillez me dire quelle est celle de vos filles dont vous accordez la main à M. de la Mire ; je demanderai l'autre.

— Assez ! s'écria violemment Ludka ; et, s'agenouillant aux pieds de sa mère : Madame, dit-elle, je suis bien coupable, sans doute... Isolée, sans af-

fection auprès de moi, j'ai suivi la mauvaise route. Si je vous avais connue, peut-être en eût-il été autrement. Je vous prie de me pardonner... Ce couvent de Linz, qui m'effrayait autrefois, je veux y rentrer pour toujours afin d'entendre tomber de vos lèvres un mot de grâce pour votre indigne et malheureuse enfant...

Tous les spectateurs étaient émus.

M. de Montévrain releva Ludka :

— Vous avez raison, ma fille, lui dit-il. Votre mère vous pardonne, et, si vous donnez suite à votre résolution, je vous bénirai... car, plus que vous, j'ai besoin qu'on prie pour moi.

— Ludka ! s'écria San-Vitale, ne m'abandonne pas ; je t'aime !

— Ma résolution est irrévocable, répondit Ludka.

M. de Montévrain reprit :

— Dès demain nous partirons, et je vous remettrai à la supérieure.

— Pauvre enfant ! murmurait M^{me} de Montévrain en regardant Clotilde, comme tu as dû souffrir !

— Il y a un mois, reprit Robert, que les acolytes de cet Italien rôdaient autour de la maison...

— C'est une erreur, dit San-Vitale en prenant son chapeau.

— Une erreur ? s'écria Robert ; et lui saisissant

violemment le bras gauche, il arracha le gant qu'emplissait une main de bois articulée...

Le poignet de l'Italien était recouvert par un morceau de soie noire...

Quelques jours après avait lieu le mariage de Clotilde avec Robert de la Mire.

Et à peu près à la même époque, Frontenay, sou-pant avec Stanislas et Wilhelmine, frappait dans ses mains en s'écriant :

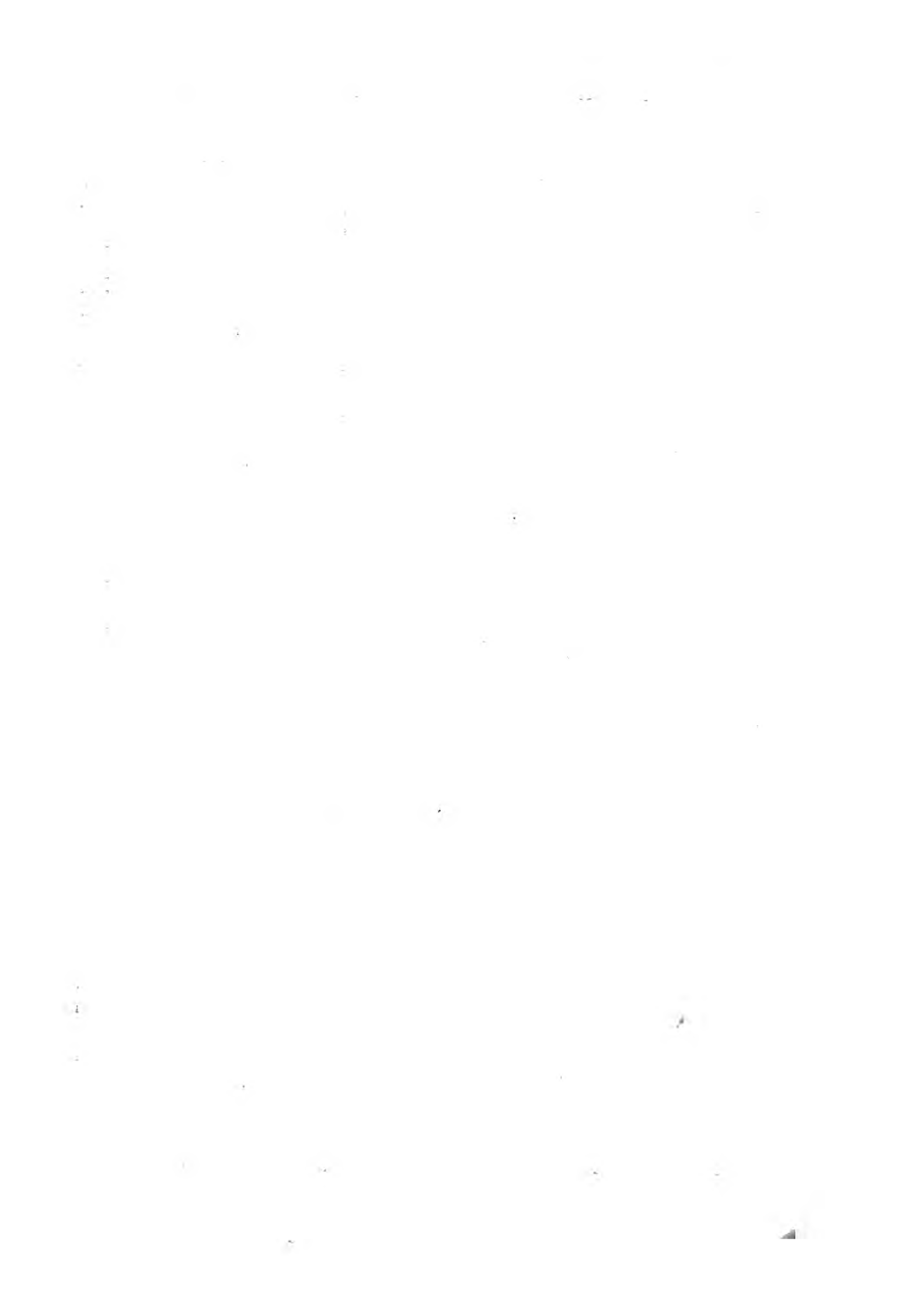
— A propos, j'ai rencontré San-Vitale ! il a l'air complètement râpé. Ludka a été éclairée par la grâce ; elle a renoncé aux œuvres de Satan... elle est rentrée au couvent.

— Dieu la bénisse ! fit Wilhelmine, et se servant une tranche de galantine truffée, elle ajouta : J'ai toujours dit que cette fille-là avait un bénitier dans le plafond !

TABLE

	Pages.
Les heureux du jour.	5
Un homme heureux.	16
Domestiques et laquais.	23
La chute d'un ange.	33
Illusions perdues.	41
L'adultère.	49
Émile Zola, naturaliste.	59
Carnet d'un journaliste.	69
Le coup réservé	81
Les bas-fonds.	89
Gare à nos sous !.	99
Un empêcheur de danser en rond.	108
Un mystère	117

	Pages.
Petite fleur bleue.	126
Gens de plume et de corde.	133
Les souteneurs.	143
Le pain	151
L'art en province.	158
Les escrocs du grand monde.	167
Courrier du ciel	174
Prodiges de la science.	183
Député des étoiles	194
L'auberge du monde.	200
Petites tyrannies.	208
Au centre de l'Afrique.	216
Confession d'un enfant du siècle	231
Les excentriques.	238
Tartarin de Paris.	246
Les descendants de Faria.	255
Deux médaillons.	261
Le comte de San-Vitale.	266



PUBLICATIONS RECENTES DE LA LIBRAIRIE E. DENTU

Collection gr. in-18 jésus à 3 fr. et 3 fr. 50 cent. le volume

Vol.		Vol.		Vol.	
	GUSTAVE AIMARD		CHARLES DESLYS		HECTOR MALOT
3	Les Vauriens du Pont-Neuf	1	Le Serment de Madeleine.	2	Le Docteur Claude.
2	Le Chasseur de Rats.	1	La Dot d'Irène.	1	Cara.
2	Les Coupeurs de Routes.	1	Sœur Louise.	2	Sans Famille.
	ALBÉRIC SECOND		CHARLES DEULIN		CATULLE MENÈS
1	Le Roman de deux Bourgeois.	1	Les Contes de ma mère	1	Les Folies Amoureuses.
	PHILIBERT AUDEBRAND	1	L'Oye.	1	La Demoiselle en Or.
1	César Berthelin.	1	Contes du roi Gambrinus.		CHARLES MÉROUVEL
1	L'Enchanteresse.	1	Histoire de Petite ville.		Le Péché de la Générale.
	ALFRED ASSOLLANT		E. ENAULT		La Filleule de la duchesse.
1	Le plus hardi des Gueux.	1	Mlle de Champrosay.		XAVIER DE MONTÉPIN
1	Nini.	1	Gabrielle de Célestange.		Le Chalet des Lilas.
1	Le Vieux Juge.	1	H. ESCOFFIER	5	Le Médecin des Folles.
	XAVIER AUBRYET	1	La Vierge de Mabilles.	2	Le Parc aux Biches.
1	Chez Nous et chez nos Voisins.		Chloris la Goule.		OSCAR NOIROT
	ELIE BERTHET	1	XAVIER EYMA		Gontran Delorme.
1	L'Incendiaire.	1	Les Amoureux de la Demoiselle.	1	Le Prix d'un mari.
1	Le Sauvage.	1	FERDINAND FABRE		VICTOR PERCEVAL
1	Les Cagnards.	4	Barnabé.	1	La Maîtresse de M. le Duc.
	ADOLPHE BELOT		La Petite Mère.	1	La dot de Geneviève.
1	Une Joueuse.	1	P. FEVAL		PAUL PERRET
3	La Sultane parisienne.	1	Le Chevalier de Keramour.	1	L'Ame murée.
2	Les Étrangleurs.	1	Douze Femmes.	2	Hors la Loi.
	F. DU BOISGOBEY		OCTAVE FÈRE ET E. MORET		CAMILLE PÉRIER
2	Les deux Merles de M. de Saint-Mars.	1	Le Médecin confesseur.	1	La Pomme d'Eve.
2	La Vieillesse de M. Lecoq.	1	Les Millionnaires de Paris.	7	PONSON DU TERRAIL
3	L'Épingle rose.	2	FERVAQUES		Les Voleurs du Grd Monde.
	GONTRAN BORYS.	2	Durand et Cie.	2	Le Filleul du Roi.
2	Le Cousin du Diable.	1	Sacha.	1	TONY RÉVILLON
2	Le Beau Roland.	1	EMILE GABORIAU		La Séparée.
1	ALEXIS BOUVIER	1	Le Petit Vieux des Bâtignolles.	1	Noémi.
1	Le Domino Rose.	2	L'Argent des Autres.		MARIUS ROUX
	EDOUARD CADOL	1	La Corde au Cou.	1	La Poche des Autres.
1	Rose.	1	L. M. GAGNEUR	1	Eugénie l'Amour.
1	Le Cheveu du Diable.	1	Les Crimes de l'Amour.	2	EMILE RICHEBOURG
	CHAMPFLEURY	1	Les Droits du Mari.		Andréa la Charmeuse.
1	Le Secret de M. Ladureau.	1	Les Vierges Russes.	2	Deux Mères.
1	La Petite Rose.	1	EMMANUEL GONZALES	1	La Dame voilée.
	EUGÈNE CHAVETTE	1	La Servante du Diable.		PAUL SAUNIÈRE
1	Aimé de son Concierge.	1	La Vierge de l'Opéra.	1	Le Legs du Pendu.
1	Nous marions Virginie.	1	GOURDON DE GENOUILLAC	1	Flamberge.
1	Le Roi des Limiers.	1	L'Homme au Veston bleu.	2	Mamzell' Rossignol.
	JULES CLARETIE	2	Une Vie d'Enfer.		AURELIEN SCHOLL
1	La Maison Vide.	1	CONSTANT GUÉROULT		Les Amours de Cinq minutes.
1	Le Train 17.	2	L'Héritage tragique.	1	Fleurs d'adultère.
1	Le troisième Dessous.	2	La Tabatière de M. Lubin.		ANAIIS SEGALAS
	C. D'AMEZEUIL	1	ROBERT HALT	1	Les Mariages dangereux.
1	Miss Putiphar.	1	Le Roman de Beatrix.	1	A. SIRVEN ET LE VERDIER
	ERNEST DAUDET	1	Le Cœur de M. Valentin.	1	Le Jésuite Rouge.
1	La Petite Sœur.	1	Le Dieu Octave.		LEOPOLD STAPLEAUX
1	Zahra Marsy.	1	CH. JOLIET	1	Les Viveuses de Paris.
1	L'Aventure de Jeanne.	1	Les Filles d'Enfer.	1	Les Cocottes du grd Monde.
	ALPHONSE DAUDET	1	Roche-d'Or.		PIERRE VÉRON
1	Robert Helmont.	1	ARMAND LAPOINTE	1	Le nouvel Art d'aimer.
2	Jack.	1	Bataille d'Amoureuses.	1	Paris vicieux.
	GEORGES DUVAL	1	Les Sept Hommes rouges.		VICTOR TISSOT ET AMÉRO
1	Chasteté.	3	JULES LERMINA	1	La Comtesse de Montretout.
1	Les petites Abraham.	2	Les Loups de Paris.	1	Les Mystères de Berlin.
			A. DE LESCURE		PIERRE ZACCONE
			La Dragonne.	1	L'Homme des Foules.
			Mademoiselle de Cagliostro.	1	La Vie à outrance.
					Le Fer Rouge.

68690627

